U d'/of OTTAWA
39003002326543

Henry GAILLARD DE CHAMPRIS
Professeur à l'Ecole préparatoire Sainte-Geneviève
et à l'Ecole Massillon

942-1A-113 JUIL 30 1973

Sur quelques Idéalistes

Essais de Critique et de Morale

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME, 4
1908

Reproduction et traduction interdites

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
145.1
.I3G3
1908

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est point d'un professionnel tenu de faire connaître à un public attitré le livre du jour. Les études qui le composent sont, presque toutes, l'expression spontanée de sympathies nées au gré des circonstances; d'où la diversité des sujets et l'apparent décousu de l'ensemble. Peut-être cependant ces différents articles sont-ils uuis entre eux par un lien discret, mais solide encore. Non pas qu'ils soient l'application d'une méthode nouvelle, une et rigoureuse. Bien hardi qui prétendrait innover un système de critique après Sainte-Beuve, Taine, Brunetière et Faguet ! Mais un même esprit a présidé à la rédaction de toutes ces études. Sans me désintéresser, et au contraire, des questions de forme; sans oublier que j'étudiais des artistes, je me suis préoccupé toujours de ce que Taine appelait le caractère de bienfaisance d'une œuvre d'art. Je me suis donc tourné naturellement vers des idéalistes si par ce mot l'on entend, non pas ceux

qui apportent à la nature des embellissements arbitraires, mais ceux qui, avec le vrai littéraire, ont recherché le vrai moral ; convaincus que la littérature ne peut se borner à une reproduction soi-disant scientifique de la réalité, ni aux jeux charmants de l'art pour l'art. Chez tout écrivain, j'ai recherché le moraliste, préférant à des discussions formelles, des analyses de sentiments, des exposés de doctrines et des études d'âmes. C'est ainsi que je me suis arrêté longuement au stoïcisme chevaleresque d'Alfred de Vigny, à la philosophie patriotique et sociale de Ferdinand Brunetière, au dilettantisme de Jules Lemaître à la philosophie généreuse à la fois et découragée de Sully-Prud'homme. Ce désir de trouver dans une œuvre littéraire une doctrine de vie devait me rendre cher un écrivain encore jeune, mais qui n'en est plus à des promesses : M. Henry Bordeaux. Il m'est apparu comme le romancier de l'énergie féminine et, sans trop d'artifice peut-être, j'ai pu dégager de son œuvre, avec un portrait de l'honnête femme contemporaine, un programme de vie pour la Française *de nos jours.*

Mais les questions morales sont inséparables des questions religieuses et, de nos jours surtout, aucun moraliste, qu'il le veuille ou non, ne peut se désintéresser du problème divin. Je n'ai pas voulu sans doute faire de la critique confessionnelle (d'ailleurs de la critique confessionnelle ne serait plus de la critique littéraire) *; mais de toutes les questions que*

Sainte-Beuve veut que l'on se pose à propos d'un écrivain, celle-ci surtout s'est obstinément présentée devant moi : Que pense-t-il de Dieu, de l'âme, de la vie future ? Sur quoi fonde-t-il sa foi ou comment justifiet-il son incrédulité ? Et j'ai tâché d'analyser le déisme sentimental d'un Rousseau, l'incrédulité mystique d'un Vigny, le catholicisme social d'un Brunetière, la survivance de l'idéal chrétien dans l'âme d'un dilettante comme Jules Lemaître ; la lutte angoissante d'un Sully-Prud'homme combattant contre le doute stérile pour la conquête de la certitude, de la paix et du bonheur. Et, je l'avoue, ces études d'âmes, surtout d'âmes vivantes, sont autrement passionnantes que des discussions sur le style ou la composition d'un pur artiste, et la critique est bien vaine, si l'on n'en fait qu'un jeu de dilettante ou une science de pédant.

Toutefois, je l'espère, mes sympathies pour les âmes religieuses ne m'ont pas entraîné à d'aveugles complaisances et j'ai signalé franchement les défauts ou les faiblesses de mes favoris ; je voudrais, par contre, n'avoir pas été injuste envers ceux qui ne pensent pas comme moi. Deux des œuvres étudiées ici m'ont, il est vrai, particulièrement déplu et douloureusement froissé. Je l'ai dit sans ambages, au risque de déplaire à mon tour. Mais ce n'est pas ma faute si M. Sageret a cru spirituel de prendre à la blague une étude de psychologie religieuse sur les Grands Convertis *et si, dans son mépris des plus simples convenances, il ne s'est pas*

aperçu que le ridicule est une arme à deux tranchants.

Quant à M. Catulle Mendès, des augures de la critique l'ont si solennellement et si sérieusement consacré grand poète que mon humble protestation glissera sur sa gloire comme une flèche d'enfant sur les pyramides immortelles. Sa personnalité d'ailleurs importe peu et je n'ai vu dans sa Sainte Thérèse *qu'un cas curieux et instructif. Peut-on faire à son gré de la littérature idéaliste sans apprentissage préalable ; peut-on passer de la préciosité artificielle à la grandeur faite de simplicité vraie, de l'érotisme à l'héroïsme, des contes pour* filles *à la vie des saints ?*

Malgré le succès de presse, de public et d'argent remporté par M. C. Mendès, l'expérience a été concluante et nous savons maintenant (si nous ne le savions pas déjà) que la pratique de l'art idéaliste exige une longue préparation intellectuelle et morale.

Je ne nie pas d'ailleurs les réelles beautés du drame de M. Mendès et si je ne les ai pas suffisamment signalées, je me mettrai en règle avec la justice, en renvoyant aux dithyrambes passionnés de M. A. Brisson dans le Temps *et de M. E. Faguet dans les* Débats. *L'autorité de ces Messieurs est trop grande pour qu'on hésite entre eux et moi; mais je n'en crois pas moins, malgré eux, que* Sainte Thérèse *marque l'échec lamentable d'un alexandrin corrompu aspirant trop tard à l'idéal.*

Si ces quelques explications montrent quelle est, avec l'esprit de ces études, leur unité intime, je n'ai plus rien à ajouter ; car, en littérature, les intentions ne comptent guère. J'ai dit ce que j'ai voulu faire ; au lecteur de juger ce que j'ai fait.

H. G. C.

Mai 1907.

SUR QUELQUES IDÉALISTES

A. DE VIGNY

—

I

L'HOMME — VIE — CARACTÈRE

De toutes les œuvres romantiques, il n'en est pas, semble-t-il, de plus grave, de plus triste, de plus désolée que celle d'A. de Vigny. Nous ne parlons pas de Hugo, dont les douleurs furent passagères et l'optimisme impénitent. Mais Lamartine peut se plaindre et pleurer ; son idéalisme joyeux lui apporte vite de douces et sereines consolations ; Musset peut connaître les angoisses du désespoir amoureux, l'amer dégoût des vains plaisirs ; malgré tout, il aime la vie, et plus encore qu'aux méditations sérieuses ou aux larmes amères, son œuvre est ouverte aux fantaisies légères et souriantes, aux rêves clairs et joyeux. Chateaubriand lui-même est trop artiste pour ne pas oublier parfois son ennui, et ses

descriptions éclatantes, ses récits magnifiques interrompent heureusement la mélopée monotone de son éternelle tristesse. Chez Vigny, au contraire, où sont les éclaircies? Quand le voit-on sourire? Ses délassements restent graves, sa grâce apparaît toujours méditative, et ses œuvres les plus justement célèbres, les plus caractéristiques de son esprit : *Stello*, *Chatterton*, *Moïse*, *le Jardin des Oliviers*, *la Colère de Samson*, sont peut-être les plus amères, les plus désespérées que compte la littérature française.

C'est que de tous les Romantiques, Vigny est celui qui connut les plus légitimes, les plus vives, les plus permanentes douleurs. Sans doute, il faut dans son pessimisme faire une part à la mode, à l'orgueil, à l'imagination. Vigny fut de son temps et ne put échapper à ce qui était alors le mal du siècle, épidémique et contagieux. Il avait aussi le sentiment de sa valeur, et telle épreuve qu'accepte le commun des mortels lui paraissait, tombant sur lui, une injustice monstrueuse qui révoltait son orgueil autant et plus peut-être qu'elle froissait sa sensibilité. Enfin sa pensée toujours repliée sur elle-même perpétuait, irritait sa peine, tandis que son imagination grossissante ajoutait à la gravité de son mal. Il y eut donc dans son pessimisme de l'exagération inconsciente, et dans son attitude de Moïse désolé de la pose « jeune-romantique ». Il reste néanmoins que sa vie connut bien des épreuves, et son cœur fut trop justement douloureux.

Son éducation première, qui fut douce et grave, le prédisposa à la souffrance. Son père, délicat et tendre comme une femme, sa mère, bonne aussi, mais raisonnable et forte comme un homme, entourèrent son enfance de soins affectueux, l'édifièrent de purs exemples, la fortifièrent de principes généreux. Cette discipline idéaliste fit naître l'illusion au cœur de l'enfant. Il crut à l'éternité du bonheur parce qu'il le goûtait présentement, à l'universalité de la vertu, parce qu'il la voyait pratiquer chez lui. Mais quand, tout jeune encore, il dut sortir de sa famille, il eut tôt fait de perdre sa belle confiance, et son premier contact avec les réalités extérieures lui fut un froissement.

Au lycée, on l'envia, on le maltraita, on le tyrannisa pour sa toilette, sa supériorité intellectuelle et ses succès, sa particule et son titre de noblesse. Cette révélation soudaine de la méchanceté humaine le blessa dans son orgueil, le révolta comme une injustice, et toute sa vie l'homme garda de cette blessure faite au cœur de l'enfant un souvenir douloureux et un âpre ressentiment.

Son adolescence et sa jeunesse connurent bientôt d'autres déboires plus amers encore. Fasciné, comme toute sa génération, par le génie prestigieux de l'Empereur ; élevé dans un lycée-caserne où le bruit des lointains exploits venait troubler la sérénité des études, et dont la discipline rigoureuse préparait naturellement à la vie des camps, il rêva, lui aussi, de gloire militaire et de prouesses héroïques. A peine

âgé de seize ans, il entre aux gendarmes-rouges, et le voilà tout fier de son grade d'officier, de son uniforme éclatant !... L'enthousiasme ne devait pas durer longtemps. Plus de guerres propres aux nobles exploits, favorables aux avancements légendaires. De longues périodes de paix remplies par les corvées monotones de la vie de garnison. Petites besognes, service ingrat, récompenses aussi modestes que tardives ; la servitude sans la grandeur, voilà ce qui Vigny dut subir pendant quatorze belles années de sa jeunesse.

Si encore le rêveur qu'il était déjà avait pu s'isoler ! Mais les nécessités du service lui imposaient la fréquentation de jeunes gens dont la guerre eût fait peut-être des héros, mais que l'oisiveté de la paix réduisait à n'être plus que des fats de petite ville ou de grands hommes d'estaminet.

Ce contact perpétuel avec la médiocrité des choses et des hommes inspirait à Vigny un ennui morne, un mépris amer de la vie.

A cette déception du jeune homme enthousiaste et fier, tombé du haut de son rêve dans la platitude des réalités, s'ajoutait la souffrance du penseur. Car, faute de pouvoir devenir un grand capitaine, Vigny voulut être le philosophe de l'Armée, et il mit toute son intelligence, toute sa probité et toute sa sympathie à étudier la situation et la fonction du soldat dans la société moderne. Ses constatations furent lamentables : si la démocratie ne peut se passer de l'armée, soldats et officiers ne

doivent plus avoir le même caractère que dans le passé, ils ne doivent plus jouer le même rôle. Malheureusement, et en attendant la transformation nécessaire, ils seront condamnés à une besogne indigne d'eux, et, pour récompense de leur vie de servitude, on ne leur dispense qu'ingratitude et mépris. Vigny le sait par expérience, mais s'il est trop sensible pour ne pas souffrir de sa propre déconvenue, il est trop généreux pour ne pas plaindre les autres, et ainsi sa douloureuse sympathie pour ses camarades sacrifiés, ses inquiétudes généreuses sur le sort de l'Armée et l'avenir de la Nation s'ajoutent à ses regrets personnels pour remplir d'amertume son âme naturellemnt désolée.

La carrière littéraire ne le dédommagea qu'imparfaitement de ses déceptions militaires. Oh ! Vigny connut de beaux succès, d'enthousiastes triomphes. Le public accueillit *Cinq-Mars* avec ferveur, *Chatterton* avec passion, et l'auteur des *Poèmes antiques et modernes* fut un temps porté aussi haut que le chantre des *Méditations*, plus haut encore que le poète des *Odes et Ballades*. La foule n'était pas seule à acclamer Vigny. Autour de lui se pressait une cour d'admirateurs dévots qui apportaient à la défense de sa gloire un soin jaloux. Leur admiration susceptible, intransigeante, n'admettait aucune contradiction, et Gustave Planche faillit s'attirer un mauvais parti pour n'avoir pas témoigné, lors de *Chatterton*, une admiration sans réserve. A ces enthousiasmes juvéniles, venaient s'ajouter

l'amitié de Hugo qui, lors de son mariage, choisissait Vigny pour témoin, l'admiration de Sainte-Beuve qui, au « chantre des saints amours, divin et chaste cygne », consacrait, en vers et en prose, des dithyrambes enflammés. Ainsi Vigny passionnait la foule, enthousiasmait l'élite, recevait de ses pairs un hommage respectueux et attendri ! Que pouvait-il souhaiter de plus ?

Que le public fût toujours intelligent et juste ? les confrères désintéressés et généreux ? N'était-ce pas trop exiger ? Pour n'avoir pas su compter avec la faiblesse humaine, Vigny connut de nouvelles déceptions, et beaucoup par la faute des autres, un peu par sa faute aussi, il éprouva comme écrivain plus de tristesses que de joies véritables.

D'abord l'admiration de la foule n'était pas exclusive comme celle d'un Péhant, d'un Brizeux ou d'un Barbier. Elle allait au noble poète des *Elévations*, mais elle se donnait aussi aux médiocres, qui lui étaient plus facilement accessibles, aux corrupteurs, qui flattaient ses instincts de bête humaine, aux commerçants en lettres, qui fabriquaient le succès à grands coups de réclame. Cette promiscuité dans la faveur publique écœurait Vigny ; alors il méprisait la foule, s'enfermait en lui-même, et reprenait son rêve douloureux d'idéaliste incompris, de philosophe sublime et solitaire.

Son mépris, il dut l'étendre bientôt aux classes éclairées, à ceux-là même enfin qui s'étaient proclamés ses amis, constitués les champions de sa

gloire naissante. Candidat à l'Académie française, il subit échecs sur échecs, et se voit préférer successivement Hugo, ce qui peut se défendre, Sainte-Beuve, Mérimée, Ballanche, Pasquier, ce qui se comprend moins. Si, au moins, la lutte avait toujours été courtoise et loyale ! Mais certains académiciens toisent de haut le candidat, le reçoivent au débotté, affectent d'ignorer ses œuvres, l'éconduisent insolemment ; d'autres invoquent, en faveur de ses concurrents, des promesses antérieures, des amitiés de collège, des relations de famille, les convenances mondaines et autres raisons péremptoires ; d'autres enfin l'accueillent aimablement, cordialement, le couvrent d'éloges, le comblent de promesses, et finalement votent... contre lui. Ces manèges, ces hypocrisies, ces lâchetés, Vigny n'était pas assez sceptique pour les mépriser. Il en souffrit d'autant plus que, s'il faut en croire Sainte-Beuve, il avait dû, au cours de ses visites, plier plus d'une fois sa fierté de poète gentilhomme et transiger avec sa dignité, d'ordinaire si exigeante. Faut-il rappeler enfin que son triomphe tardif se changea en avanie, et qu'à la séance de réception l'œuvre et la personne du récipiendaire furent offertes en victimes à l'impertinence de M. Molé ?

Le coup fut dur pour Vigny ; mais il le ressentit moins vivement peut-être que la défection de Sainte-Beuve et de Victor Hugo. Quelles furent les causes de cette double rupture ? On ne le sait, au juste. Les torts furent sans doute réciproques, et

ce que nous connaissons de l'orgueil et de la susceptibilité de Vigny nous empêche de rejeter tous les torts sur ses anciens amis. Toujours est-il qu'à l'affection, à l'admiration mutuelles succédèrent les jalousies, les petites taquineries, les vengeances mesquines. Le succès de *Chatterton* troublait les nuits de Hugo ; Sainte-Beuve supportait impatiemment qu'on préférât les *Poèmes antiques* aux *Consolations ;* tous deux se vengeaient en semant leur *Correspondance*, ou leurs *Mémoires*, de plaisanteries malignes et d'attaques injustes à l'adresse de Vigny. Sans doute, ils gardaient pour eux et leurs intimes les pires expressions de leur rancune, mais il était impossible que rien de leurs confidences ne transpirât au dehors, et Vigny connut toute l'amertume des amitiés changées en haine.

Comment s'étonner après cela qu'il ait vu dans le poète le paria des sociétés modernes ! Ignoré de la foule, ou honoré par elle d'hommages inintelligents et grossiers ; méprisé des gouvernants qui, en leur qualité d'hommes d'action, n'admettent que le fait et ne comprennent pas l'idée ; jalousé, trahi par ses rivaux, le poète est nécessairement un isolé, un persécuté ; dès lors il n'a plus qu'à s'enfermer dans le sentiment de sa glorieuse mais douloureuse supériorité, et à demander au rêve quelques consolations passagères, en attendant la mort.

Car, dans l'exercice même de sa fonction, le poète retrouve encore l'universelle vanité et l'inévitable souffrance. Certes sa fonction est bonne, grande et

belle. Le rêve l'élève bien au-dessus des misères humaines, jusqu'aux régions supérieures où sont les joies divines : sa pensée, spontanée, maîtresse d'elle-même ne connaît pas les dures et humiliantes disciplines qui s'imposent à la science ; son œuvre, fille de son esprit et de son cœur, est pour lui l'univers entier.

Oui, Vigny sait tout cela ; il a connu toutes ces joies, et la poésie, il l'aime et la vénère... quand il ne l'accable pas de son dédain et de sa haine.

Son esprit est trop lucide, en effet, pour se contenter d'illusions faciles, son cœur trop inquiet pour se fixer définitivement dans une joie confortable. Les consolations qu'il doit au rêve poétique et au labeur artistique, il les analyse dans tous leurs éléments : qualité, profondeur, durée, et bien vite il en découvre la fragile vanité. « La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive sur-le-champ, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout (1) » (*Journal*, p. 145, année 1839). Bien plus, il en arrive à mettre en doute la sincérité, la légitimité de l'œuvre littéraire : « Pour écrire des pensées sur un sujet quelconque et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes, en nous figurant que quelque chose existe et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. Ainsi nous sommes des don Quichottes perpétuels... »

(1) Les citations faites ici du *Journal* de Vigny renvoient toutes à l'édition Ratisbonne, chez Michel Lévy.

Pauvre grand homme qui renie lui-même la bonté et la dignité de son œuvre ! Si encore cette œuvre était douce à produire ! Mais combien laborieuses sa conception et son élaboration ! Et il ne s'agit pas simplement ici des efforts pénibles, du dur labeur qui s'imposent à tout artiste. Grâce à une disposition particulière de son esprit, Vigny poète éprouvait des souffrances connues de lui seul.

La réflexion prolongée, la méditation constante était comme un besoin, une nécessité de sa nature. Toujours distrait, il faisait abstraction du monde extérieur et s'enfermait en sa pensée comme en un sanctuaire inaccessible et inviolable. Il y trouvait souvent, avec l'oubli du réel, la consolation de ses souffrances. Mais souvent aussi cette méditation, dont il ne faisait jamais un jeu, se changeait en une fatigue intolérable. « La pensée, dit-il, est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas. » (*Journal*, 1829, p. 40.) Il va plus loin même, et, dans un fragment de *Satan sauvé*, il prête aux réprouvés cette plainte :

Rendez-nous, rendez-nous nos faibles corps d'argile,
Le cœur qui souffrit tant et tout l'être fragile ;
Frappez le corps, blessez le cœur, versez le sang,
Et nous souffrirons moins qu'au séjour languissant,
Où l'âme en face d'elle est seule et délaissée ;
Car le malheur, c'est la pensée !

(*Journal*, p. 275.)

Sans doute, il faut ici faire la part de la fiction et songer aux nécessités mêmes du sujet. Mais ces vers ont un accent trop personnel ; nous savons trop, par d'autres confidences, combien l'âme de Vigny fut souvent

En face d'elle seule et délaissée

pour ne pas croire que lui-même ne faisait pas sien ce cri :

Oui, le malheur, c'est la pensée... !

Voilà le tourment intellectuel qu'il fut le seul à subir. Lamartine, Hugo, Musset, concevaient, enfantaient leurs œuvres dans la joie. Pour Vigny, la poésie fut quelquefois la consolation ; plus souvent peut-être elle fut le tourment de son existence.

*
* *

Sa vie sentimentale ne devait pas être plus heureuse que sa vie littéraire. En dépit des apparences et des légendes, Vigny avait le cœur tendre, et, s'il n'accordait pas son amitié avec cette facilité banale qui enlève aux affections tout leur prix, du moins aimait-il d'un amour profond et passionné ceux qui avaient fixé ses préférences. Trois femmes eurent ce rare bonheur. Sa mère et sa femme d'abord. Il les chérissait, la première pour l'affection dont elle avait entouré son enfance, les principes de noble et

mâle vertu qu'elle avait mis en son âme ; la seconde, pour l'amour discret, admiratif, dévoué qu'il en recevait. Et voici qu'à ces deux femmes il ne pouvait assurer le bien-être matériel que désirait son cœur. Personnellement sans fortune ; déçu dans les légitimes espérances qu'on lui avait fait concevoir au moment de son mariage ; engagé, bien malgré lui, dans les embarras d'un procès interminable, il devait, lui, le gentilhomme de lettres, subvenir par son travail au besoin des siens. L'effort, il est vrai, ne lui coûtait pas ; il était fier (1), au contraire, d'assurer l'existence des êtres chers. Mais il connaissait les angoisses inséparables des embarras financiers. Il souffrait de l'importance prise dans sa vie par la question d'argent, et l'insistance, l'âpreté, la violence même avec laquelle il réclame pour le poète l'assistance des pouvoirs publics prouve combien profonde fut la blessure que la pauvreté fit à son cœur aimant (2).

Mais gagner le pain des siens, ce n'était pas assez. Sa destinée voulut qu'il fût garde-malade. Des années, de longues années, il soigna sa mère, puis sa femme. A leur chevet il passait les jours et les nuits, multipliant les soins, oubliant ses fatigues et ses regrets de poète condamné à des besognes matérielles,

(1) Le *Journal*, année 1837, p. 124.

(2) « Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or. » (*Journal.*)

donnant aux autres le courage qui parfois lui manquait à lui-même, toujours obsédé par la crainte de voir son dévouement inutile, et la chère malade enlevée à son amour. Que de plaintes alors, que de prières désolées ! Et voici que plaintes et prières furent vaines ; par deux fois, la mort entra dans la maison, et Vigny demeura seul avec sa douleur. Du moins se sentait-il le droit de pleurer ouvertement les deux disparues, et leur souvenir, doux et pur, était encore pour lui une consolation.

Il ne pouvait en être ainsi du souvenir que lui laissèrent ses amours avec Mme Dorval, et cette expérience sentimentale fut un des pires tourments de son existence. D'autres ont comme lui connu l'abandon, la trahison d'une femme aimée ; comme lui, ils ont souffert, pris l'univers à témoin de leur malheur, crié dans leurs vers leur mépris, leur colère et leur soif de vengeance. Mais leur désespoir fut souvent passager ; ils oublièrent, pardonnèrent ou même se félicitèrent d'avoir connu ces tourments amoureux qui stimulent le génie et produisent les poèmes immortels. La souffrance de Vigny fut plus profonde, plus complexe, plus durable, car la trahison de Dorval et, avant elle, les réalités de l'amour avaient froissé ses délicatesses morales, brutalement démenti ses conceptions de philosophe idéaliste, ruiné ses rêves d'artiste.

Sans doute, il était de tempérament ardent, et si l'on en croit la chronique scandaleuse, il existerait une lettre singulièrement compromettante pour le

Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,

jadis célébré par Sainte-Beuve. Pourtant ce n'est pas sans peine ni résistance qu'il était enfin devenu l'amant de Mme Dorval. Il avait rêvé d'abord d'une affection plus ardente que l'amitié, mais pure comme elle, faite surtout de confiance réciproque, de confidences tour à tour sentimentales et artistiques. C'était jouer avec le feu. Il finit par s'y brûler... Mais au milieu de ses ivresses, il avait le sentiment d'une déchéance. Dans ses rêves de jadis, l'amour était la source « de réflexions profondes comme l'éternité, hautes comme le ciel, vastes comme l'univers » (1). Et voilà que la passion le ramenait aux pires réalités. Quelle chute pour ce stoïcien épris de platonisme !

Les crises religieuses, les effusions mystiques de la Dorval, tour à tour amoureuse des hommes et de Dieu, avivaient la déception du poète, rendaient plus cruelle sa désillusion. Ce mélange des choses profanes et des choses saintes le froissait douloureusement. De plus, il se sentait coupable, non pas seulement envers un principe, mais envers une personne chère ; il se reprochait de manquer non pas seulement à ses résolutions personnelles, mais à la parole donnée. Aimer Dorval, c'était trahir Lydia. D'autres se seraient trouvé à eux-mêmes une excuse. Mais l'homme capable de croire que l'adultère dés-

(1) *Journal*, année 1833, p. 76.

honore l'amant (1) ne pouvait se payer de vaines raisons, et la conscience d'avoir manqué à un serment devait être particulièrement cruelle à ce paladin de l'honneur.

Enfin l'amour lui parut faire tort à son génie. Chez Musset, le poète consolait l'amant abandonné, lui donnait la force de pardonner à celle qui lui avait révélé l'amour, et dont la trahison même, en lui apprenant la vie, avait élargi son cœur et fécondé son génie. Pour Vigny, au contraire, la passion est destructrice du talent ; chaque baiser à la Fornarina, dit-il, coûte à Raphaël une idée, et le peintre meurt sur les genoux de sa maîtresse qui tue sa vie après avoir étouffé son génie (2). De même, Vigny sent que le plaisir tue en lui le penseur. Il s'efforce d'échapper à son étreinte, prend des résolutions, se fait à lui-même des serments... qu'il oublie devant le sourire de l'aimée. Et, pour le récompenser de ses faiblesses, de ses sacrifices, de ses remords, on le trompe bassement, on lui préfère quelque amant moins délicat, moins scrupuleux !

Cette trahison de Dorval fut pour le poète un désastre où il vit sombrer avec ses illusions le peu de sympathie qu'il pouvait garder encore pour la vie et les hommes. Son désespoir put avec le temps

(1) Il dit en effet dans son *Journal*, année 1829, p. 44 : *Une tragédie sur l'adultère.* — Quoiqu'on ait abusé de ce crime, on n'en a pas montré encore la profondeur, les supplices de l'amant, sa honte devant l'époux trahi.

(2) *Journal*, année 1833, p. 79.

perdre de sa violence, il ne perdit jamais rien de sa profondeur et de son amertume. Il fut pour le poète un nouveau sujet de misanthropie (1) ; car, élargissant sa rancune personnelle, Vigny fit retomber sur toutes les femmes la faute d'une seule et les enveloppa toutes du même mépris souverain, de la même haine douloureuse :

Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

(*La colère de Samson.*)

Ainsi, officier désabusé, poète découragé, chef de famille frappé dans ses affections les plus chères, amant méprisé, abandonné, il ne trouve ici-bas que sottise, injustice, méchanceté. Les hommes lui sont odieux, leur société insupportable, et de la vie sociale il voudrait s'évader comme d'une geôle étouffante. Mais où s'enfuir ? Dira-t-il avec Lamartine :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours ?

Oui, dans un accès de misanthropie poétique il s'écriera :

(1) « L'amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité... Mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner. (*Journal*, 1832, p. 68.)

Pars courageusement, laisse toutes les villes....
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs, une fleur à la main.

(*La maison du berger.*)

Mais cet enthousiasme dure peu. Si, par haine de la société, par sentiment artistique aussi, il trouve d'abord quelque charme aux forêts, aux montagnes, à la mer et aux cieux, il est trop philosophe pour jouir longtemps du spectacle qui lui est offert. Au lieu de goûter simplement la beauté des choses, il raisonne sur cette beauté, et l'impassibilité sereine de la Nature devant les douloureuses vicissitudes de l'humanité lui apparaît comme une amère dérision, un défi jeté à la souffrance de l'homme. Dès lors, c'en est fait des joies et des consolations qu'il s'était promises. Les spectacles de la nature ajoutent à son chagrin, et ce misanthrope devient un pessimiste qui étend à tout l'univers la haine qu'il avait vouée déjà à la méchanceté de l'homme (1).

Ce désenchantement universel pouvait le jeter dans les bras de Dieu ; le ciel pouvait lui faire oublier la terre. D'autant plus qu'il avait l'âme naturellement religieuse, lui-même disait « sacerdotale ».

De fait, le christianisme fut une des grandes études de sa vie. Il possédait la Bible plus qu'aucun de ses

(1) Cf. *La maison du berger* et aussi le *Journal*, année 1835, p. 98.

illustres contemporains, plus que Chateaubriand, plus que Hugo ; il savait l'*Imitation* par cœur ; il était invinciblement attiré vers la personne du Christ, comprenait, goûtait certains mystères particulièrement consolants ; s'associait aux actes, aux sentiments religieux de ses amis avec une intelligence admirable, une simplicité d'âme, une sincérité touchantes. Lui-même tournait naturellement sa pensée vers Dieu, et dans son journal, ces prières ne sont pas rares qui feraient honneur à plus d'un chrétien !

Cependant la foi ne lui apporta pas ses consolations suprêmes, et l'étude du problème religieux ajouta encore aux angoisses de son existence, rendit plus radical son pessimisme, plus définitif son désespoir.

C'est d'abord qu'il rêvait d'une religion moins rigoureuse que le christianisme. Lui que séduisaient l'humanité du Christ, la douceur de l'Eucharistie, le mysticisme de l'*Imitation*, il s'est arrêté en même temps à la contemplation obstinée des dogmes les plus sévères, les plus déconcertants pour la raison humaine. Il avait la folie du pardon ; l'idée de la justice divine, exerçant sur des coupables éphémères des vengeances éternelles, lui parut monstrueuse. La profondeur de sa générosité, l'universalité de son indulgence, lui rendirent incompréhensibles le drame du Calvaire et le dogme de la réversibilité des mérites. Le silence du ciel aux prières du Juste révolta son cœur miséricordieux, et ce mystique blasphéma par pitié.

Son impiété fut donc d'abord sentimentale. Elle eut aussi des causes intellectuelles. A cet esprit grave, réfléchi, élevé, certaines idées un peu naïves, certaines pratiques un peu superstitieuses paraissaient plus proches du fétichisme que du christianisme. Il lui fallait une religion plus désintéressée, plus pure, plus raisonnable. Ç'aurait pu n'être là qu'une difficulté de détail ; tous les catholiques ne croient pas nécessairement à saint Expédit, et la maison de Celui qui veut qu'on l'adore en esprit et en vérité était assez largement hospitalière pour accueillir à la fois la bonne Mme Louise (1) et le poète philosophe.

En réalité, c'est par sa manière même de poser le problème religieux que Vigny se condamnait à ne pouvoir le résoudre. La question est pour lui toute philosophique et intellectuelle ; de la religion, il élimine tout élément moral et social. L'intérêt de l'individu, de la société, lui importe peu ; il ne cherche ni règle de conduite pour les volontés, ni consola-

(1) Louise Ancelot, fille de l'académicien, épousa plus tard le célèbre avocat Lachaud. Vigny, qui l'avait connue tout enfant et l'aimait tendrement, la raillait quelquefois de sa piété un peu trop sentimentale, un peu trop féminine. Mais en disant la *bonne* Madame Louise, nous entendons marquer une qualité de son cœur, non une faiblesse de son esprit. C'était en réalité, une femme du plus grand mérite, digne de l'amitié du poète philosophe. Son fils Georges Lachaud a retracé dans l'*Histoire d'une âme* la vie de cette chrétienne éminente, qui sut être aussi une vraie femme du monde, au sens le plus distingué du mot.

tions pour les cœurs, et il se soucie peu de satisfaire cette soif de bonheur qui est au fond de toutes les âmes. Il cherche le mot d'une énigme qui n'intéresse que sa raison, et la vérité religieuse n'est pour lui que la plus abstraite des vérités, la plus dégagée de toute conséquence pratique (Cf. *Journal*, année 1843, p. 168.) Mais il faut aller au Vrai avec toute son âme, et ce n'est pas impunément que le philosophe se mutile lui-même, juste au moment où il a le plus besoin de toutes les facultés et de toutes les puissances de son être. Pour avoir faussé les données du problème. Vigny ne sut jamais le résoudre, et la Vérité, qu'il avait placée si haut, lui demeura toujours inaccessible.

L'humilité enfin est nécessaire à qui cherche la vérité religieuse, et l'on n'arrive à Dieu qu'à genoux. Dieu se charge ensuite d'exalter l'âme qui s'est anéantie devant lui, et les joies de l'amour divin font oublier aux humbles leur misère et leur néant. Malheureusement, Vigny était l'homme le moins capable de comprendre la grandeur et la douceur de l'humilité chrétienne. Gentilhomme et poète, il était doublement orgueilleux. En face de Dieu, il a la morgue d'un grand d'Espagne devant le Roi ; il entend rester couvert et ne s'incliner jamais. Il revendique aussi les droits du génie à collaborer à l'œuvre divine et prétend entrer de plain-pied dans les conseils célestes. Mais on ne force pas ainsi l'entrée du ciel, et le poète, déçu dans ses ambitions, adresse à Dieu des sommations peu respectueuses, des pro-

vocations et des menaces... Puis, au sortir de ces vaines colères, il se sent plus que jamais fatigué, mécontent de lui-même et dégoûté de cette vie dont il ne peut déchiffrer l'énigme.

Ses déceptions intellectuelles, ses souffrances morales, son impiété, auraient pu faire de Vigny un révolté, une manière d'anarchiste. Il méprisait les hommes, trouvait la vie mauvaise, haïssait Dieu. Il suffisait qu'avec cela il crût à la légitimité, à l'efficacité de l'action. Au contraire, le fait lui paraît brutal ; la force, malfaisante. Il n'a pas assez de dédain, de raillerie amère pour les hommes d'action ; il ne voit en eux que des sots vaniteux, intéressés et dangereux. S'il n'était que romantique, il les traiterait de bourgeois et leur prodiguerait les nasardes ; en grand seigneur de lettres, il a le mépris plus distingué, mais plus amer et plus écrasant. C'est pourquoi, en dépit de quelques cris antisociaux, de quelques effusions lyriques en faveur des révoltés, lui-même ne fut pas un anarchiste. C'est pourquoi il ne fut même pas un ambitieux, ou un jouisseur, transformant en immoralité pratique, en despotisme efficace, son scepticisme religieux et sa haine de l'humanité. Etre un « homme fort » au sens moderne et nietzschéen du mot lui paraissait une déchéance.

Et puis, ce qui l'honore infiniment, il avait trop de *scrupules*. Après le naufrage de ses croyances et l'écroulement de ses rêves, il échafauda d'autres rêves, chercha de nouvelles croyances. Ce sceptique désespéré répugnait au nihilisme intellectuel et mo-

ral. Tout s'effondrait autour de lui ; il édifia, pour s'y réfugier, comme un moine laïc, la religion de l'*Honneur !*

Ses origines, son éducation, sa vocation première, le prédisposaient d'ailleurs à cette œuvre. Sa famille, qui n'avait rien de la vanité frivole si répandue dans la noblesse de l'ancien régime, enseigna de bonne heure à Vigny le respect de son nom, l'admiration des ancêtres, la fidélité aux principes qui avaient assuré leur force et leur gloire. Au service, le jeune officier entendit répéter, crut, spontanément et aussi parce qu'il avait grand besoin d'y croire, que la carrière des armes est la plus belle des carrières, parce qu'elle est faite d'une foi, d'un dévouement absolu à un idéal sublime ; parce qu'elle exige l'exercice constant de vertus singulièrement difficiles et ne les paie que de récompenses modestes et peu fructueuses. C'est ainsi que l'honneur devint le principe directeur de toute son existence. L'honneur c'était pour lui le sentiment de sa dignité personnelle et l'obligation de ne la compromettre ni commettre jamais. Donc, nécessité absolue de s'interdire un certain nombre d'actions, de calculs, de pensées, qui, généralement admis dans le monde, n'en constituent pas moins une dégradation, une déchéance de la personnalité. Nécessité aussi de pratiquer généreusement certains devoirs difficiles et peu avantageux, dont la beauté même est faite de l'effort et du désintéressement qu'ils exigent. Nécessité enfin de protéger sa dignité personnelle, non

pas seulement contre ses propres faiblesses, mais contre les atteintes du dehors ; d'où défiance des hommes, fuite du monde, recherche de la solitude. Toute sa vie, et sauf quelques inévitables défaillances, Vigny demeura fidèle à ce programme et pratiqua la religion de l'honneur avec une dévotion orgueilleuse.

Soldat, il souffre des lenteurs de l'avancement, et l'oubli où on le laisse lui est d'autant plus cruel que plus d'une fois le ministère de la Guerre est aux mains de ses parents. Devoir une faveur à un souvenir amical lui serait infiniment agréable ; l'obtenir par une démarche lui paraîtrait une indignité. Il s'interdit toute sollicitation. Il va plus loin, et, pour ne pas prêter aux médisances, si faciles en pareille matière, pour ne pas se compromettre à ses propres yeux, il évite tout rapport avec les puissants du jour, et, une fois ses parents en place, il ne les connaît plus.

L'intransigeance de l'écrivain fut aussi irréductible que celle de l'officier. Certes, et malgré ses accès de scepticisme et de renoncement absolu, il aime la gloire et la désire. Mais il veut la conquérir et non pas l'acheter. Bien plus qu'à la faveur publique il tient à l'indépendance de sa pensée, à la sincérité de son expression. Il aime les fiers, incapables de condescendance et de flatterie. « La chose dont je sais le plus de gré à Racine, ce n'est pas d'avoir écrit les chefs-d'œuvre d'*Athalie*, de *Britannicus* et d'*Esther ;* c'est de n'avoir laissé de lui,

après lui, que ces tragédies et pas une platitude de circonstance, comme firent Corneille même et Molière. Pas un madrigal honteux, pas une fadeur ; mais, au contraire, de graves leçons, comme :

Rois, craignez la calomnie (1)... »

Comme il plaint au contraire les autres écrivains, amis du succès, entrepreneurs de publicité populaire ou mondaine ! « Le malheur des écrivains est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai, pourvu qu'ils disent (2). » — « Les auteurs s'occupent trop de la publicité. L'un court après les articles de journaux ; l'autre après les opinions de salons qu'il cherche à former. »

Pour lui, il ne veut « chercher ses paroles que dans sa conscience (3) ». — « Un homme qui se respecte, écrit-il encore, n'a qu'une chose à faire : publier, ne voir personne et oublier son livre. » (*Journal*, année 1843, p. 164.)

Il n'oublia pas toujours ses livres et vit bien quelques personnes, puisqu'il fit, à plusieurs reprises, les visites académiques que l'on sait. Cependant il ne chercha jamais à faire un sort à ses ouvrages, lors de leur apparition, et sut ne pas se transformer, comme tel de ses amis, en organisateur de réclame.

(1) *Journal*, année 1844, p. 182.
(2) *Journal*, année 1834, p. 30.
(3) *Ibid.*, et aussi année 1835, p. 101.

Indépendante vis-à-vis du public, sa muse le fut encore vis-à-vis du pouvoir. Le rôle de poète officiel répugne à sa fierté. Malgré des relations déjà anciennes avec Napoléon III, qui l'avait connu avant son élévation politique et lui témoigna quelque bienveillance, il refuse d'écrire une cantate pour le baptême du prince impérial, disant qu'il ne sait pas faire de « ces choses-là ». (*Journal*, p. 13.)

La flatterie lui est si odieuse, sa fierté est si ombrageuse qu'il n'ose même pas se faire le courtisan du malheur. Il craint qu'un revirement de la fortune ne l'associe demain à un triomphe. « Si quelque chose ne me repoussait, je ferais un hymne à la duchesse de Berry, qui vient, comme une madone,

Son enfant dans ses bras et son lis à la main !

Mais quoi ! faire la cour à une infortune aussi belle, c'est se confondre avec ceux qui se préparent des faveurs pour l'avenir. Je n'ai point d'enthousiasme pour sa cause ; sans quoi, je serais allé combattre et non chanter (1) ! »

Lamartine, Hugo, Musset, n'ont pas craint, au contraire, de célébrer des bonheurs princiers ou de pleurer sur de royales infortunes.

Nous n'avons garde de les en blâmer ; leur sincérité et leur désintéressement sont au-dessus de tout soupçon. Mais que Vigny se soit interdit toutes ma-

(1) *Journal*, année 1832, p. 65.

nifestations politiques, même légitimes, même désintéressées ; qu'il ait cru devoir imposer silence à ses sympathies : voilà ce qui le distingue des meilleurs et montre avec quel scrupule il observait les plus rigoureuses prescriptions de l'honneur.

Après cela, on devine aisément que sa politique ignora toujours les complaisances. Avant tout jaloux de sa liberté, il « ne tient pas au Gouvernement », ne veut rien en tenir, et devant les électeurs charentais dont il sollicite les suffrages, il peut se rendre ce témoignage : « J'ai ce bonheur acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun Gouvernement, n'en ayant recherché ni accepté aucune faveur ».

Il ne plie d'ailleurs pas plus devant le peuple électeur que devant les ministres ou les rois. En 1848, il pose sa candidature à la députation, mais c'est pour servir les intérêts généraux et supérieurs du pays, non les intérêts locaux et mesquins d'un arrondissement ; il veut une politique de principes, et le déclare tout net dans une profession de foi noble, généreuse, sans ces familiarités de ton qui gagnent les sympathies, sans cette rhétorique sonore et retentissante qui étonne les esprits simples, sans ces appels impérieux ou caressants qui déterminent les volontés. Il refuse même de faire campagne, et pour ne devoir le succès qu'à l'intelligence éclairée, au libre choix de ses électeurs, il ne se présentera pas devant eux, et attendra, de loin, le résultat du vote. On devine quel il fut !

Avec cela, Vigny est capable de tous les dévouements pour les Gouvernements dont il repousse les faveurs. La Restauration avait mal payé ses services de loyal soldat ; elle avait suivi une politique qu'il désapprouvait ; peu à peu il s'était détaché d'elle. Mais voilà qu'éclate 1830 ! Vigny prépare son « vieil uniforme » et attend qu'un chef descende dans la rue pour le suivre. Sa mère et sa femme sont là, qui ont besoin de lui. Il peut mourir sans gloire, ignoré de ceux-là mêmes pour qui il se dévoue. Qu'importe ! Fils d'un chevalier de Saint-Louis, ancien officier de la Garde, il doit sa vie au roi détrôné dont il ne flatta pas la fortune.

Ainsi, vif sentiment de sa dignité ; répugnance insurmontable pour tout acte ou démarche qui oblige à se baisser ; indépendance farouche et orgueilleuse ; avec cela, goût du devoir difficile, de l'effort « plus noble d'être vain » ; le tout procurant le rare plaisir de se sentir l'âme très élevée et la volonté très forte ; voilà bien ce que l'honneur fut pour Vigny.

Cette fidélité aux lois de l'honneur fit la rectitude et la noblesse de sa vie. Certaines furent plus brillantes, d'autres demeurent plus émouvantes. La sienne fut toute droiture et toute dignité, et si nous le plaignons pour ses souffrances, nous le respectons plus encore pour la force et la beauté de son néo-stoïcisme.

Il faut bien dire que nous l'aimons aussi. Car, en dépit des vraisemblances, ce stoïcien orgueilleux et ombrageux, ce contempteur des hommes et des

dieux, ce misogyne blasphémateur avait l'âme tendre, aimante et pitoyable. Ces hommes qui sont sots, envieux et méchants, il a beau les détester, il les plaint plus encore parce qu'ils sont malheureux ; et c'est leur souffrance même qui, témoignant de l'injustice divine, le pousse à blasphémer contre le ciel. Son impiété est faite de pitié révoltée.

Toutes les infortunes l'émeuvent : le sacrifice de la fille de Jephté, la mort de Samson, l'agonie du Christ. Il compatit aux souffrances de la foule anonyme, et le vers magnifique :

J'aime la majesté des souffrances humaines

résume exactement (1) « le sens de tous ses poèmes philosophiques ». Pour lui, « le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde », et s'il aime le Christ, s'il tombe à genoux en lisant son histoire, c'est « parce qu'un Dieu, né sur la crèche et mort sur la croix, dépasse les bornes des plus grands sacrifices (2) ».

Mais, pour lui, la bonté n'est pas seulement matière à littérature. Bien d'autres ont, en vers ou en prose, célébré les beautés fécondes de la charité, dont la vie fut un chef-d'œuvre d'égoïsme. Sur ce point comme sur tous les autres, Vigny mit ses actes d'accord avec ses principes. Il s'adonna sans cesse à

(1) *Journal*, année 1844, p. 180.
(2) *Ibid.*, année 1829, p. 42.

d'humbles, discrètes et généreuses pratiques de charité. Oh ! il n'a pas (et pour cause) l'aumône fastueuse des grands seigneurs. Mais il se plaît à rendre ces mille petits services qui exigent plus d'ingéniosité, de délicatesse et de renoncement que des œuvres plus éclatantes. Nous savons avec quelle patience affectueuse il soigna sa mère et sa femme. Mais il n'était pas seulement un garde-malade consciencieux et dévoué, ou plutôt il poussait le dévouement et l'abnégation jusqu'à faire violence à sa pensée qu'il défendait d'ordinaire avec un soin jaloux. Lui qui répugnait à la gaieté, « pour amuser sa mère, il faisait tourner son esprit devant elle, comme une toupie, et lui présentait, en racontant, des idées et des contrastes comiques qui la forçaient à rire. Mais tout à coup elle s'arrêtait et lui disait :

« Tu fais semblant d'être gai et heureux mais tu « ne l'es pas, et c'est par bonté que tu te montres « ainsi, je le sais bien, va (1) ! »

A sa femme, de même, et quelques torts qu'il ait eus par ailleurs, il prodigua les soins les plus délicats, et les attentions les plus touchantes, et mérita que Lydia mourante lui dit simplement : « Mon *bon* Alfred », mettant dans ces paroles suprêmes tout son pardon et toute sa reconnaissance.

Que dire de son dévouement à ses amis ? Il compatit douloureusement à leurs souffrances. Chose peut-être plus rare encore, il s'associe à leurs joies,

(1) *Journal*, année 1839, p. 144.

et, par exemple, consigne avec « bonheur », dans son journal, la nomination de Péhant, comme professeur à Vienne, le mariage de Chevalier, l'héritage de de Wailly.

Bien plus, lui qui, pour son propre compte, ne consentirait jamais à la moindre démarche, il se fait solliciteur quand il s'agit des autres. Il s'occupe de placer Péhant, réclame pour Lassailly un secours du Gouvernement, et lui porte le produit d'une quête faite par Lamartine ; pour Brizeux, il obtient successivement la croix, une pension, une couronne académique. Tout cela avec la modestie et la joie d'un cœur simple (1).

Heureux d'être utile à ceux qu'il aime, il met aussi tous ses soins, toute sa délicatesse, à ne les peiner, ni froisser jamais. Dans les discussions qu'il peut avoir avec eux, même sur les questions qui lui tiennent le plus à cœur, il préfère n'aller pas jusqu'au bout de ses arguments que de détruire une croyance sincère et bienfaisante. « Les illusions qui fortifient la bonté et la patience sont des fleurs qui ne peuvent être trop soigneusement arrosées et conservées », écrit Mme Louise, et quand il craint que la force de ses convictions l'ait emporté à trop de franchise : « Sa mémoire fait d'un mot un reproche et presque un remords, si elle lui dit qu'il a pu affliger. » (Lettre à Mme Louise, 1862.)

Ses amis, d'ailleurs, ne sont pas les seuls qui aient

(1) *Journal*, année 1835, p. 99.

éprouvé les effets de sa bonté. Il s'intéresse aux étrangers, aux inconnus, à toute misère humaine. Les Charentais n'ont pas voulu de lui pour député ? Loin de leur en tenir rigueur, il emploie ses loisirs à améliorer leur condition ; il rêve pour eux d'enseignement, de théâtre populaire, et tente divers essais d'ailleurs infructueux : tout naturellement, les habitants du Maine-Giraud sont privilégiés, et le souvenir de sa bienfaisance s'est perpétué chez eux jusqu'à nos jours.

Encore les Charentais sont-ils ses compatriotes. Mais les sourds-muets, les sourds-muets de toute la France, quel autre droit avaient-ils à ses bienfaits que leur malheur même ? C'est assez pour Vigny, et voici ce qu'il écrit à leur sujet : « En France, il y a 22.000 sourds-muets ; 1.000 seulement sont élevés à Paris, à Bordeaux et dans quelques autres institutions. Le reste est donc condamné à servir ou à mendier, ou à vivre de la vie des animaux et des bêtes de somme dans les villages pauvres.

« Ceci est à dire aux Chambres ou à faire dire par un de mes amis.

« Chercher les moyens d'y remédier. Peut-être en exigeant que chaque commune paye une demi-bourse au profit de ses enfants nés sourds-muets (1). »

Voilà de la pitié généreuse, de la charité désintéressée et agissante !

(1) *Journal*, année 1839, p. 146.

Sans doute, Vigny connaît par ailleurs les heures de lassitude et d'orgueil où l'individu cherche à s'évader de la société pour demander à la solitude et au rêve un égoïste repos. Il lui arrive d'envier le mandarin qui « ne fait de mal à personne, jouit d'une idée et d'une tasse de thé ». D'autres fois, même ce dillettantisme élégant ne lui suffit pas, il voudrait étouffer en lui la tendresse qu'y fit naître la vie de famille, et son héros, c'est « l'homme le plus énergique de la terre ; le mameluck qui n'a ni père ni fils, seulement des compagnons d'armes qu'il ne pleure pas quand ils tombent ». (*Journal*, année 1883, p. 85.)

Mais ce sont là des accès passagers, dûs, les uns à son horreur de l'action, les autres aux souffrances que lui causait son excès même de sensibilité. La pitié généreuse, désintéressée, active, était l'habituelle disposition de son âme, et nous pouvons l'en croire quand, après bien des désillusions et des tristesses, il écrit dans son journal : « Vingt fois par heure je me dis : « Ceux que j'aime sont-ils contents ?... » Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure ; vingt fois par heure, je fais le tour de mon cœur (1)... »

*
* *

Tels furent la vie et le caractère de Vigny. Sensible, parce que délicat et généreux, aux injustices, ava

(1) *Journal*, année 1843, p. 174.

nies et trahisons ; naturellement pessimiste, toujours replié sur lui-même et aggravant ainsi, irritant sa souffrance ; fatigué avant d'avoir agi, blasé avant toute jouissance ou déception, traînant partout avec lui un inguérissable ennui ; il arrive à une misanthropie déclarée, une irréligion amère, un mépris universel. En même temps, il a le sentiment de sa dignité, il cultive avec un soin jaloux, passionné, la beauté morale de sa vie, et se fait le soldat, le prêtre de l'honneur ; enfin, il sort de lui-même, se met à aimer les hommes qu'il fait profession de détester, répand sur ceux qu'il peut atteindre des bienfaits incessants, et embrasse tous les autres dans une sympathie universelle et attendrie (1). Admirable et bienheureuse contradiction, qui révèle, avec la générosité de son âme, la largeur et la puissance de son intelligence, s'il est vrai que la fidélité rigoureuse à un système ne va pas sans quelque étroitesse et aveuglement d'esprit, et qu'on ne peut faire le tour de tout sans paraître se contredire un peu.

(1) « Aimer, inventer, admirer voilà ma vie », dit-il dans son *Journal*, année 1836, p. 111.

II

LE MORALISTE ÉPIQUE

En effet, Vigny fut avant tout un penseur. Non pas qu'il demeure insensible à la beauté des choses ou impuissant à traduire ses sensations. Il goûte, d'abord en bon élève des Grecs, plus tard en artiste personnel, l'élégance des lignes, la grâce des attitudes, l'harmonie des formes, les parfums de la mer ou de la montagne, les jeux de la lumière sur les flots ou les bois. Pour célébrer la Grèce, il trouve des accents dignes de Chénier :

Oh ! regarde, Héléna ! que ta tête affligée
Se soulève un moment pour voir la mer Égée...
Vois ces îles ; c'étaient les corbeilles de Flore...
Rien n'y fut sérieux, pas même les malheurs.
Les villes de ces bords avaient des noms de fleurs ;
Et comme le parfum qui survit à la rose,
Autour des murs tombés leur souvenir repose.
Là, sous ces oliviers au feuillage tremblant,
Un autel de Vénus lavait son marbre blanc...
Vois cet astre si pur dont la nuit se décore,
Dans le ciel amoureux, c'est Cythérée encore ;

Par nos riants aïeux le ciel est enchanté,
Son plus beau feu reçut le nom de la Beauté,
La Beauté, leur déesse ! « Ame de la nature »,
Disaient-ils, « l'univers roule dans sa ceinture ;
Elle vient, le vent tombe et la terre fleurit ;
La mer, sous ses pieds blancs, s'apaise et lui sourit. »

(*Héléna*, chant II, p. 31-32).

Il ne traduit pas moins heureusement le charme de la femme que la beauté de la nature, et il y a autant de sentiment artistique que de tendresse passionnée dans ces vers amoureux :

Qui naîtra comme toi, portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

(*Maison du berger*).

Cependant, la contemplation du monde extérieur ne suffit pas au poète et jamais il ne peut se résoudre à n'être, comme Gautier, que le prestigieux créateur de formes impeccables et vides.

Il ne croit pas davantage, lui dont la sensibilité était toujours frémissante, que la poésie soit un prétexte à confidences et effusions sentimentales. Musset avait écrit :

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie !

Vigny semble répondre : « Le cœur n'est qu'un morceau de chair bleuâtre, qui ressent vivement les

mouvements de reflux imprimés au sang par les idées dans le cerveau ; mais je le crois impuissant à créer des sentiments, comme c'est assez sa réputation... Le cœur n'est que l'écho du chant qui résonne en haut, sous les voûtes divines de la tête (1). » Nous n'avons peut-être pas là un modèle de style simple et naturel. Mais la déclaration de principes est nette, catégorique : Vigny ne veut pas faire de sentiment. La voix intérieure qu'il écoute n'est pas celle de son cœur ; il suit sa pensée et son imagination ; il s'abandonne à un rêve ininterrompu, à une méditation perpétuelle qui lui font oublier le monde et ses misères, l'humanité et sa sottise. Officier ou homme du monde, sur le champ de manœuvre ou dans un salon, il ne peut jamais s'arracher à cette obsession, à cette tyrannie de la pensée intérieure plus forte que tous les bruits du dehors. « Ce qui se fait et ce qui se dit par moi ou par les autres, écrit-il, m'a toujours été trop peu important. Dans le moment même de l'action et de la parole, je suis ailleurs, je pense à autre chose ; ce qui se rêve est tout pour moi. » (*Journal*, 1844, p. 180). Ailleurs, il parle de « l'état de somnambulisme où le jette la poésie ».

Quel était donc l'objet de sa pensée ? Sans doute, il a connu comme d'autres « la rêverie amoureuse et paisible ». Tout comme La Fontaine, il aima les « voyages lents », les « bruits lointains qu'on écoute »,

(1) *Journal*, p. 170, année 1843.

Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

(*Maison du berger*).

Mais de pareils abandons sont rares chez lui. La fantaisie libre, capricieuse, ailée, lui est presque inconnue, et le plus souvent sa pensée est grave, sévère et noble. La légèreté l'irrite et, à plusieurs reprises, il reproche vivement aux Français leur incurable frivolité (1). Par contre, il félicite les prêtres de ce que « quelle que soit la portée, ou médiocre ou élevée, de leur esprit, cet esprit vit du moins dans les plus hautes régions de la pensée et ne s'occupe que des questions supérieures (2) ». Lui aussi, il a voulu se tenir habituellement dans les plus hautes régions de la pensée et ne s'occuper que des questions supérieures. Ces questions se ramènent pour lui à deux : Qu'est-ce que l'homme? Quelle est sa destinée? Étudier la nature humaine, rechercher, avec les maux de l'humanité, le remède qui les guérira, telle fut la double tâche à laquelle il se dévoua tout entier. Autant dire qu'à l'exemple d'un Pascal, il fut essentiellement un moraliste, dans tous les sens du terme. Lui-même s'est décerné ce titre, et de fait quelque sujet qu'il traite, il obéit à des préoccupations morales.

(1) *Journal*, p. 42, année 1829.
(2) *Ibid.*, année 1843, p. 173.

En politique, il ne cherche pas à construire de système. Les théories sur la forme des Gouvernements, sur la séparation des pouvoirs, leur équilibre et leur solidarité, les problèmes économiques ou financiers, en un mot, les questions techniques le laissent indifférent. Il analyse les notions toutes morales de dévouement, d'honneur et de liberté ; ce sont des vertus qu'il exige du personnel politique, des gouvernants comme des gouvernés, et, pour lui, les questions politiques et sociales se ramènent à des questions morales.

C'est de la même manière qu'il pose le problème du militarisme dans *Grandeur et servitude*. Sans doute, on y trouve sur la paix et la guerre, l'armée et la nation, des théories générales, des considérations doctrinales qui font songer à nos polémiques contemporaines. Mais à quoi Vigny s'intéresse-t-il par-dessus tout, sinon à la vie intérieure du soldat? Que nous présente-t-il, sinon des âmes d'officiers, avec leurs déformations professionnelles et leurs défauts, mais aussi avec leurs vertus de soumission absolue, d'abnégation silencieuse, de courage et de dévouement héroïques? La question de l'obéissance passive (*Laurette*) n'est-elle pas une question morale? N'en est-ce pas une aussi de savoir si le droit de tuer ne comporte pas de limite ou si la bravoure est la première des vertus militaires? (*La Canne de jonc*).

Il y a plus : les théories littéraires, les doctrines artistiques de Vigny sont moins d'un pur critique

que d'un moraliste. Ici encore, il est vrai, nous laissons de côté les questions techniques. La règle des trois unités, la séparation des genres, la couleur locale, la réforme du style et de la versification, n'ont rien à voir avec la morale, et, sur tous ces points. Vigny pense généralement comme ses amis de l'école romantique. Mais ses goûts à lui, ses préférences personnelles s'expliquent par ses préoccupations de moraliste. Gentilhomme, officier, stoïcien, il a une haute idée de lui-même et de la nature humaine en général (1). Il goûte donc peu le réalisme qui s'attache surtout à peindre nos médiocrités, nos laideurs et nos misères. « La charge, dans la comédie, lui répugne et l'humilie » ; — « le *Petit Pouilleux* de Murillo lui fait honte » ; — « le *Le légataire universel* lui fait mal au cœur comme une médecine (2) ! » Il rend d'ailleurs justice à la verve de Regnard et au faire de Murillo ; mais il n'accepte pas la doctrine de l'art pour l'art et veut qu'avec la valeur esthétique une œuvre possède ce que Taine appellera « la bienfaisance du caractère ».

Lui-même ne sera donc pas un pur artiste et se préoccupera sans cesse de joindre l'utile à l'agréable. Non content d'écrire, dans *Chatterton*, « le Drame de la pensée », il veut faire œuvre humanitaire, proclamer les droits du poète et rappeler à la société ses devoirs. *Cinq-Mars* n'est pas davantage un pur

(1) Cf. *Journal*, p. 91, année 1834.
(2) *Ibid.*, p. 135, année 1838.

roman qu'un récit scientifique exclusivement respectueux de la vérité matérielle. C'est de « l'histoire systématique », avait critiqué Molé. Vigny releva l'épigramme pour en faire un éloge. « Qu'est-ce que l'histoire sans pensée décidée, écrit-il, et sans conclusion philosophique, morale et pratique (1) ? »

Pareillement, il dit à propos de Stello : « Poser l'idée philosophique en haut. Idée à laquelle l'histoire vient apporter ses preuves, et les déposer à ses pieds (2). » On sait de même que les récits de *Grandeur et servitude* sont non seulement un hommage rendu à des compagnons d'armes, mais une œuvre d'enseignement, on pourrait presque dire de prédication morale.

Enfin, sans parler des *Destinées* dont le titre même révèle le caractère, n'est-ce pas par l'idée autant que par l'expression que valent des poèmes comme *Moïse*, *Éloa*, le *Déluge* ou la *Fille de Jephté ?*

∴

Quelles sont donc les idées philosophiques et morales de Vigny ? On peut en contester parfois la justesse ; on ne saurait nier qu'elles soient toujours originales, élevées, généreuses et très souvent profondes. Il est le seul, par exemple, de tous les poètes romantiques qui se soit fait de la femme une

(1) Cf. *Journal*, p. 200, année 1843.
(2) *Ibid.*, p. 158, année 1841.

conception vraiment philosophique. Lamartine et Musset ont une théorie de l'amour ; on ne voit pas nettement quelle idée ils se forment de la femme, de sa nature et de son rôle ici-bas. Sur ce point, la pensée de Victor Hugo n'est pas plus précise que la leur, très souvent aussi elle est moins pure, moins délicate, et sa philosophie rappelle celle de Béranger. Il en va tout autrement pour Vigny. Si on laisse de côté la *Colère de Samson*, qui, composée en pleine crise passionnelle, n'est que l'expression violente de sentiments passagers, on verra qu'à toutes les époques de sa vie, le poète demeura fidèle à une théorie aussi noble que consolante.

Pour lui, la femme est toute Beauté et toute Bonté, c'est-à-dire source de Poésie et de Bonheur. En dépit de sa force apparente, l'homme est faible, parce qu'il est épris de beauté, avide de caresses, paralysé par l'égoïsme. Ses pareils lui sont à charge, odieux même. La nature lui refuse toute consolation et se rit de sa douleur. Seule, la femme réalise son rêve d'artiste et satisfait les aspirations de son cœur :

> Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
> Ange doux et plaintif qui parle en soupirant.
>
> (*Maison du berger.*)

Sa beauté même est communicative et transfigure l'univers :

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend.
La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.
Eva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses fleurs coloriées,
Son repos gracieux, sa magique saveur.

(*Ibid.*)

Surtout, la femme ne connaît pas les lâches prudences masculines. Oublieuse d'elle-même, elle entend l'appel de toutes les souffrances, se porte au secours de toutes les victimes. Elle fait plus : elle suscite autour d'elle les dévouements et, si elle se consacre tout entière à l'homme de son choix, c'est par prosélytisme et charité autant que par amour. *Mme de Soubise* épouse, pour le sauver, un inconnu mourant. Emma, toute frêle et tremblante sous la neige, emporte sur son dos le page Eginhard pris en faute (*La Neige*). Au salut égoïste, Sara préfère la mort avec Emmanuel (*Le Déluge*). Quant à toi, Éva,

Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.
C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.

(*Maison du berger.*)

Pourtant, soulager les misères d'ici-bas ne suffit pas à la bonté de la femme, et la terre est un champ

trop étroit pour son activité bienfaisante. Au ciel même, la charité reste son précieux apanage ; plus que jamais, en raison de sa perfection et de son bonheur, elle éprouve l'impérieux besoin de se dévouer, de se sacrifier au salut des malheureux. Éva aimait la majesté des souffrances humaines. L'ange Eloa chérit le plus criminel des réprouvés et se damne pour Satan (*Eloa*).

Aussi d'*Eloa* à la *Maison du berger*, en passant par *le Déluge*, *Mme de Soubise* et *la Neige*, Vigny est demeuré fidèle à cette conception idéaliste de la femme. Le mérite n'est pas mince pour un compatriote de Rabelais, La Fontaine, Molière, Voltaire et Béranger ! Vigny est, ici, tout proche de Lamartine ; peut-être même l'emporte-t-il sur lui par la netteté de ses idées et par la consistance des personnages.

*
* *

Sa philosophie générale se recommande par les mêmes qualités d'originalité, de noblesse, et aussi par une pénétration et une vigueur toutes nouvelles.

Vigny part du pessimisme. Comme ses contemporains, il est atteint du mal du siècle. Mais la tristesse qui (1), chez d'autres, était purement sentimentale

(1) Gautier ignore les inquiétudes métaphysiques. Musset pense à Dieu quand il n'a plus de maîtresse ; Lamartine s'abandonne joyeusement à l'infinie bonté divine ; Hugo a l'optimisme d'un encyclopédiste et l'orgueil complaisant d'un illuminé.

ou romanesque, est chez lui raisonnée. Il souffre en philosophe avide de vérité et impuissant à déchiffrer l'énigme de la destinée humaine. Car, trop orgueilleux pour accepter les solutions théologiques, il est à la fois trop modeste et trop sceptique pour proposer comme définitive une solution personnelle ; et cette impossibilité de résoudre le grand problème est la première cause de son pessimisme philosophique.

Pourtant, si l'homme ne peut atteindre la vérité totale, il peut du moins soulever un coin du voile qui la dérobe à ses regards. Hélas ! c'est pour découvrir le lamentable spectacle de la souffrance physique et morale écrasant l'humanité. Le mal est partout, autour de nous et en nous-mêmes, presque toujours plus fort que notre volonté. Dans la lutte que nous lui livrons, à peine sommes-nous plus forts que les hommes primitifs. Avant la venue du Christ, les tyranniques Destinées étaient toutes-puissantes sur les nations et les individus ; nulle tête ne pouvait soulever le joug de plomb dont elle était accablée. Depuis, nous avons l'illusion de la liberté ; nous nous sentons toujours aux prises avec un invisible et puissant adversaire, mais ce sentiment même nous incite à la lutte ; la croyance en un secours d'En-Haut soutient notre courage, et c'est ce combat de l'individu contre la destinée qui fait toute sa grandeur, quel que soit d'ailleurs le succès. C'est ainsi que le pessimisme de Vigny, mélange original de philosophie antique et de christianisme aventureux, apparaît non pas comme une doctrine de résignation

et de désespoir, mais comme une doctrine d'énergie et d'action.

Bien plus, le sage tel que le conçoit Vigny ne doit pas user toute sa force à faire sa propre destinée ; il s'efforcera de soulager la misère des autres. Pourquoi, puisque les autres sont méchants et que leur méchanceté fait le malheur du sage? Précisément parce qu'ils sont méchants, répond le poète-philosophe. Toute infortune est pitoyable ; or, il n'en est pas de plus grande que la méchanceté ; les méchants ont donc droit à la pitié en vertu même de leur apparente indignité. C'est pourquoi le sage doit se dévouer à ses frères coupables ; c'est pourquoi l'ange doit tendre à Satan une main secourable ; c'est pourquoi Dieu se doit à lui-même d'accueillir dans son sein tous les pécheurs du ciel, de la terre et des enfers, parce que tous furent plus malheureux encore que criminels. Si bien que le pessimisme de Vigny se change finalement en un optimisme universel, et que ce monde misérable lui apparaît régénéré, sauvé par un acte sublime d'infinie miséricorde. Sans doute, cet optimisme n'a pas été chez lui de tous les instants. Le plus souvent il se révolte contre ce qu'il appelle l'injustice divine, et peu de blasphèmes ont été plus raisonnés en même temps et plus violents que les siens. Mais le désespoir auquel il voulait arriver répugnait à sa nature ; pour lui et pour les autres, il a besoin de croire au bonheur : « Il désirait que Dieu soit et reçoive le juste dans sa paix. » Bien plus, il se proposait de donner à Eloa

une suite intitulée *Satan sauvé* (1) et où l'on devait entendre

Une voix ineffable prononcer ces mots :

« Tu as été puni pendant le temps ; tu as assez souffert puisque tu fus l'ange du mal. Tu as aimé une fois ; entre dans mon éternité ; le mal n'existe plus. » (*Journal*, p. 277.)

Comment nier après cela que le désir, le besoin de la parfaite béatitude n'ait donné à Vigny la foi en ce séjour céleste où

L'âme calme reprend dans l'idéal bonheur
La sainte égalité des esprits du Seigneur ?
(*La Flûte.*)

Telle fut la philosophie de Vigny ; originale, élevée, généreuse, profonde et, somme toute, consistante en dépit de ses apparentes contradictions. Auprès d'elle, les idées de Victor Hugo semblent bien rudimentaires, les théories de Lamartine bien flottantes et vaporeuses. Quant à Gautier et Musset, ils ont été incapables ou dédaigneux de toute pensée ; et Vigny nous apparaît comme le seul vrai philosophe, le seul grand moraliste de la poésie romantique.

*
* *

Lui-même, nous l'avons vu, s'était décerné ce titre de moraliste. Mais il le complétait ainsi : « Je

(1) Cf. *Journal*, p. 274.

suis un moraliste épique (1). » Cette définition exige un commentaire, tant la notion d'épopée est pour nous devenue complexe, tant les termes de critique générale ont pris d'extension et perdu de précision.

Poète épique, Vigny l'est d'abord, si l'on veut, parce qu'il a l'imagination ambitieuse. Comme ses contemporains, il rêve de faire grand : grands sujets, œuvres de vastes dimensions. Il tâche d'élargir les anciens genres et croit un instant que le drame substitué à la tragédie pourra « représenter la vie sous tous ses aspects, avec son infinie complexité (2) ». Revenu de son erreur, il ne renonce pas pour cela à « créer quelque chose d'assez large pour être comparable par la composition aux grands poèmes *épiques* » ; mais il se tourne vers le roman historique, renouvelé de Walter Scott : « Le génie *épique* a la place d'étendre ses ailes dans le grand roman (3) », pense-t-il, et il écrit *Cinq-Mars*. Encore *Cinq-Mars* devait-il être suivi de deux autres volumes, et cette trilogie aurait formé comme « l'épopée cyclique de la noblesse ». *Stello*, de même, n'était que la première partie d'une étude philosophique et sociale. *Éloa* enfin devait servir de prologue à un grand poème, comparable par le sujet et les dimensions à celui que Lamartine rêvait d'écrire et dont il n'a laissé que la *Chute d'un Ange* et *Jocelyn*.

(1) *Ibid.*, p. 87, année 1834.
(2) Lettre à Lord***.
(3) *Journal*, p. 62, année 1832.

C'est ainsi que Vigny, parce qu'il voulut faire grand, mérite en quelque façon déjà le titre de moraliste épique.

Ambitieuse, son imagination avait aussi une tendance invincible à généraliser, à passer du fait à l'idée, de l'idée à la loi, de la loi au système, en un mot à réduire tout à l'universel. Chatterton, Gilbert, Chénier, ne sont pas des individus intéressants par les particularités de leur vie, de leur caractère ou de leur talent. Ils sont les représentants éminents de toute une classe d'hommes ; ils sont *le* Poète devant *la* monarchie constitutionnelle, *le* Poète devant *le* Pouvoir absolu, *le* Poète devant *la* Démagogie. De même, pour Vigny, Richelieu n'est pas *un* grand politique, mais la Centralisation, l'Absolutisme écrasant la Noblesse et dominant la Royauté qu'il protège. Les moindres personnages subissent une transformation analogue ; de Thou ? ce n'est pas un simple conspirateur, il incarne à la fois l'Amitié et la Liberté, comme Marie elle-même est le type de la Femme qui s'empare de la vie de l'Homme et la façonne à son gré.

Dans ce double procédé de simplification et d'agrandissement appliqué aux faits comme individus, il y a bien quelque chose d'épique, si, après coup au moins et pour toute la postérité, les grands personnages épiques sont réellement devenus des types. Mais ce procédé n'appartient pas exclusivement à l'épopée, et surtout son emploi constant ne va pas sans inconvénients. Pour attacher trop d'im-

portance aux moindres faits et dresser sur un piédestal trop élevé des personnages secondaires, Vigny paraît prétentieux et son œuvre perd en naturel ce qu'elle gagne en solennité.

La vérité et la logique ne s'en trouvent pas mieux, Pour vouloir trop prouver, *Stello* et *Cinq-Mars* finissent par ne plus rien prouver. Considérées simplement en elles-mêmes, les infortunes d'un Chatterton, d'un Gilbert ou d'un Chénier auraient pu nous attendrir ; nous trouvons insupportable qu'on fasse à leur sujet le procès de tout le monde et qu'on prétende imposer à la société la charge de tous les enfants prodiges. Pareillement, nous n'admettons pas sans peine que Richelieu soit, lui seul, responsable de tous les maux qui ont accablé la France depuis Henri IV. En un mot, Vigny s'est laissé trop emporter par son imagination, et les prétentions épiques du conteur ont fait tort au philosophe.

∴

Mais le poète prend sa revanche quand, oublieux de toute préoccupation historique ou logique, il ne songe plus qu'à traduire par des images ses idées et ses sentiments personnels. Il peut alors sans danger obéir à la nécessité qu'il éprouve de transformer en visions concrètes ses conceptions abstraites. « Ma tête, pour concevoir et retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination. « (*Journal*, année 1824, p. 33).

Il peut sans inconvénient s'abandonner à son imagination qui, ambitieuse et généralisatrice, est par le fait même essentiellement symbolique. Grâce à elle, il trouve des images originales, rares, nobles et vigoureuses comme les idées qu'elles revêtent (*La Bouteille à la mer*, *les Destinées*.) Grâce à elle, il fait siennes à tout jamais des pensées qui pouvaient ne lui appartenir pas en propre. Avant Vigny, Chateaubriand avait dit l'isolement magnifique et lamentable du penseur ; comme Vigny, Musset a mis tout son cœur dans ses douloureuses invectives contre la femme perverse et traîtresse ; et certes, après les avoir lus, on n'oublie plus les *Nuits* ni les *Mémoires d'outre-tombe*. Mais ni les uns ni les autres ne laissent dans notre mémoire d'*images* aussi précises, aussi puissantes, aussi pathétiques que celles de Moïse adressant au Seigneur sa prière désespérée, ou de Samson écrasant de son pardon dédaigneux Dalila pâle de honte et de rage.

Ici, nous touchons à ce qu'il y a de plus personnel dans le génie de Vigny, et ses poèmes symboliques méritent une étude détaillée qui permettra de voir définitivement ce qu'il y a de juste, d'inexact ou d'incomplet dans la formule : « Je suis un moraliste épique ».

Le symbole est fait de deux éléments, l'un abstrait, l'autre concret, d'une idée et d'une image ; mais l'union de ces deux éléments peut être plus ou moins intime, leur équilibre plus ou moins parfait. Tantôt l'image est l'expression exacte qui donne à

l'idée toute sa netteté, tout son relief, et c'est aussi de l'idée seule que l'image tire sa valeur et sa signification ; l'une est inséparable de l'autre ; toutes deux communiquent au poème la complexité unifiée des organismes vivants. Tantôt, au contraire, l'union est imparfaite, l'équilibre rompu, et cette rupture d'équilibre peut s'accomplir au détriment de l'idée comme au détriment de l'image. Dans le premier cas, l'élément abstrait est comme débordé par l'élément concret (récits, portraits, discours) ; l'idée est écrasée sous l'image, l'âme du poème étouffée par son enveloppe matérielle : dans le second cas, l'image, à peine esquissée, disparaît au milieu des développements philosophiques ; il n'y a plus alors de symbole s'adaptant exactement à l'idée, mais des métaphores courtes et rapides ; l'image n'est plus un vêtement, mais un simple ornement.

En résumé, le poème symbolique peut se présenter à nous sous trois formes ; les deux premières peuvent, à la rigueur, se rattacher au poème épique ; la troisième constitue vraiment un genre à part.

Prenons, par exemple, *le Trappiste*, *le Cor*, *le Déluge ou la Fille de Jephté*. Si nous connaissons d'avance la philosophie générale de l'auteur, il nous sera facile de dégager l'idée particulière dont chacune de ses œuvres est la traduction poétique. Mais si nous ignorons, si nous oublions pour un instant les sentiments intimes et les théories de Vigny, nous

ne verrons dans ces poèmes que des fragments d'épopée. Ils ne nous offrent pas, en effet, de thèse nettement établie ou simplement d'idée clairement exprimée. Ce sont des récits dramatiques qui, en dépit de leur exiguïté, sont animés du souffle épique et composés suivant les procédés propres à l'épopée : les événements sont anciens, historiques à la fois et légendaires ; les personnages sont héroïques ou divins, et leur intervention merveilleuse produit toujours, en bien ou en mal, des effets extraordinaires. La narration vaut à la fois par le naturel et le pathétique ; les personnages sont peints par le dehors, et leurs attitudes, leurs discours, leurs actions révèlent leurs sentiments intimes : les comparaisons, enfin, empruntées presque toutes à la nature, ont cette grandeur simple qui caractérise les œuvres primitives. En un mot, *le Cor*, *la Fille de Jephté*, *le Déluge* et *le Trappiste* sont moins des poèmes symboliques destinés à illustrer une idée que de pures épopées narratives.

Nous retrouvons les mêmes qualités épiques dans *Moïse*, la *Colère de Samson*, le *Mont des Oliviers*, *Eloa*. Ici encore, Vigny présente ses personnages avec un art digne d'Homère : d'un trait net et ferme, il indique l'attitude de chacun, puis dispose l'ensemble en un de ces groupes harmonieux et puissants qu'aimaient tant les poètes grecs :

Les genoux de Samson sont fortement unis
Comme les deux genoux du colosse Anubis.

Elle s'endort sans force, et riante et bercée
Par la puissante main sous sa tête placée.

(*Colère de Samson.*)

ou encore :

Les guerriers
Le placèrent debout silencieusement
Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement,
Et, près de la génisse aux pieds du Dieu tuée,
Placèrent Dalila pâle prostituée,
Couronnée, adulée et reine du repas,
Mais tremblante et disant : « Il ne me verra pas. »

(*Ibid.*)

Les comparaisons, de même, rappellent l'épopée antique, tantôt par leur grâce simple et pénétrante ;

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire ;
Là, quand la villageoise a sous la corde agile,
De l'urne au fond des eaux plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive et contemple longtemps
Le magique tableau des astres éclatants,
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'envieraient les cheveux d'une reine.
Telle, etc...

(*Éloa*, c. II.)

tantôt par leur énergie vigoureuse :

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies...
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,

Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire.
Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment, etc. ;

(*Éloa*, c. III.)

toujours enfin par leur ampleur et leur mode de développement. Car Vigny ne se contente pas d'un rapprochement rapide ; il insiste sur le premier terme de la comparaison, en fait un véritable tableau, aussi intéressant en lui-même que comme symbole ; il peut ensuite glisser rapidement sur le second terme, tant la première image a vivement frappé l'esprit du lecteur. Or, c'est là un procédé essentiellement épique, et les comparaisons ainsi présentées abondent chez Virgile comme chez Homère.

D'ailleurs ce n'est pas seulement par l'emploi de ces procédés traditionnels que l'auteur de *Moïse*, de *Samson* et d'*Éloa* mérite le titre de poète épique ; c'est aussi par son habileté à choisir pour héros des personnages grandioses qui dominent tout un peuple, toute une époque ou toute une civilisation par le miracle de leur force, la sublimité de leur génie, l'intensité de leur douleur ou la générosité de leur dévouement. Certes, Agamemnon, Achille, Ulysse, sont des types inoubliables qui représentent toute une civilisation disparue et, en même temps, donnent la sensation d'être par bien des points tout rapprochés de nous ; surtout, Homère les a peints avec un luxe de détails que Vigny devait s'interdire, et leur complexité re-

lative les rend plus vivants. Cependant, Samson, Moïse, Jésus, ne nous paraissent-ils pas plus grands encore? Ne sont-ils pas, comme doivent l'être les héros épiques, des hommes à la fois et des surhommes? N'ont-ils pas été des conducteurs d'hommes et des chefs de peuples? Deux d'entre eux enfin n'ont-ils pas exercé sur les destinées de l'univers une influence incommensurable, à laquelle on ne saurait comparer l'action d'un Achille ou d'un Énée!

Mais les personnages épiques sont surtout intéressants parce qu'ils participent à une action, parce qu'ils sont mêlés à une intrigue, à une lutte dont les péripéties et le dénouement forment le sujet même du poème. C'est dans le choix de ce sujet que Vigny nous apparaît encore comme un grand poète épique.

Chez Homère, chez Virgile, la scène se passe le plus souvent sur la terre; les intérêts en jeu sont purement humains, nationaux et locaux; et si les dieux interviennent, l'action y gagne rarement en sublimité. Prenez au contraire le *Mont des Oliviers* ou *Éloa* : c'est le sort de l'humanité, de l'univers entier qui s'y joue; les personnages sont tous surhumains, sinon divins; ce n'est pas la lutte de deux peuples ou de deux races, c'est la lutte de l'Enfer, de la Terre et du Ciel. Le merveilleux est partout, le merveilleux est tout, et pour trouver des sujets aussi hardis, grandioses et sublimes, il faut lire le Dante, Milton ou Eschyle, le plus épique des trois tragiques grecs. Nous voilà loin d'Homère et de Virgile, à qui nous comparions Vigny tout à l'heure. C'est que, si

dans les poèmes où l'image domine l'idée (le *Cor*, le *Trappiste*, etc.), Vigny a fait surtout de l'épopée narrative; dans *Moïse*, dans le *Mont des Oliviers*, dans *Eloa*, où l'union est parfaite entre les deux éléments du symbole, le poète s'est élevé jusqu'à la forme la plus sublime de l'épopée, l'épopée philosophique.

L'évolution naturelle de son esprit devait amener Vigny à une poésie plus épurée encore, et, pour ainsi dire, plus spiritualisée. Déjà, dans *Samson* et dans le *Mont des Oliviers*, il avait fait suivre le récit de réflexions personnelles qui dégageaient la leçon enfermée dans le symbole. Ce commentaire introduisait dès lors un élément lyrique, qui devait se développer de plus en plus, aux dépens de l'élément narratif ou descriptif. C'est ce qui arrive dans *la Maison du berger*, *la Bouteille à la Mer*, *l'Esprit pur*.

Certes, le symbole n'a pas encore disparu. Nous voyons nettement la maison roulante, perdue dans les hautes bruyères, isolée sous l'immensité des cieux, inaccessible aux vains bruits d'ici-bas. Nous nous intéressons aux destinées de cette bouteille misérable qui doit porter au monde la pensée suprême, la découverte bienfaisante d'un soldat et d'un savant. Mais, en même temps que la pensée de Vigny se fait plus raffinée, l'image aussi devient de qualité plus précieuse et plus rare. Moïse, Samson, Jésus, étaient des hommes ; ils vivaient d'une vie propre, et, en dépit de leur supériorité, nous les sentions

semblables à nous. La *Bouteille à la Mer*, la *Maison du berger*, sont exclusivement des créations du poète et ne vivent que de la vie qu'il leur prête. En un mot, leur signification symbolique est beaucoup moins accessible aux intelligences moyennes, qui, tout à l'heure, s'intéressaient sans peine à des personnages concrets.

De plus, Vigny n'attend plus d'avoir terminé son récit pour intervenir personnellement ; le commentaire philosophique ne suit plus la narration épique, il l'accompagne, l'interrompt, la déborde. L'image, au lieu de suggérer l'idée, ne fait plus qu'éclairer et illustrer une pensée philosophique exprimée directement.

Vigny en arrive enfin à négliger délibérément tout élément symbolique. Dans l'*Esprit pur*, nous n'avons plus de récit ; nous n'avons même plus de grande image donnant au poème son unité et son relief. A peine çà et là, une ou deux métaphores, assez peu claires d'ailleurs :

Colombe au bec d'airain ! Visible Saint-Esprit !

Par contre, force philosophie, maints appels à des êtres de pure logique : *L'Ecrit universel, l'Idéal, l'Esprit pur !* Nous sommes en pleine abstraction.

Cette fois, l'évolution est complète. Des deux hommes que Vigny portait en lui, l'un a fini par dominer l'autre ; l'évocateur d'images, le créateur

d'âmes a disparu devant le penseur, le poète devant le philosophe.

Mais, chez Vigny, la poésie philosophique, même lorsqu'elle dépouille sa forme symbolique, ne déconcerte jamais par sa froideur et sa sécheresse. C'est que le poète n'est pas un pur spéculatif ; il ne se désintéresse pas comme homme du système qu'il a conçu comme philosophe ; de ses idées, les unes ont orienté, dirigé, commandé sa vie, les autres sont le résultat de sa longue expérience ; toutes ont des racines dans son cœur aussi bien que dans son cerveau. Aussi écrit-il toujours avec toute son âme, et rend-il pathétique l'exposé même des idées les plus abstraites ; naguère il revêtait sa philosophie d'une forme épique, il lui donne maintenant une expression lyrique. Si bien que, pour le juger exactement, on ne peut pas se contenter de la formule : « Je suis un moraliste épique ». Il a fait de la morale ; il a fait de l'épopée, c'est entendu ; mais suivant qu'il donne plus d'importance à l'un des deux éléments du symbole, à l'idée ou à l'image, il fait de l'épopée narrative, de l'épopée philosophique ou de la philosophie lyrique.

On voit dès lors l'unité et la variété de son œuvre poétique. Mais on s'explique aussi la faiblesse de son œuvre dramatique et la brièveté de sa carrière théâtrale. Dans la lutte que romantiques et classiques se livrèrent au théâtre, Vigny fut, sans doute, un des plus ardents et des plus heureux champions de la jeune école. Quelques lignes de sa lettre à Lord***

résument les théories nouvelles avec plus de netteté et de vigueur que tous les manifestes de V. Hugo ; ses traductions de Shakespeare aidèrent puissamment à la conquête des libertés dramatiques ; le succès de *Chatterton*, enfin, fut assez éclatant pour offusquer l'auteur d'*Hernani*. Cependant Vigny renonça de bonne heure à la scène, et si l'on excepte *Chatterton*, son théâtre n'intéresse plus guère que l'historien de la littérature. C'est que, poète épique et philosophe lyrique, il était doublement gêné par les nécessités matérielles de l'art dramatique. La scène d'abord est trop étroite pour se prêter aux vastes développements de l'épopée, et l'on n'y peut « représenter la vie sous tous ses aspects ». De plus, il est singulièrement malaisé de faire du théâtre philosophique. La foule assemblée ne se passionne pour les idées que si ces idées offrent pour elle un intérêt pratique immédiat. Or, que peut lui faire la souffrance du penseur isolé dans le monde, méprisé des hommes, maudit de Dieu. Et qu'on ne vienne pas objecter le succès de *Chatterton*. *Chatterton* a réussi parce que le drame est intéressant en lui-même, indépendamment de sa signification symbolique. Les spectateurs ont pleuré sur Ketty Bell et son ami ; se sont-ils souciés de la thèse proposée par l'auteur a leurs méditations? C'est peu probable. Vigny voulait « instruire et plaire » ; il ne réalisa que la moitié de son dessein. Il réussit encore moins avec la *Maréchale d'Ancre*, et si nous n'avions sa préface, nous ignorerions

totalement que ce drame soit le drame de la *Destinée*. Nous ne nous intéressons qu'aux événements et, si nous plaignons la Galigaï, nous ne songeons guère à raisonner sur son cas. Vigny rêvait d'un drame philosophique, il n'a fait qu'un mélodrame.

Il ne pouvait en être autrement, étant donné le programme même de l'école romantique et les nécessités de l'art dramatique. Mais on conçoit que Vigny se soit bientôt lassé de dégrader sa pensée pour la mettre à la portée du public et de lui donner la forme grossière et matérielle d'une action scénique.

Aussi bien, inventer des actions répugnait à son véritable génie. Quand il est vraiment lui-même, il trouve des symboles naturellement grandioses mais très simples, et les événements qu'il raconte, pour pathétiques qu'ils soient, n'ont ni cette complication, ni surtout ce mouvement indispensables au théâtre. C'est que ses grands personnages agissent peu et luttent encore moins. Ils éprouvent des sentiments profonds, douloureux, violents même, mais toujours simples, eux aussi ; ils ne subissent ni transformation ni évolution. Leur attitude encore, même lorsqu'elle est émouvante, a quelque chose de calme et de hiératique qui convient mal au théâtre. On les voit aisément dans l'immobilité du marbre ; on ne les conçoit guère s'agitant sur la scène. Enfin, l'imagination du poète aimait le merveilleux. Mais au théâtre on ne peut donner du merveilleux qu'une traduction sensible, une représentation matérielle et grossière. Or, dans le mer-

veilleux chrétien, Vigny prend précisément ce qu'il y a de plus élevé et de plus pur ; ses personnages sont des esprits célestes et Dieu lui-même ; la scène, c'est le ciel et l'enfer ; le drame, celui de la destinée universelle. Transporter tout cela sur la scène eût été une parodie et un sacrilège. C'est pourquoi Vigny renonça de bonne heure au théâtre. Il avait pu, avec l'enthousiasme inconsidéré de la jeunesse, s'enrôler sous le drapeau d'une école et défendre des théories qui ne lui appartenaient pas en propre (1). Mais quand il eut pris conscience de son génie véritable, il chercha pour sa pensée la forme poétique la plus grandiose à la fois, la plus simple et la moins matérielle ; et il écrivit ces poèmes symboliques, ces *Elévations* dont le titre seul marque la sublimité de sa pensée philosophique comme de son imagination poétique. Il leur doit sa véritable gloire, et, si l'on peut presque négliger son œuvre dramatique, on ne saurait trop admirer les poèmes symboliques où il fait tour à tour de l'épopée narrative, comme V. Hugo, et de l'épopée philosophique, comme Lamartine ; où il invente enfin cette forme de lyrisme philosophique qui n'appartient qu'à lui seul.

(1) Dans sa lettre à Lord***, il confesse qu'il se sent gêné au théâtre et annonce sa retraite probable.

III

L'ÉCRIVAIN

Peut-être cependant du philosophe et du poète que Vigny portait en lui, le premier est-il supérieur au second ; peut-être son œuvre vaut-elle plus par l'originalité, la vigueur, la profondeur de la pensée que par la perfection de la forme.

Non pas que Vigny professe pour l'art et le métier l'indifférence superbe d'un Lamartine ou le mépris impertinent d'un Musset. Au contraire, jamais écrivain ne fut plus probe ni plus scrupuleux. Ses déclarations sur ce point sont catégoriques : « Un livre tel que je le conçois doit être composé, sculpté, posé, taillé, fini, limé et poli comme une statue de marbre de Paros. »

« Sur son piédestal, tous ses membres doivent être dessinés purement, mesurés dans de justes proportions ; il faut qu'on les trouve aussi purs de profil que de face. » (*Journal*, p. 278.)

Ne croirait-on pas entendre Th. Gautier ou quelque

autre dévot de la beauté formelle? Si grand même est chez Vigny le souci de la perfection, si vive la préoccupation de ne laisser qu'une œuvre en tous points digne de lui, qu'il sacrifia de nombreux essais de tout genre et restreignit sa production à moins de dix volumes.

De fait, il travaillait avec une application, une patience toutes classiques, et, du moins à prendre les choses par le dehors, il n'est pas une de ses œuvres, pas un de ses poèmes qui ne soit composé selon une méthode rigoureuse. Ses poèmes narratifs sont précédés d'un prologue, terminés par un épilogue qui, l'un et l'autre, éclairent le récit et renforcent l'impression d'ensemble ; entre les deux, chaque épisode se détache nettement, et si les transitions ne sont pas toujours fortement marquées, si le poète laisse à notre imagination quelque liberté, s'il suggère parfois les idées plus qu'il ne les impose ; cependant le retour d'un mot, le rappel d'une image relie entre eux les divers épisodes et assure l'unité de l'ensemble.

Les procédés de composition employés par Vigny sont d'ailleurs nombreux et toujours appropriés à l'effet qu'il veut produire. Tantôt, c'est par une progression insensible, à force de précautions discrètes, que le poète nous amène au dénouement qu'il veut rendre vraisemblable. Dans *Éloa*, par exemple, il multiplie les indications qui seules pourront faire accepter la chute « d'une ange » aussi parfaite. Éloa est née d'une larme du Christ ; une

telle bonté rayonne sur son visage qu'on ne peut la voir sans croire aussitôt à sa mission bienfaisante ; ses sœurs lui dépeignent Satan moins odieux que pitoyable ; son cœur ému s'ennuie, rêve... elle part. Les ruses de Satan, sa propre faiblesse, feront le reste. Le dénouement, si hardi qu'il soit, s'impose à nous comme le seul possible.

D'autre fois, Vigny cherche un effet de contraste : il oppose le calme, la beauté, la joie à la violence, à l'horreur, à la mort (*les Amants de Montmorency*), ou bien il étreint le lecteur d'angoisse, l'apitoie sur le misérable sort réservé à deux enfants, beaux, innocents et faibles, puis brusquement sourit et nous fait assister à un mariage, quand nous attendions une exécution (*La Neige.*) On pourrait multiplier les exemples, tant est visible chez Vigny le souci constant d'une composition méthodique.

Malheureusement, la bonne volonté et l'emploi de procédés ne suffisent pas toujours pour donner à l'œuvre poétique cette unité intime, cette organisation qui est celle des êtres vivants. Parfois, semble-t-il, Vigny fléchit sous le poids de sa pensée, et la composition devient incertaine, déconcertante. Il se laisse aller à des développements intéressants, en eux-mêmes, mais qui font hors-d'œuvre, ralentissent le mouvement, rompent l'harmonie. Oubliant, par exemple, que la maison du berger est un pur symbole, il l'oppose aux nouveaux modes de locomotion et lance contre les chemins de fer une diatribe

véhémente et brillante, dont le seul tort est de nous faire oublier Éva et le poète.

Plus souvent, c'est vers la fin que se marque comme une lassitude ou un fléchissement de la pensée. Le développement symbolique terminé, Vigny ne trouve pas l'image rapide, synthétique, qui serait comme un résumé puissant et définitif de l'œuvre entière ; il lui substitue alors un commentaire direct qui change le caractère du poème et affaiblit l'impression dernière. Voyez, par exemple, comme la conclusion des *Destinées* est incertaine, flottante ; ou encore, dans la *Colère de Samson*, comme l'imprécation finale est moins pathétique que le fameux tableau : Samson debout devant le dieu qu'il épouvante et

Dalila, pâle prostituée,
Couronnée, adulée et reine du repas
Mais tremblante et disant : « Il ne me verra pas ! »

Il ne faut rien exagérer d'ailleurs. Plus d'une fois, sans recourir à aucun procédé, par la seule puissance de son imagination, par la seule force de son émotion, Vigny est arrivé à la perfection même. Où trouver un mot de trop, une lacune, une défaillance dans *Moïse?* La prière de l'homme monte vers le Tout-Puissant, toujours plus grave, plus pressante, plus désespérée. On devine qu'elle va être exaucée, et pourtant on se sent si complètement dominé par une force supérieure et inflexible, que l'apparition

soudaine de Josué, pensif et pâlissant, nous semble le dénouement nécessaire de ce drame mystique et fataliste.

De même, quelle unité de sentiment et d'impression dans la *Mort du Loup !* Dans ce poème stoïcien, tout est sérieux et sévère ; le récit, les descriptions participent à la gravité des enseignements qu'ils amènent.

Dès le début, le Loup est peint avec un respect qui nous prépare à accepter la leçon de sa mort ; l'idée et l'image sont ici si exactement adaptées, si intimement unies l'une à l'autre, que nous ne pouvons méditer le conseil sublime :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche,

sans revoir aussitôt la noble Bête,

Qui, sans daigner savoir comment elle a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri !

Enfin la *Bouteille à la Mer* est tout entière animée d'un mouvement rapide, direct et continu. Pas un arrêt, pas une erreur. Le symbole se développe, l'idée s'élargit jusqu'à la conclusion magnifique :

Répandons le savoir en fécondes ondées,
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,

Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

C'est proprement une merveille...

*
* *

Le style de Vigny est, lui aussi, singulièrement inégal. Parfois le poète s'astreint, lui romantique, aux procédés mis en honneur et discrédités aussi par les pseudo-classiques. Il cultive la périphrase :

Dolorida n'a plus que ce voile incertain, etc...

(*Dolorida.*)

l'inversion, même forcée et obscure :

De mes douleurs ses bras avides
M'enlacent !

(*Le Malheur.*)

Et c'est toute la terminologie du style Empire : les bras d'albâtre, les cheveux d'ébène, les lèvres de corail, etc. Ces fautes, il est vrai, se trouvent dans les premières poésies de Vigny ; ce sont péchés de jeunesse d'un auteur dont la personnalité n'est pas encore dégagée. Mais voici qui est plus grave. Dans les œuvres de maturité, les impropriétés abondent, ce qui prouve bien, semble-t-il, que l'artiste est

inférieur au penseur et souvent le trahit. Il écrit par exemple :

Il retourne ses dards et nourrit ses colères
Au réservoir caché de son poison natal ;

(*Les Oracles.*)

ou encore :

Tel que l'on croit complet et maître en toute chose
Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
Ni qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprit :

(*La Flûte.*)

en prose enfin :

Pour le remettre dans la voie de l'éloge et le tirer du mécontentement qu'il avait entamé si hautement... (*Cinq-Mars*, ch. I.)

D'autres fois, c'est sa manière de penser qui gâte son style. Le philosophe ne sait pas être simple, et ses prétentions risquent parfois de devenir plaisantes : « On lui a rappelé que, lorsqu'il n'était encore que prieur de Coussay, Grandier lui disputa le pas, le prit même avant lui : Je suis bien trompé si ce pas ne mit pas son pied dans la tombe. » (*Cinq-Mars*).

Le poète, d'autre part, celui qui pense par image, ne manie pas toujours avec aisance ses métaphores et ses symboles : il y a, par exemple, dans les *Oracles*, un cristal qui est à la fois « la vue et la clarté du juste, l'examen de soi-même au tribunal auguste,

et le rempart des grandes âmes sur lequel la langue des sophistes ira heurter son dard ».

C'est d'une incohérence lamentable.

Car, ceci est capital, les faiblesses de Vigny ne sont presque jamais des négligences. Il soigne son style comme sa composition, et les fautes qui chez d'autres seraient amusantes, on souffre de les rencontrer chez un si noble penseur et un artiste si probe.

Heureusement, il a connu, lui aussi, les heures d'inspiration sublime où le style traduit avec netteté, éclat, douceur ou force la pensée gracieuse ou magnifique.

Son style emprunte aux Grecs leur élégance harmonieuse et leur sensualité tendre, comme dans ces vers :

Elle fuit nos bords mélodieux
Et les bois odorants, berceaux des demi-dieux,
Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,
Et sous les marbres frais, les saintes théories ;

(*Symëtha.*)

ou dans ceux-ci :

Je t'ai vu ton sourire aussi beau que le jour
Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.

(*Symëtha.*)

De l'Orient biblique, il dit les parfums capiteux :

Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe ;
L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre
Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.

(*La Femme adultère.*)

Et la lumière éclatante :

Quand le soleil levant embrase la campagne
Et les verts oliviers de la sainte montagne
A cette heure paisible où les chameaux poudreux, etc.

(*Ibid.*)

Cependant ces qualités de pittoresque descriptif, pour estimables qu'elles soient, ne sont pas celles qui distinguent essentiellement le style de notre poète. Ce qui lui appartient en propre, c'est l'art d'exprimer avec netteté, sobriété, puissance, une pensée philosophique ou morale; d'éviter en exposant des idées pures la sécheresse ou la grandiloquence ; d'écrire en un mot de ces vers didactiques beaux comme de la belle prose... avec quelque chose de plus :

Comment on doit quitter la vie et tous ses maux
C'est vous qui le savez, sublimes animaux.
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse, etc.

(*Mort du Loup*).

Ce que Vigny sait mieux que personne, c'est encore trouver l'image originale, rare et juste, qui sera le vêtement magnifique de l'idée. Voici une méta-

phore énergique, puissante et précise, qui a quelque chose de sculptural :

La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine,
Le marbre du vieux temps jusqu'aux reins nous enchaine,
Et tout homme énergique au Dieu Terme est pareil.

(*Maison du berger.*)

Celles-ci, au contraire, ont une ampleur magnifique, et d'un mot ouvrent des perspectives infinies :

Il cherche au firmament
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile !

(*Mont des Oliviers*).

L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête.

(*Éloa.*)

D'autres, enfin, plus développées, sont merveilleuses de hardiesse, de force et d'éclat. C'est ainsi que le Christ demande au divin Père :

Si les nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,
Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit
Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura, jusqu'au dernier, versé ses grains de sable,
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix
Pourra faire ouvrir l'ongle aux peines éternelles,
Lâcher leur proie humaine et replier leurs ailes.

(*Mont des Oliviers.*)

Ici, Vigny est l'égal des plus grands et laisse loin derrière lui les purs artistes et les virtuoses de la rime.

Comme artisan de vers, il est vrai, il n'a ni la souplesse, ni la variété, ni la prestigieuse habileté de Victor Hugo. Ses mètres sont peu nombreux ; quand il renonce à l'alexandrin, on ne voit pas toujours la raison de ce changement, et l'on a pu signaler chez lui de véritables contresens rythmiques. Cependant, avec le seul grand vers classique, employé presque toujours selon la formule traditionnelle, il arrive à d'admirables effets. Avant lui notre poésie possédait déjà une belle collection de ces vers-médailles faits de netteté, de vigueur et de relief, qui rappellent le vers latin. Il y ajoute encore, et voici quelques exemples de sa manière :

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées.

(*L'Esprit pur.*)

Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.

(*La Flûte*).

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

(*Mort du Loup.*)

Un esclave a besoin d'un marteau, non d'un livre.

(*Wanda.*)

Il est sensible aussi à la valeur musicale des syllabes et de leurs combinaisons. Il sait qu'une

accumulation de petits mots aux sons sourds donne l'impression d'immensité en allongeant le vers :

Les grands pays muets longuement s'étendront.

(*Maison du berger.*)

que le retour de certaines consonances produit une sensation de lourdeur, d'écrasement :

Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

(*La Neige.*)

ou encore :

On entendit venir la sombre légion
Et retomber les pieds des femmes inflexibles
Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

(*Les Destinées.*)

Il n'est pas moins heureux dans les effets d'ensemble.

Ses alexandrins se suivent avec une régularité un peu monotone. Mais cette allure simple et sérieuse ne convient-elle pas parfaitement au genre qu'il cultive et aux sujets qu'il traite ? Un poète orateur, à plus forte raison un poète philosophe, n'a pas besoin de la souplesse, de la variété, de l'éclat, en un mot de la virtuosité nécessaire à un descriptif ou à un lyrique. La force, la grandeur, lui suffisent. Vigny les possède, nous l'avons vu. Il y ajoute encore le mouvement, la chaleur et la vie. Il n'a pas inventé

de strophes nouvelles ; mais il lance avec une rare vigueur de ces longs couplets d'alexandrins comme on en trouve seulement chez Hugo ou Lamartine. Les discours d'Éloa ou la prière du Christ au Jardin des Oliviers sont les plus beaux exemples de sa manière oratoire. Nous ne pouvons les citer ici, mais qu'on les relise, et l'on verra à quelle perfection Vigny peut atteindre quand il est soutenu par une grande idée ou un grand sentiment.

∴

Au terme de cette courte étude, voulons-nous résumer nos impressions et hasarder un jugement général ?

Des grands poètes romantiques, Vigny est celui qui, matériellement, a laissé l'œuvre la moins considérable.

La souffrance physique, la lassitude morale, ses scrupules d'artiste lui ont fait abandonner ou détruire plus d'un poème, plus d'une consultation philosophique. Peut-être aussi manqua-t-il, pour se renouveler, d'une certaine souplesse et richesse d'imagination.

Il ne possède pas davantage les qualités légères et brillantes si appréciées du peuple le plus spirituel de de la terre.

Il ne sait pas rire non plus, il n'incite pas à la joie, et son esprit est tout juste le contraire de l'esprit gaulois. Aussi demeure-t-il inaccessible à la foule,

qui ne le comprend pas, et dédaigné des dilettanti qui prisent une belle phrase autant qu'une bonne action. Pourtant il est l'égal des plus grands par la force et la noblesse de sa pensée, comme par la splendeur des symboles dont il l'a revêtue. Son domaine est restreint, mais il lui appartient en propre ; Vigny reste chez nous le représentant le plus éminent de la poésie philosophique.

Il est grand surtout par l'unité harmonieuse de sa pensée, de son œuvre et de sa vie. Hugo fut un poète magnifique et un petit caractère. Lamartine traita trop la poésie en amateur, et l'homme d'action chez lui fait tort au poète. Musset fut un dandy de génie dont la sincérité seule et les souffrances peuvent faire oublier les faiblesses. Au contraire Vigny, fut toujours fidèle à lui-même ; sa vie fut orgueilleuse peut-être, mais douloureuse à coup sûr et bienfaisante ; sa doctrine est grave, hautaine et généreuse ; son art probe, sévère et sublime.

Poète, il nous procure les jouissances esthétiques les plus élevées et les plus pures ; philosophe, il fait penser ; homme, il apprend à vivre. Triple mérite infiniment rare qui, à défaut des manifestations bruyantes, des admirations collectives et intéressées, lui vaut l'hommage recueilli, mais plus précieux, de ceux qui honorent en esprit et en vérité, tout acte de Vertu, tout effort vers le Vrai.

LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE J.-J. ROUSSEAU

Grâce aux lumineuses et fortes conférences de M. Jules Lemaître (1), Jean-Jacques Rousseau est plus que jamais à la mode et nous en avons pour quelques mois à le voir, un peu partout, critiqué ou loué, vilipendé ou exalté. D'autant plus qu'on n'étudie pas seulement en lui l'écrivain, mais le moraliste, le philosophe dont les doctrines ont révolutionné un monde. A ce titre, il ne laisse pas de nous appartenir (2) ; car si toute une partie de son œuvre a mérité justement les condamnations ecclésiastiques, il n'en est pas moins le plus religieux parmi les écrivains du XVIIIe siècle et contre les « philosophes » il nous fournit plus d'un argument en faveur de la religion naturelle, et aussi l'expression de ses sympathies pour le christianisme ou le catholicisme

(1) JULES LEMAITRE, *Jean-Jacques Rousseau*. Calmann Lévy, 1907.

(2) Revue pratique d'opologétique, mai 1707.

même. Son apologétique sans doute est souvent plus oratoire que philosophique ; surtout elle retarde nécessairement au point de vue scientifique. Pourtant, et malgré quelques changements de méthode ou de tactique, les adversaires de la religion ont eux aussi une tradition, et plus d'une de leurs théories contemporaines semblent renouvelées des encyclopédistes. C'est à ces objections permanentes et pour ainsi dire, éternelles que Jean-Jacques Rousseau apporte plus d'une réponse intéressante.

Jean-Jacques Rousseau fut toujours religieux et, à sa manière, un croyant ; il le déclare lui-même en termes formels vers la fin de sa vie : « Vous me marquez, monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'auteur des choses est un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison, maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnements, tandis que ma judiciaire affaiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force ; et sans que j'aie la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance et en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leur discussion toute l'attention et la bonne foi dont j'étais capable. » (Lettre à M. de ,... 15 janvier 1769).

Et vingt et un ans plus tôt, donc en pleine maturité d'esprit, il marquait déjà le caractère rationnel de sa foi. « Quoique ma foi m'aprenne bien des choses qui sont au-dessus de ma raison, c'est, premièrement, ma raison qui m'a forcé de me soumettre à ma foi. » (A M. Altuna, 20 juin 1748 ; remarquons qu'à cette époque Jean-Jacques était catholique.)

Quelles raisons a-t-il donc eues de croire et sur quels principes fonde-t-il sa religion? Le Vicaire savoyard va nous répondre avec une pleine autorité, puisque le 23 décembre 1761 Rousseau écrivait à M. Moultou : « Vous concevrez aisément que la profession de foi du Vicaire savoyard est la mienne. » Sa correspondance nous permettra de compléter la doctrine développée au IVe livre de l'*Emile* (1).

Jean-Jacques Rousseau part de l'observation du monde extérieur, et, des propriétés essentielles de la matière, il conclut à l'existence d'une cause motrice, antérieure et supérieure à l'univers. « Car la matière, éparse et morte, n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé... le même univers est en mouvement, et dans ses mouvements réglés, uniformes, assujettis à des lois constantes, il n'a rien de cette liberté qui paraît dans les mouvements spontanés de l'homme et des animaux. (2) Le monde n'est

(1) Les citations sans références sont toutes empruntées à la Profession du vicaire.

(2) « Je vois la matière tantôt en mouvement, tantôt en repos ; d'où j'infère que ni le repos ni le mouvement ne

donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même : il y a donc de ses mouvements quelque cause étrangère à lui, laquelle je n'aperçois pas ; mais la persuasion intérieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que, si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner. »

Et qu'on n'explique pas ces mouvements cosmiques par de simples lois régentant la matière. « Les lois, n'étant pas des êtres réels, des substances, ont donc quelque autre fondement qui m'est inconnu... elles déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent point pour expliquer le système du monde et la marche de l'univers. » De toute nécessité elles ne sont que la manifestation d'une volonté première à laquelle il faut nécessairement aboutir, car, continue Rousseau, « plus j'observe l'action et la réaction des forces de la nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que, d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour première cause ; car, supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. » Et il conclut : « Je crois qu'une volonté meut l'univers et

lui sont essentiels ; mais le mouvement étant une action, n'est que l'effet d'une cause, dont le mouvement est l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matière, elle ne se meut point, et, par cela même qu'elle est indifférente au repos et au mouvement, son état naturel est d'être en repos. »

anime la nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi. »

Sur quoi on lui fait et il se fait à lui-même plus d'une objection. Par exemple, « comment une volonté produit-elle une action physique et corporelle »? Cette influence d'un principe spirituel sur la matière lui paraît « un dogme obscur », mais qui « offre un sens et ne répugne en rien à l'observation et à la raison ». Notre expérience personnelle ne nous révèle-t-elle pas l'influence de notre volonté sur notre corps? Que si « le moyen d'union des deux substances paraît incompréhensible, il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux substances, comme si des opérations de nature si différentes s'expliquaient mieux dans un sujet que dans deux ».

D'ailleurs, quand les matérialistes remplacent la volonté motrice par une *force universelle* ou un *mouvement nécessaire*, « ils ne disent rien du tout », car « donner à la matière le mouvement par abstraction (1), c'est dire des mots qui ne signifient rien : et lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine ».

Or, les mouvements de l'univers sont déterminés suivant certaines lois ; il ne suffit donc pas d'admettre une volonté, pour les expliquer, une intelligence est nécessaire, tel est le second article de foi du Vicaire savoyard.

(1) Rousseau veut dire un mouvement sans direction précise ni règle fixe.

Ici, les arguments de Jean-Jacques Rousseau rappellent ceux de Bernadin de Saint-Pierre, de Fénelon et du Psalmiste : devant *les Harmonies de la nature* il reprend pour son compte le *Caeli enarrant gloriam Dei* (Lettre à M.., 25 janvier 1769), « s'exerce aux sublimes contemplations et médite sur l'ordre de l'univers, pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir ». En d'autres termes, son apologétique est ici moins philosophique et scientifique qu'oratoire et lyrique (1). La démonstration néanmoins ne manque pas de rigueur. Car il part d'un fait d'observation, le défend contre les négations des incrédules, en cherche les différentes explications possibles, propose enfin celle qui lui paraît la seule raisonnable.

Le fait qu'il proclame d'abord est celui de l'harmonie, de l'ordre universels. « Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en marquer le concert. J'ignore pourquoi l'univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié : je ne laisse pas d'apercevoir

(1) « Agir, comparer, choisir sont les opérations d'un être actif et pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister ? m'allez-vous dire. Non seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent. »

l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. » Et développant la fameuse comparaison de Voltaire,

> L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
> Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger,

il ajoute : « Je suis comme un homme qui verrait pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisserait pas d'en admirer l'ouvrage quoi qu'il ne connût point l'usage de la machine et qu'il n'ait point vu le cadran. Je ne sais, dirait-il, à quoi le tout est bon ; mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, et je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible de concevoir ».

Que si quelque philosophe « entasse les sophismes pour méconnaître l'harmonie des êtres et l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres », Rousseau proteste au nom de la science. C'est ainsi qu'à propos du poème sur le désastre de Lisbonne, il écrit à Voltaire : « Vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise, ni à aucune forme précise ; que nulle planète ne se meut dans une course absolument régulière ; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération ; que la nature n'agit jamais rigoureusement. Pour moi, loin de penser

que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités et des figures, je croirais, au contraire, qu'elle seule suit à la rigueur cette précision, parce qu'elle seule sait comparer exactement les fins et les moyens et mesurer la force à la résistance (1). » Puis, avec une humilité scientifique bien rare en un siècle où les plus sceptiques se faisaient remarquer par leur intrépidité d'affirmation, il constate l'imperfection actuelle de la science et le caractère provisoire des hypothèses scientifiques ; de la survivance du mystère dans la nature il conclut pour le savant au devoir de ne pas nier nécessairement ce qui lui échappe : « les apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques lois que nous ignorons, et que la nature suit tout aussi fidèlement que celles qui nous sont connues ; de quelque agent que nous n'apercevons pas et dont l'obstacle ou le concours a des mesuresfixes dans toutes ses opérations ; autre- ment il faudrait dire nettement qu'il y a des actions sans principe et des effets sans cause, ce qui répugne à toute philosophie. » (A M. de Voltaire, 18 août 1756.)

L'ordre et l'harmonie du monde sont donc un fait. Reste à les expliquer. On parlera peut-être de « combinaisons », de « chances », de « sorts ». Mais comment accepter des hypothèses aussi invraisemblables que gratuites ? « Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que

(1) Lettre à M. de Votaire, 18 août 1756.

la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets : j'en conviens. Cependant, si l'on venait me dire que des caractères d'imprimerie projetés au hasard ont donné l'Énéide tout arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets. Mais de ces jets-là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable ? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un que son produit n'est point l'effet du hasard (1). Ajoutez que des combinaisons et des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les éléments combinés, que l'organisation et la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, et qu'un chimiste combinant des mixtes ne les fera point sentir et penser dans son creuset. »

Donc, seul, un être doué de volonté et d'intelligence a pu présider à l'organisation des mondes. « Cet être, dit Rousseau, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, et celle de bonté qui en est une suite nécessaire. »

Rousseau, on le voit, a vite fait d'octroyer à Dieu les qualités qui lui paraissent nécessaires ou convenables à la personnalité divine. Mais son geste n'est-

(1) L'argument est devenu traditionnel, populaire même, Rousseau y tient, car il le reprend dans une lettre de M. Vernes (12 février 1758), et nous le retrouverons encore à propos de ce que Jean-Jacques Rousseau appelle le sentiment intérieur.

il pas un peu arbitraire, et contre la bonté de Dieu le mal physique et le mal moral, la douleur, la mort et le péché ne viennent-ils pas apporter leur témoignage irrécusable, leur protestation imprescriptible? Ce problème du mal est angoissant, de nos jours il torture un Sully-Prudhomme, au siècle dernier, il provoquait les blasphèmes d'un Vigny ; il y a cent cinquante ans, il excitait la fureur d'un Voltaire ; et c'est précisément celui dont Jean-Jacques semble se soucier le moins. En tout cas sa façon de le résoudre est aussi rapide qu'originale : il nie le mal, tout simplement, au moins le mal physique : « Si tout est l'œuvre d'un être intelligent, puissant, bienfaisant, d'où vient le mal sur la terre? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé... Nos philosophes se sont élevés contre les entités métaphysiques et je ne connais personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par le *mal*? Qu'est-ce que le *mal* en lui-même? où est le *mal* relativement à la nature et à son auteur. » (A M. de... 25 janvier 1769.) Sans doute il arrive que les philosophes aient mal aux dents, soient pauvres ou volés, mais ils ont tort de charger Dieu de la garde de leur valise et ces menus accidents ne méritent pas qu'on crie si fort (Lettre à M. de Voltaire, 18 août 1756). Plus sérieusement, Rousseau dit ailleurs : « L'univers subsiste, l'ordre y règne et s'y conserve ; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels et mus, mais tout s'y renouvelle et rien n'y dégénère, parce que tel est

l'ordre de son auteur, et cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela » (Lettre à M. de... 15 janvier 1769). Jean-Jacques, il est vrai, ne nie pas l'existence de ce qu'il appelle « le mal particulier », c'est-à-dire la souffrance des individus ou même de certaines collectivités. Mais ce mal n'a pour lui qu'une valeur et une importance relatives. « Il ne s'agit pas de savoir si chacun de nous souffre ou non, mais s'il était bon que l'univers fût, et si nos maux étaient inévitables dans sa constitution » (Lettre à M. de Voltaire, 18 août 1757.) En parlant ainsi il ne fait évidemment que déplacer la question, car reste à savoir pourquoi la constitution du tout exige le mal des parties ; mais cette façon d'élargir le problème ne manque pas d'une certaine grandeur philosophique et l'affirmation que « le tout est bien » (18 août 1756) est un bel hommage rendu à Dieu et un acte de véritable humilité (1).

Mais pour expliquer la souffrance des individus Rousseau apporte d'autres arguments encore. Pour lui, malgré toutes ses imperfections et toutes ses misères, la vie reste en soi un bien inappréciable, il parle avec ravissement de ce « doux sentiment de l'existence » qui est « indépendant de toute autre sensation ». (18 août 1757), il affirme que si « la

(1) Chose curieuse, on retrouve un argument presque identique chez un dramaturge contemporain, et dans le *Torrent* (IV) de M. Maurice Donnay, l'abbé Bloquin excuse la souffrance individuelle par la perfection générale du monde.

douleur est un mal pour celui qui souffre, la douleur et le plaisir étaient les seuls moyens d'attacher un être sensible et périssable à sa propre conservation, et que ces moyens sont ménagés avec une bonté digne de l'Être Suprême » (15 janvier 1769), il proclame que « la plupart de nos maux physiques sont notre ouvrage... et que les maux auxquels la nature nous assujettit sont moins cruels que ceux que nous y ajoutons (1) » (18 avril 1756) ; et il conclut : « Mais quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge et de préférer le néant à notre existence, sans quoi le découragement et le désespoir se seraient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pu subsister longtemps. Or, *s'il est mieux pour nous d'être que de ne pas être, c'en serait assez pour justifier notre existence*, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir. »

(1) L'argument n'est pas sans valeur et on a signalé naguère quelle responsabilité l'imprudence humaine pouvait avoir dans les grandes catastrophes (J. Guibert, *Les grandes catastrophes*, *Revue pratique d'Apologétique*, 15 mai 1906) ; mais quand Jean-Jacques explique que le tremblement de terre de Lisbonne eût fait moins de victimes, si l'on avait pas aggloméré 20.000 maisons de six à sept étages, on voudrait croire qu'il raille ; mais non, c'est le Huron qui reparaît et les préjugés de « l'homme de la nature » égarent le philosophe.

(A M. de Voltaire, 18 août 1756.) Et voilà la Providence justifiée de l'existence du mal physique.

Mais le mal moral ? ce « désordre » qui provoque chez le Vicaire savoyard une stupéfaction douloureuse ? Rousseau ne peut le nier, lui qui s'est plaint si souvent et si amèrement de la méchanceté des hommes. Pourtant il s'appesantit moins sur ce sujet et il tranche la question en une page de l'*Emile* et quelques lignes de sa lettre à M... (15 janvier 1869).

D'abord, en vertu de son optimisme impénitent, il atténue les conséquences du mal moral lui-même. « La Providence a fait l'homme pour qu'il fît non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix en usant bien des facultés dont elle l'a doué ; mais a tellement borné ses forces, que l'*abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut nullement troubler l'ordre général.* Le mal que l'homme fait retombe sur lui sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espèce humaine ne se conserve malgré qu'elle en ait. »

De plus, les crimes des méchants sont largement compensés par les vertus des héros ou des saints. « Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puisqu'il devait abuser de sa liberté. Ah ! Monsieur, s'il resta jamais un mortel qui n'en ait pas abusé, ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu ! donnez-moi des vertus, et une place un jour auprès des Fénelon, des Caton, des Socrate. Que m'importera le reste du genre humain ? Je ne

rougirai pas d'avoir été homme. » (A M. de M... 15 janvier 1769.)

C'est peut-être beaucoup de confiance en soi et peu de charité pour les pauvres méchants. Mais voici un argument plus sérieux, plus digne de l'homme et plus réconfortant. La liberté, avec tous les dangers auxquels elle nous expose, est la condition de notre dignité et de notre mérite. « Murmurer de ce que Dieu n'empêche pas la nature humaine de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, *de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit*, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même, c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. » Que pouvait de plus en notre faveur la puissance divine elle-même. « Pouvait-elle mettre de la contradiction dans notre nature et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire ?... Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai pas de l'avoir faite à ton image, afin que je puisse être libre, bon et heureux comme toi ».

Enfin, quand le mal serait encore plus répandu et plus funeste dans ses conséquences, la Providence divine n'en serait pas atteinte, car l'âme spirituelle est immortelle, et la vie future doit assurer le triomphe définitif de la vertu et de la justice. Mais la spiritualité de l'âme, Rousseau l'établit presque

exclusivement sur le témoignage de sa conscience qui répugne au matérialisme (Profession du Vicaire) et ce n'est peut-être pas suffisant comme argumentation. Quant à l'immortalité de l'âme, il la fonde surtout sur un raisonnement *a priori*, qui ne laisse pas d'être convaincant, parce qu'il répond à un désir, à un besoin de notre nature, éprise de bonheur et de justice. Pour bien juger la question du bien et du mal, affirme Rousseau, il faut considérer « la durée totale de chaque être sensible et non quelque instant particulier de sa durée, tel que la vie humaine, ce qui montre combien la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'âme... (1) Or, si je ramène ces questions à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait, s'il est parfait, il est sage, puissant et juste; s'il est sage et puissant tout est bien, s'il est juste et puissant, mon âme est immortelle; si mon âme est immortelle trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de

(1) Je trouve que, pour un homme convaincu de l'immortalité de l'âme, vous donnez trop de prix aux biens et aux maux de cette vie. J'ai connu les derniers mieux que vous, et mieux peut-être qu'homme qui existe; je n'en adore pas moins l'équité de la Providence, et me croirais aussi ridicule de murmurer de mes maux durant cette courte vie, que de crier à l'infortune pour avoir passé une nuit dans un mauvais cabaret.

(A M. Vernes, 25 mai 1758).

l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition (1), jamais on n'ébranlera les suivantes ». (Lettre à M. de Voltaire, 18 août 1756.)

Cette déclaration optimiste caractérise bien la religion de Rousseau, et en résume clairement les dogmes essentiels.

Jean-Jacques n'ignore pas d'ailleurs que, par leur nature même, et surtout, peut-être, par la façon dont il les expose et les défend, ces dogmes soulèvent plus d'une difficulté. Mais il ne s'embarrasse pas pour si peu, et sans entrer dans le détail de ses réponses particulières à Voltaire ou à Locke, aux pessimistes, aux matérialistes ou aux déterministes, voici comment il s'en tire : Le christianisme a ses difficultés, dites-vous, qui songe à les nier? Mais « toutes les connaissances humaines ont leurs « objections et leurs difficultés souvent insolubles. » (A M. Petit-Pierre, Motiers, 1763.) Et à Voltaire même il déclare franchement : « Je vous avouerai naïvement que ni le pour ni le contre ne me paraissent démontrés par les seules lumières de la raison, et que, si le théiste ne fonde son assentiment que sur des *probabilités*, l'athée, *moins précis encore*, ne me paraît fonder le sien que sur des *possibilités* contraires (2). De plus, les objections de part et

(1) Nous avons vu comment Rousseau établit cette première proposition.

(2) Il écrit encore :

« J'ai passé ma vie parmi les incrédules, sans me laisser ébranler, les aimant, les estimant beaucoup, sans pouvoir

d'autre sont toujours insolubles, parce qu'elles roulent sur des choses dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout, et pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement que je crois une autre vérité. » (A M. de Voltaire, 18 août 1766.)

Mais si le pour et le contre sont également indémontrables, pourquoi Rousseau se prononce-t-il en faveur de l'un plutôt qu'en faveur de l'autre ? C'est que les difficultés qu'on oppose à la foi sont d'ordre purement rationnel et que pour les résoudre nous avons une autre faculté que la raison. C'est « le jugement interne », ainsi défini et défendu par Rousseau :

« Je crains qu'en cette occasion vous ne confondiez les penchants secrets de notre cœur qui nous égarent avec ce dictamen plus secret, plus interne encore, qui réclame et murmure contre ces décisions intéressées, et nous ramène en dépit de nous sur la route de la vérité, le sentiment intérieur est celui de la nature elle-même, c'est un appel de sa part contre les sophismes de la raison ; et ce qui le

souffrir leur doctrine. Je leur ai toujours dit que je ne savais pas les combattre, mais que je ne voulais pas les croire ; la philosophie, n'ayant sur ces matières ni fond, ni rive, manquant d'idées primitives et de principes élémentaires, n'est qu'une mer d'incertitudes et de doutes, dont les métaphysiciens ne se tirent jamais. J'ai donc laissé là la raison, et j'ai consulté la nature, c'est-à-dire le sentiment intérieur qui dirige ma croyance, indépendamment de la raison. »

(A M. Vernes, 12 février 1758.)

Universitas BIBLIOTHECA

prouve est qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté cède avec le plus de complaisance aux jugements qu'il s'obstine à rejeter. Loin de croire que qui juge d'après lui soit sujet à se tromper, je crois que jamais il ne nous trompe, et qu'il est la lumière de notre faible entendement lorsque nous voulons aller plus loin que ce que nous pouvons concevoir. »

(A M. de..., 15 janvier 1769.)

Tout cela n'est pas très net et exige d'abord quelques éclaircissements : mais au fond la pensée de Rousseau n'est pas très difficile à saisir ! Le jugement interne n'est évidemment ni la conscience psychologique, ni la conscience morale, qui, ni l'une, ni l'autre, ne se prononcent sur des vérités spéculatives. Reste que ce soit le bon sens, tout simplement. Rousseau n'aura pas osé l'appeler par son nom, mais c'est bien lui, semble-t-il, qu'il invoque contre les sophismes de Zénon niant le mouvement ou de Berkeley niant les corps. C'est bien à lui surtout qu'il fait appel dans les lignes qui suivent.

« Qu'un homme vienne vous dire que, projetant au hasard une multitude de caractères d'imprimerie, il a vu l'Enéide tout arrangée résulter de ce jet : convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille vous lui répondrez froidement : Monsieur, cela n'est pas impossible, mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez-vous ainsi ?

« Eh ! qui ne sait que, sans le sentiment interne, il ne resterait bientôt plus trace de vérité sur la terre, que nous serions tous successivement le jouet des opinions les plus

monstrueuses, à mesure que ceux qui les soutiendraient auraient plus de génie, d'adresse et d'esprit ; et qu'enfin, réduits à rougir de notre raison même, nous ne saurions bientôt plus que croire ni que penser. »

(A M. de.., 15 janvier 1769).

En un mot, de même que Pascal opposait les lumières intuitives « du cœur » à la raison raisonnante, Rousseau lui oppose « le sentiment interne » et c'est par la protestation du bon sens qu'il répond aux sophismes des philosophes matérialistes, déterministes et athées.

Surtout il leur répond en invoquant les exigences de la sensibilité. Dans la lettre à Voltaire, si souvent citée et qui, décidément, contient toute sa doctrine, il écrivait déjà : « Je crois parce que, quand ma raison flotte, ma foi ne peut rester longtemps en suspens et se détermine sans elle ; parce qu'enfin mille sujets de préférence m'attirent du côté le plus consolant et joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison. » (A M. de Voltaire, 18 août 1756.) Il croit, parce qu'il veut être heureux ; ça été le refrain de toute sa vie et ses principes religieux sont commandés par les besoins de son cœur. Sa correspondance ne laisse aucun doute à ce sujet : « Je désire trop qu'il y ait un Dieu pour ne pas le croire, écrit-il à Moultou le 23 décembre 1761, et je meurs avec la ferme conscience que je trouverai dans son sein le bonheur et la paix dont je n'ai pu jouir ici-bas. » Et voici deux autres passages plus significatifs encore :

« Je ne me fie là-dessus ni à ma raison, ni à celle d'autrui ; mais je sens, à la *paix* de mon âme et au *plaisir* que je sens à vivre et penser sous les yeux du Grand Etre, que je ne m'abuse point dans les jugements que je fais de lui, ni dans l'espoir que je fonde sur sa justice. »

(A M. Vernes, 25 mars 1758).

« La vérité que je connais, ou ce que je prends pour elle, est *très aimable* ; il en résulte pour moi un état *très doux* et je ne conçois pas comment je pourrais changer sans y perdre... »

(A Mde., 7 décembre 1763).

Il y a donc dans cette philosophie religieuse trop de sentimentalité, trop de sensiblerie, et c'est ce qui fait sa faiblesse relative. Mais Rousseau ne pense pas qu'à lui : il a l'âme charitable, et à la religion il demande d'assurer le bonheur des autres autant que le sien propre.

« Cher Deleyre, apprenez à respecter la religion : l'humanité seule exige ce respect. Les grands, les riches, les heureux du siècle, seraient charmés qu'il n'y ait point de Dieu : mais l'attente d'une autre vie console de celle-ci le peuple et le misérable. Quelle cruauté de leur ôter cet espoir ! »

(A M. Deleyre, 6 octobre 1758).

Ajoutons enfin qu'il ne sépare pas la vertu du bonheur, et son spiritualisme nous apparaîtra comme autre chose qu'une douce chanson destinée à bercer la misère humaine.

« Quand je me tromperais dans cet espoir, il est de lui-même un bien qui m'aura fait supporter tous mes maux. J'attends paisiblement l'éclaircissement de ces grandes vérités qui me sont cachées, bien convaincu cependant qu'en tout état de cause, si la vertu ne rend pas toujours l'homme

heureux, il ne saurait être heureux sans elle, que les afflictions du juste ne sont point sans quelque dédommagement ; et que les larmes même de l'innocence sont plus douces au cœur que la prospérité du méchant ».

(A M. Vernes, 12 février 1758).

En résumé, Jean-Jacques a professé et défendu les principes du plus pur spiritualisme ou de ce qu'il appelle lui-même la religion naturelle. Il l'a fait au nom de la raison, du bon sens, du bonheur et de la vertu ; dans son intérêt personnel, dans l'intérêt de la société et de l'humanité tout entière. Mais il s'est refusé à aller plus avant et il a été, somme toute, un adversaire déclaré des religions positives. Sans doute, il fut d'abord protestant, puis catholique pratiquant (1728-1754) et encore protestant genevois. Mais, en tant que philosophe, dans ses lettres doctrinales aussi bien que dans l'*Emile*, il repousse toute autorité dogmatique. Avant tout, il n'entend prendre conseil que de lui-même, quitte à reconnaître que ses principes religieux valent pour lui seul.

Reste que, tout en rejetant la Révélation et la nécessité de la foi pour le salut, il est généralement fevorable au christianisme. Il proclame ses préceptes « divins et sublimes ». (A M. Altuna, 30 juin 1748.) Il exalte l'Evangile : « Nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Evangile, c'est, à mon gré, le plus sublime de tous les livres : ...quand toutes les consolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux siennes ». (A M. Vernes, 25 mars 1757). Enfin, il met Jésus au-dessus de tous les

sages (à M. de... 25 janvier 1869), et tout le monde connaît la parole du Vicaire savoyard : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » Mais est-ce un acte de foi ou simplement une belle phrase ?

Et voilà à peu près tout ce qu'on peut tirer de Rousseau en faveur du christianisme. Quant au catholicisme, il ne laisse pas de l'avoir attaqué au nom de la raison et de la liberté, surtout quand il éprouvait le besoin de se réconcilier avec Genève. Mais, et ceci est important pour la psychologie de Rousseau, il a toujours ignoré l'anticléricalisme étroit et haineux des Encyclopédistes. Est-ce parce que nos prêtres lui furent plus d'une fois secourables à lui et à Thérèse ? mais il n'a jamais crié : « Écrasons l'infâme ! » ; il n'aurait même pas crié : « A bas la calotte ! » Car, non seulement il reconnaît volontiers les bons offices du clergé catholique à son égard (1) mais dans la bouche, peu orthodoxe pourtant, du Vicaire savoyard il place cet éloge du curé de campagne : « Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être curé. Un bon curé est un ministre de bonté, comme un bon magistrat est un

(1) « Le clergé catholique qui, seul, avait à se plaindre de moi, ne m'a jamais fait ni voulu aucun mal ; et le clergé protestant qui n'avait qu'à s'en louer, ne m'en a fait et voulu que parce qu'il est aussi stupide que courtisan. »

(A M. Roustan, 7 septembre 1766 ; cité par J. Lemaître, *J. J. Rousseau*, p. 307.)

ministre de justice. Un curé n'a jamais de mal à faire : s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même il est toujours à sa place quand il le sollicite, et souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter. »

Enfin après avoir écrit (*Profession du Vicaire*) à propos des protestants : « Je pense que solliciter quelqu'un de quitter la religion où il est né, c'est le solliciter de mal faire, et par conséquent mal faire soi-même », il fut fidèle à ce principe dans ses rapports avec les catholiques, et alors même qu'il lui eût été sans doute facile de les convertir à ses idées. Moraliste à la mode, il recevait des consultations de toute sorte et se voyait promu à la dignité de directeur laïque pour dames du monde ou ecclésiastiques inquiets. Loin d'abuser de la situation, il donne à ses correspondants les conseils que peut-être ceux-ci ne souhaitaient pas. C'est ainsi que le 22 juillet 1764, il écrit à M. Séguier de Saint-Brisson : « Vous voulez secouer hautement le joug de la religion où vous êtes né ? Je déclare que si j'étais né catholique, je demeurerais catholique, sachant bien que votre Eglise met un frein très salutaire aux écarts de la raison humaine qui ne trouve ni fond ni rive quand elle veut sonder l'abîme des choses (Cf. *J. Lemaître*, p. 307). Et à l'abbé de X... (11 novembre 1764). « De quoi s'agit-il au fond de cette affaire ? Du sincère désir de croire, d'une soumission du cœur plus que de la raison, car enfin la raison ne dépend pas de nous, mais la volonté en dépend,

et c'est par la seule volonté qu'on peut être soumis ou rebelle à l'Eglise... Je commencerais donc par choisir pour confesseur un bon prêtre, un homme sage et sensé, tel qu'on en trouve partout, quand on les cherche. Je lui dirais : je sens que la docilité qu'exige l'Eglise est un état désirable pour être en paix avec soi ; j'aime cet état, j'y veux vivre... Je ne crois pas, mais je veux croire, et je le veux de tout mon cœur. Soumis à la foi malgré mes lumières, quel argument puis-je avoir à craindre ? Je suis plus fidèle que si j'étais convaincu. » Les conseils ne sont peut-être pas d'une rigoureuse orthodoxie (*J. Lemaître*, p. 308), du moins Jean-Jacques Rousseau ne cherche-t-il pas à faire des « évadés » et à provoquer les apostasies. Sincèrement libéral et respectueux de toute conviction religieuse, il fut, à ce titre encore, un phénomène en son siècle d'irrévérence et d'irréligion aveugle.

Telle est la philosophie religieuse de Jean-Jacques Rousseau. On en voit les lacunes et les faiblesses. Au simple point de vue rationnel, il tend trop à simplifier les questions et à résoudre toutes sortes de difficultés, surtout les difficultés scientifiques, par des raisons de convenance. Ses partis pris et ses préjugés faussent parfois son jugement ou le font recourir à d'invraisemblables arguments, son optimisme arbitraire et impérieux, sa haine de la société,

par exemple, lui inspirent des théories au fond moins favorables à Dieu que désagréables à Voltaire.

Au point de vue proprement religieux, il ne laisse pas de reparaître l'orgueilleux qu'il fut toujours. S'il fut tour à tour et avec une égale ferveur, protestant, catholique et encore protestant, au fond, il n'accepta jamais d'autorité spirituelle et Rousseau n'eut jamais d'autre guide, d'autre chef, d'autre directeur que Jean-Jacques. Il aime à se placer seul face à face avec Dieu, cette intimité l'honore, et, même quand il s'humilie, il se sait gré d'une humilité qui, à ses yeux, l'élève au-dessus des autres hommes. Et son orgueil est une des raisons pourquoi sa philosophie condamne les religions positives.

Et pourtant il eut l'âme religieuse et, à ce point de vue, il vaut mieux non seulement qu'un Diderot ou qu'un Voltaire, mais qu'un Montesquieu. Il a eu, ce qui leur a manqué, le sens du mystère et le sentiment de l'infini. Par contre, il n'a pas eu, comme eux, la superstition de la science et le culte de la raison pure. Il a connu des bornes à l'entendement humain et, malgré son orgueil foncier, il a plus d'une fois fait acte d'humilité intellectuelle. Lui reproche qui voudra cette nouvelle contradiction ; pour nous, elle ne laisse pas de l'honorer.

Surtout, tandis que Voltaire avait besoin d'une religion pour les autres, Rousseau en demandait une pour lui-même Il a voulu croire pour vivre et l'on

peut dire qu'il a vécu sa foi. Oh ! je sais que sa vie fut féconde en faiblesses, en misères et en hontes, et le pauvre Jean-Jacques est de ceux dont ne s'honore aucun parti. Mais malgré toutes ses fautes il a cherché dans la pensée de Dieu une consolation et une force, moins religieux, il eut été certainement plus malheureux et plus coupable encore.

Enfin il fut trop sentimental et fonda trop exclusivement sa religion sur les exigences de son cœur. Mais s'il n'est pas un apologiste pour intellectuels, si, suivant ses propres expressions, il persuade plus qu'il ne convainc, il touchera et persuadera ceux qui vivent plus par le cœur que par le cerveau, et ceux-là sont légion. Il est beau sans doute de rechercher la vérité pour elle-même, avec un désintéressement absolu, et sans nul souci des conséquences pratiques. Mais ce sont là jeux de princes. L'immense majorité des hommes ne peut s'y plaire, elle a besoin d'une doctrine de vie. Or, précisément, le problème religieux n'intéresse pas que la raison. De la solution qu'on y apporte dépend notre destinée même terrestre. Jean-Jacques Rousseau en fut plus convaincu que personne. C'est pourquoi, malgré les protestations des philosophes, dans son intérêt personnel et dans l'intérêt général, il a défendu la philosophie spiritualiste, propre plus que toute autre à assurer le bonheur de l'humanité et son perfectionnement moral.

M. BRUNETIÈRE ORATEUR NATIONAL ET CHRÉTIEN

Lorsqu'ils parurent, il y déjà plus d'un an, les *Discours de Combat* de M. Brunetière (1) attirèrent aussitôt l'attention de toute la presse. Mais la plupart des critiques, amis ou adversaires, y virent d'abord, comme le titre lui-même semblait bien l'indiquer, une œuvre de combat et s'attachèrent surtout à en faire ressortir l'intérêt d'actualité. Quelques-uns seulement tentèrent d'en dégager, pour ainsi dire, le fonds philosophique ; encore profitèrent-ils volontiers de l'occasion qui leur était offerte de « causer » politique et d'émettre à ce sujet leurs propres théories. Personne, à notre avis, ne marqua suffisamment comment cette œuvre oratoire, s'élevant au-dessus des circonstances qui l'avaient fait naître, offrant à tous une conception de l'existence et une règle de vie, acquérait une valeur su-

(1) Paris, Librairie académique, Perrin — ceci était écrit en 1900. Depuis, deux autres séries de « Discours » ont permis d'apprécier mieux encore l'immense talent du plus grand prédicateur contemporain.

périeure et un intérêt universel ; surtout personne n'indiqua comment les *Discours* permettent au lecteur de saisir les différents aspects du talent oratoire de M. Brunetière et aussi de fixer les traits caractéristiques de sa physionomie morale. C'est ce que nous voudrions essayer de faire, en tenant compte des éléments nouveaux que peuvent fournir pour une étude de ce genre les deux discours prononcés tout récemment par M. Brunetière, l'un à Lille sur « les raisons actuelles de croire » (1), l'autre à l'Institut Catholique de Toulouse sur « l'idée de solidarité (2) ».

*
* *

Dans le mouvement de renaissance patriotique provoqué par la campagne antifrançaise dont nous souffrons depuis trois ans, M. Brunetière s'est assigné une tâche très précise. Agiter les foules, provoquer des manifestations, attaquer les hommes au pouvoir, ce n'est pas là son affaire ; ce qu'il a voulu, ça été de donner à tous des *raisons* historiques et philosophiques d'être patriotes, d'assurer au mouvement nationaliste (3) une base scientifique solide ; avec

(1) Cf. *Journal des Débats*, du lundi 19 novembre 1900.

(2) Cf. *Journal des Débats*, du lundi 17 décembre 1900.

(3) Quelques années ont suffi pour changer le sens de certains mots. Il n'est donc pas inutile de rappeler ici que M. Brunetière nationaliste voulut non pas s'inféoder à un parti électoral, mais faire œuvre d'enseignement patriotique et moral.

d'autres sans doute, mais plus qu'aucun autre, il a été le doctrinaire, ou, si l'on veut, le philosophe du parti français.

Il part de ce principe que l'homme est un être essentiellement sociable. La vie de société, ou mieux la vie en société est ici-bas son unique fin, comme la condition indispensable de son plein développement. A l'origine des temps, elle s'est imposée à lui comme une nécessité, et ne fut d'abord qu'une association d'intérêts. Elle n'a d'ailleurs jamais perdu ce caractère utilitaire, et après bien des siècles de civilisation, toutes les nations modernes sont encore, en quelque façon, de grandes sociétés de secours mutuels. L'attachement au sol natal, le dévouement à la collectivité dont nous faisons partie, importe donc à notre bonheur propre, d'autant plus que toute tentative d'évasion serait inutile ; après avoir secoué le joug de notre pays, nous tomberions immédiatement sous l'autorité du voisin, et l'homme peut bien changer de patrie, mais il ne lui appartient pas de n'en avoir aucune. Ainsi, puisque le hasard nous a fait naître Français, restons Français. Allemands ou Russes, Anglais ou Italiens, nous ne serions ni plus indépendants ni plus heureux.

Mais nous avons d'autres raisons de demeurer Français, et de plus nobles, de plus désintéressées. Nos ancêtres n'ont pu pendant des siècles vivre d'une vie commune, courir les mêmes dangers, souffrir des mêmes douleurs, goûter les mêmes joies, participer aux mêmes triomphes, sans se rapprocher

plus intimement les uns des autres et sans se faire pour ainsi dire une âme commune ; et c'est précisément lorsque leur union a été le plus étroite, que la nation a été le plus forte et le plus glorieuse, et si aujourd'hui nous jouissons, chez nous, de la richesse, au dehors, du respect et de la considération, tout cela est l'œuvre de nos ancêtres. Nous devons donc les aimer d'une affection reconnaissante. Or, quel meilleur moyen de leur prouver notre amour que de continuer leur œuvre ? Faisons-nous donc, avec les légères différences qu'exige le progrès, une âme semblable à la leur. Pour cela, étudions leur histoire qui est aussi la nôtre et pénétrons-nous de leur littérature ; cette double étude nous révèlera, avec les vertus qui les ont rendus grands, les fautes qui, parfois, les ont amoindris ; elle nous apprendra que l'armée a été un des principaux facteurs de notre grandeur, et que la France a toujours exercé dans le monde une influence pacifique et généreuse, précisément dans la mesure où elle a été forte ; nous y verrons que la prospérité générale n'a jamais été faite que du dévouement de chacun aux intérêts de tous, que nos plus grands hommes, nos plus grands bienfaiteurs ont été les *serviteurs* de l'Etat, tandis que ceux-là ont toujours été funestes qui, se plaçant au-dessus de la Patrie, ont uniquement poursuivi la satisfaction de leur orgueil ou de leurs passions. Et alors la conclusion s'imposera à nous évidente, inéluctable : notre intérêt personnel, l'intérêt de la patrie à qui nous devons tout ce que nous sommes,

l'intérêt même de l'humanité nous font un devoir d'être *patriotes*, c'est-à-dire de consacrer au service de la France toutes les affections de notre cœur, toutes les ressources de notre intelligence, toutes les forces de notre être. Rien ne peut nous dispenser jamais de ce devoir social, et notre supériorité même nous impose plus qu'aux autres l'obligation de nous dévouer à la chose publique car, suivant la belle parole de Cicéron, qui, certes, ne fut pas un sot, et ne dédaigna pas la gloire : *Omne officium quod ad conjuctionem hominum et ad societatem tuendam valet, est anteponendum illi officio quod cognitione et scientia continetur.*

Telle est brièvement résumée et malheureusement affaiblie la doctrine sociale exposée dans les *Discours de Combat*. On voit quelle est sa noblesse, puisqu'elle se résume dans l'obligation imposée à chacun de se dévouer aux intérêts de tous et en même temps sur quelle base solide l'orateur tâche de l'appuyer, puisque s'il ne dédaigne pas de recourir aux arguments de sentiment, il s'efforce surtout de donner à sa théorie du patriotisme, un fondement historique et physique.

Cependant, au moment où il prononçait les premiers *Discours de Combat*, M. Brunetière n'était encore qu'un « solidariste laïque ». Depuis il est allé plus loin ; sa pensée a réalisé un dernier progrès et parce que Français, parce que démocrate, il a cru devoir adhérer loyalement, complètement au catholicisme,

et faire de la religion la base à la fois et le couronnement de sa doctrine sociale.

Depuis longtemps déjà M. Brunetière professait, comme Français, une respectueuse et sincère admiration pour la religion catholique. L'étude de notre histoire nationale lui avait appris que la France a toujours été dans le monde la grande nation catholique ; que persécuter le catholicisme, c'était lui nuire à Elle-même, et que le jour où elle cesserait d'être la Fille aînée de l'Eglise, elle n'aurait plus, pour ainsi dire, de raison d'exister. Il souhaitait donc que notre politique fût catholique, et nos farouches anticléricaux lui paraissaient les pires ennemis de l'âme française.

Mais surtout il s'est aperçu que la solidarité laïque n'est qu'un leurre ; que pour parler de solidarité à de plus malheureux que soi, sans « paraître chercher une justification détournée de son individualisme et de son égoïsme », il ne devait pas se « contenter de recourir à la raison ». Epris enfin de liberté, d'égalité et de fraternité, il a vu que « ni la science, ni la philosophie ne peuvent fonder la liberté, l'égalité, la fraternité « mais que « le sens de ces mots ne se précise, le contenu ne s'en éclaire, la définition ne s'en dégage qu'à la lumière de l'idée chrétienne ». Et s'il ne s'est pas arrêté en route, si, parmi les églises chrétiennes, il est allé tout droit au catholicisme, c'est en partie, du moins, parce que dans la plupart des communions protestantes, fidèles en cela à leurs origines, toute la religion se ramène à

la préoccupation du salut individuel, tandis que le catholicisme a toujours conçu, prêché, propagé la religion comme sociale et que tout chez lui : dogme, morale, sacrements, cérémonies du culte, atteste la solidarité de tous les catholiques ensemble.

Ainsi c'est pour avoir été toujours l'adversaire irréductible de l'individualisme, le champion du devoir social que M. Brunetière est devenu catholique. Certes, nous n'oublions pas que pour un seul homme même, bien des chemins mènent à la croyance. Pour son compte, M. Brunetière en a « exploré, parcouru, suivi plus d'un ». Il a pu avoir d'ailleurs des motifs personnels et tout intimes pour franchir la distance qui, naguère encore, le séparait de nous. Mais, il le dit lui-même, « les raisons morales ou plutôt sociales ont été les plus décisives ». L'aveu était intéressant à relever, il est important surtout à faire connaître, si tant d'autres nous combattent, dont les instincts populaires et démocratiques ne sauraient trouver non plus de « frein et de satisfaction, de satisfaction et de frein » que dans le catholicisme. Et parce que le progrès vers la démocratie est un fait historique incontestable, en nous enseignant pourquoi et comment nous devons être démocrates et catholiques, les discours de M. Brunetière cessent d'être des discours d'actualité, pour acquérir une valeur doctrinale d'une portée et d'un intérêt universels.

*
* *

Leur étude attentive a procuré d'ailleurs aux lecteurs les plus douces jouissances littéraires, car M. Brunetière est peut-être l'orateur le plus original de ce temps. Il se révèle d'abord à nous comme un dialecticien de premier ordre. Nul ne sait mieux que lui poser nettement une question, en dégager les alentours, en éclaircir tous les aspects : quelques distinctions pénétrantes et subtiles dans leur apparente banalité, une définition claire, lui suffisent ordinairement pour cela. Mais au besoin il insiste pour bien faire comprendre sa pensée, et use, pour dissiper les doutes ou détruire les équivoques, de tous les procédés de la rhétorique : c'est ainsi qu'au sujet de l'individualisme, il commence par en analyser les éléments et en décrire les effets. Il pourra ensuite formuler en quelques mots une définition rigoureuse qui sera la synthèse à la fois lumineuse et puissante de tout le passage précédent. De même, il y a quelques jours, il n'a pas craint de consacrer presque toute une conférence à distinguer la solidarité d'avec la dépendance et de la relativité, tant les questions de mots lui semblent importantes. Ces qualités de finesse et de pénétration servent admirablement l'orateur dans la discussion. Parfois d'un mot, d'un geste, il étale l'inanité d'un raisonnement, découvre les sophismes les plus captieux, et j'imagine que Socrate devait déconcerter ses adversaires par la

même *facilité provocante* (1). M. Brunetière sait d'ailleurs conduire une réfutation en règle et selon les règles : il n'hésite pas à consacrer deux pages entières aux erreurs que peuvent rerfermer deux lignes d'un article de journal. C'est ainsi que M. Y. Guyot ayant dit du socialisme : « Son idéal, c'est la spoliation violente de la richesse acquise par le travail ou conservée par l'épargne des autres », M. Brunetière s'empare de cette définition, et en trois grands paragraphes nous démontre qu'elle est inexacte, illégitime, antiscientifique ; et si nous sommes d'abord tentés de trouver ces distinctions un peu subtiles, nous nous rendons bientôt à tous les arguments logiques, philosophiques et historiques sous lesquels l'orateur écrase son adversaire.

On voit par cet exemple avec quelle rigueur M. Brunetière serre une discussion. C'est qu'avant tout, son but est d'instruire. Il écarte de parti pris, les effets oratoires, les morceaux brillants et faciles pour laisser au raisonnement toute sa force ; et si parfois, chemin faisant, il rencontre une idée intéressante, il ne se refuse pas le plaisir de l'indiquer et de la proposer aux méditations de ses auditeurs mais il ne s'y arrête pas, et reprend bien vite sa marche vers le but qu'il s'est fixé.

Le dialecticien qu'est M. Brunetière ne se laisse

(1) Discours prononcé à Lille le 19 novembre 1900. « On ne met aux mains des nègres du Soudan, ni le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, ni les *Pensées* de Pascal, ni l'*Institution Chrétienne* de Calvin... »

jamais prendre non plus au jeu des mots, à la subtilité de son raisonnement et si, à un endroit donné, il se montre injuste à l'égard de Platon, c'est que parfois l'auteur des *Dialogues* oublie les choses sérieuses pour s'arrêter à des subtilités pures et à des amusettes de sophiste. Tout au contraire, l'éloquence de M. Brunetière est toujours nourrie et comme bourrée de faits. Chez lui, l'orateur se double d'un historien et d'un moraliste, et ce professeur de littérature, que d'aucuns croient figé dans une admiration béate de Bossuet, est certainement de tous nos intellectuels celui dont les connaissances sont le plus variées et le plus étendues. D'ailleurs, la science de M. Brunetière n'est pas une science livresque ; il a digéré, il s'est assimilé ce qu'il a cru pouvoir prendre à ses prédécesseurs, et ses méditations personnelles ont fécondé ce qu'il a reçu d'eux. Enfin, il a regardé autour de lui pendant trente ans ; il a observé la marche des idées, l'évolution ou le progrès des mœurs. Il a étudié l'âme française et aussi les âmes étrangères et c'est fort à la fois, de ses connaissances intellectuelles et de son expérience pratique, de sa science du passé et son intelligence du présent, qu'il se présente devant ses auditeurs

On devine tout ce que son éloquence y gagne de solidité. Aux déclamations brillantes, mais presque toujours vides des prétendus intellectuels, il oppose, sans peine, avec les témoignages des plus grands penseurs, les arguments de fait que lui fournissent la Science et l'Histoire. C'est, par exemple, sur l'au-

torité de Taine qu'il appuie sa doctrine de l'Art et de la morale ; de même, le caractère apocalyptique de la Révolution Française et la tentative faite en ce siècle de créer une religion de la Science, lui prouvent que le besoin de croire est chez l'homme un besoin naturel, inéluctable. A procéder ainsi, l'orateur élargit le champ de la discussion ; dégage les questions de tout ce qu'elles peuvent avoir de trop particulier et, pour ainsi dire, de trop circonstanciel ; il pose des principes généraux, apporte des arguments ayant une valeur absolue ; en un mot, fonde véritablement une doctrine.

En même temps, il introduit dans les Discours plus de variété, de mouvement et de vie, que ne semblent d'abord en comporter les sujets traités. Les auditeurs doivent faire parfois un effort pour suivre la marche serrée du raisonnement (cf. spécialement les Discours publiés dans le journal des *Débats* des 10 novembre et 16 décembre 1900). Mais lorsque M. Brunetière leur rappelle le charme souverain des grandes fresques de Puvis, ou évoque devant eux le souvenir tragique de la Pologne, le plaisir ou l'émotion qu'ils éprouvent, les reposent de leur attention précédente, et les préparent à de nouveaux efforts. Il est bien entendu d'ailleurs que la variété des Discours n'est jamais artificielle, c'est-à-dire ne résulte pas de l'introduction plus ou moins habile dans le raisonnement de morceaux agréables ou brillants ; M. Brunetière n'obéit jamais qu'aux nécessités de son sujet et chez lui les passages les

plus poétiques ou les plus pathétiques sont toujours des arguments.

Mais M. Brunetière ne fait pas seulement œuvre dogmatique ; il ne se contente pas d'exposer une doctrine. Il livre une véritable lutte contre les ennemis de l'âme française et ses discours sont des *Discours de Combat*. Or, l'ironie est peut-être l'arme la plus terrible que puisse manier un polémiste. M. Brunetière le sait et... le prouve à ceux qui pourraient l'ignorer. Il s'attaque rarement aux personnes mêmes ; il lui arrive cependant de railler les individus et, sans parler de M. Yves Guyot ou de M. Ranc, ces modernes Homais de Parlementville, M. Frédéric Passy « qui avec toute son économique n'est qu'un sentimental » ; M. G. de Molinari « ce pacifique octogénaire » qui prêche inconsciemment la guerre civile ; M. Richet enfin, « le savant professeur de Physiologie à la Faculté de Médecine de Paris » ont appris à leurs dépens que M. Brunetière savait à l'occasion s'amuser et amuser les autres. Mais si nous voulons savoir en quoi consiste précisément l'ironie de M. Brunetière, si différente à la fois de la malignité d'un A. France ou d'un Jules Lemaître et de la bonhomie lourde et cruelle d'un Francisque Sarcey, il nous faut examiner comment l'auteur des *Discours de Combat* attaque, non pas les personnes, mais les doctrines. M. Brunetière a une manière bien particulière, toujours un peu brusque, vive, âpre même, de déceler l'inanité des raisonnements le plus pompeux, de dénoncer les

contradictions inconscientes ou les prétentions monstrueuses et inhumaines, sous leur apparente élégance, de nos plus brillants intellectuels ; même dans les passages les plus discrets, dans ceux où les mots sont le moins violents, on sent je ne sais quelle amertume. C'est que, pour ainsi dire, M. Brunetière ne se moque pas seulement avec son esprit, comme un dilettante qui s'amuse plus qu'il ne s'indigne ; il raille de toute son âme et de toutes ses forces, sachant bien que les doctrines de ses adversaires ne tendent à rien moins qu'à détruire la société. Voyez, par exemple, avec quelle âpreté il se moque des Individualistes et des inventeurs du « Superhomme » auquel nous devrions, vous et moi, tous les égards, tous les services, tous les respects, et lui, ne nous devrait en retour que de faire du génie avec nos sacrifices ! Que d'ironie à la fois et d'amertume dans ce cri : « Je ferais moi, bien plus volontiers du sacrifice avec son génie ! » et que nous sommes loin du dialecticien pénétrant et froid, j'allais dire du disputeur subtil, réfutant en trois points une définition de M. Yves Guyot. Et pourtant M. Brunetière peut, à force d'indignation, s'élever plus haut encore ; il peut railler plus amèrement, protester plus éloquemment. Il suffit pour s'en convaincre de lire le passage consacré au dilettantisme de Renan: « En ce temps... la qualité essentielle d'une personne distinguée — c'est du Renan que je vais citer, « c'était le don de sourire de son œuvre, d'y être supérieur, de ne pas s'en laisser obséder » ; et, en effet,

ne nous représentons-nous pas bien Dante, souriant de son *Enfer*, ou Michel-Ange de son *Jugement dernier*, Spinoza de son *Ethique*, ou Calvin de son *Institution Chrétienne ?* Mais quoi ! Calvin et Spinoza, Michel-Ange et Dante n'étaient pas des personnes distinguées ! Le don leur avait été refusé, ce don précieux de ne pas croire à leur œuvre ou de ne pas s'en laisser obséder, je veux dire le don de se moquer du monde et d'eux-mêmes tous les premiers. Ils s'appliquaient sérieusement à des choses sérieuses, comme des fanatiques ; et au lieu de prendre la fleur ou la quintessence de tout pour en respirer au passage l'aristocratique parfum, ils avaient, suprême inélégance ! le mauvais goût ; ils avaient le pédantisme de mettre dans tout ce qu'ils entreprenaient, toute leur volonté, toute leur intelligence et quelquefois tout leur cœur ». Je ne sais rien de plus *fort* et, en tout cas, rien de plus caractéristique du talent de M. Brunetière.

Est-ce à dire que l'éloquence des *Discours*, toujours vigoureuse, solide et un peu âpre, ne s'éclaire jamais d'un sourire, ne se voile jamais d'une larme ! Sans doute l'orateur se défie trop de lui-même pour lâcher jamais la bride à sa sensibilité qui est très réelle, et son ambition est moins d'émouvoir que de provoquer des adhésions et de susciter des actes. Cependant, il est capable, lui aussi, de s'attendrir, et son émotion, pour être plus discrète, n'en est que plus délicate et plus profonde. Je n'en veux pour preuve que ses magnifiques paroles sur la Pologne.

M. Brunetière semble d'abord s'abandonner au charme délicieux d'une vision lointaine ; et son regard s'illumine d'une douce lueur : « Il existait naguère au centre même de notre Europe, un grand peuple, un peuple de héros, un peuple également renommé pour la *libéralité de ses mœurs*, la *grâce de ses femmes* et la bravoure de ses hommes. C'était un peuple fier, c'était un peuple intelligent ». Puis il s'exalte peu à peu au souvenir des grandeurs polonaises, pour laisser échapper soudain un cri de douleur quand, à ces splendeurs et à ces sublimités, succède la chute lamentable, l'effondrement définitif. « La civilisation occidentale et la chrétienté tout entière lui devaient une éternelle reconnaissance pour leur avoir servi, pendant des siècles, de boulevard contre les Turcs. Et si les qualités personnelles des individus qui la composent pouvaient jamais sauver une grande nation de la ruine ; laquelle, Messieurs, en aucun temps eût mieux mérité de ne pas périr que la malheureuse patrie de Sobieski et de Kociusko? Elle est morte, pourtant... » Le morceau est un peu long ; j'ai cru cependant devoir le citer pour bien montrer avec quelle simplicité, avec quelle sincérité aussi le plus sévère de nos orateurs sait atteindre aux plus beaux effets pathétiques.

En résumé, philosophe original, et penseur vigoureux, polémiste singulièrement habile, subtil et pénétrant, capable tour à tour d'écraser de son ironie ses adversaires et de provoquer chez ses auditeurs un ardent enthousiasme ou une émotion douloureuse :

tel est l'orateur que nous révèlent les *Discours* de M. Brunetière.

∴

L'homme que nous y découvrons est, s'il se peut, plus intéressant, plus attachant encore. Car, n'en déplaise au théoricien de la Littérature impersonnelle, les *Discours* nous livrent quelque chose au moins de l'âme de leur auteur. C'est l'âme d'un homme singulièrement oublieux de lui-même. Il semble même parfois que M. Brunetière pousse trop loin le désintéressement. Il craint tellement de faire tort à la Vérité qu'il enseigne, en gagnant la faveur du public ; il renonce si généreusement à tout succès personnel, à toute satisfaction d'amour-propre, qu'il s'attache volontiers à paraître peu aimable. Il y a dans sa dialectique, comme dans son ironie, quelque chose d'un peu rude, d'un peu brusque et dédaigneux. Il secoue parfois ses adversaires d'une manière que des esprits mal faits peuvent trouver désobligeante. Et sans doute ces esprits sont mal faits et M. Brunetière a bien le droit d'user d'arguments à l'emporte-pièce, ou de traiter avec « mépris » (1) ceux qui méconnaissent, travestissent ses intentions et lui prêtent je ne sais quelle pensée d'ambition personnelle. Mais nous sommes ainsi faits que nous ne consentons pas volontiers à reconnaître nos

(1) Cf. Discours de Lille, 19 nov. 1900.

erreurs, si nos adversaires n'apportent quelques ménagements à nous désillusionner. Et peut-être y a-t-il lieu de craindre qu'en refusant presque toujours d'user de ces ménagements, M. Brunetière ne fasse pas de tort qu'à lui-même et n'indispose ses contradicteurs contre les doctrines mêmes qu'il défend. Mais il y aurait mauvaise grâce à insister, d'autant plus que cette rudesse apparente de M. Brunetière n'est peut-être que la conséquence, et la condition même de son ardeur apostolique.

Car M. Brunetière est un apôtre. Il a mis en effet à prêcher à tous leur devoir social, une persévérance et une opiniâtreté, une ardeur et un désintéressement que pouvait seul lui inspirer, avec le sentiment d'accomplir personnellement son devoir, un désir immense et jamais satisfait de procurer le bonheur et la grandeur de la France.

Les attaques et les contradictions ne lui ont pas manqué ; soit sottise, soit mauvaise foi, on a travesti ses intentions, défiguré sa doctrine pour en triompher plus facilement (lisez à cet égard les notes inscrites au bas des *Discours* : elles sont amusantes et instructives). On a reproché au conférencier son manque de diplômes car, vous le savez, M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure, et Membre de l'Académie Française, était à peine bachelier ; un jeune (très fier sans doute d'avoir trouvé ce mot si plein de sous-entendus sous son aspect

étrange) a dénoncé solennellement son « spittacisme ». Il paraît que M. Brunetière manque d'idées personnelles et que, lorsqu'il emploie la méthode positiviste d'A. Comte, pour esquisser une apologie du christianisme, accepte avec Kant la relativité de nos connaissances ou proclame que l'idée chrétienne peut seule fonder la Liberté, l'Egalité et la Fraternité, il ne fait que répéter une leçon à lui apprise par ce grand ignorantin que fut Bossuet. Eh bien ! M. Brunetière a laissé dire ; ou plutôt, si parfois dans l'intérêt même de la Vérité il a redressé les erreurs et relevé les impertinences de ses contradicteurs, il ne s'est jamais affecté et encore moins découragé. Dès le début de sa carrière il s'est assigné une tâche ; il l'a poursuivie tous les jours, sans l'ombre d'une défaillance. Si donc le dévouement sans bornes, constant, généreux à une Idée est la marque essentielle, caractéristique de l'ardeur apostolique, ne peut-on pas dire de M. Brunetière qu'il a été l'Apôtre du devoir patriotique et social ? et à ce titre ne méritait-il pas de devenir, sinon le Chef, du moins le Maître de tous les jeunes désireux de travailler au relèvement de la France ?

Il aurait été un Maître éminemment sûr ; car cet homme à l'esprit si indépendant, dont la pensée est si naturellement hardie (1) apporte dans la recherche

(1) Ceci peut sembler d'abord un paradoxe, M. Brunetière se donnant lui-même comme un Prédicateur de lieux communs ; je crois cependant qu'à lire les *Discours* d'un peu près on en pénètre bien vite l'originalité et la hardiesse.

et l'exposition de la Vérité, les plus nobles qualités de loyauté absolue, de simplicité parfaite, en un mot, de probité intellectuelle. Dans l'étude qu'il fait des doctrines philosophiques, morales ou scientifiques, il tâche autant que possible à se débarrasser de tout préjugé ; il se défie de ses préférences personnelles et, pour ainsi dire, instinctives ; il évite avec soin toute généralisation hâtive, toute approbation ou condamnation en bloc ; en un mot, il estime assez la vérité pour aller à sa recherche par les voies les plus difficiles.

De même il la défend avec les armes les plus loyales et les plus sûres. Certains procédés de discussion répugnent à la droiture un peu hautaine de son caractère et à aucun prix il ne consentirait à défigurer ni même à affaiblir la doctrine de ses adversaires. Si parfois il exécute d'un mot un peu brusque un homme ou une doctrine, il y a toujours là, à y regarder de près, autre chose qu'une boutade ou un trait d'esprit, c'est-à-dire l'expression, peut-être un peu trop sommaire, d'une vérité, le résumé, peut-être un peu trop court, d'un argument solide.

Par contre, M. Brunetière estime qu'il ne peut apporter trop de soin à l'exposition et à la défense de sa propre pensée. Dans son œuvre dogmatique, pas plus que dans son œuvre polémique, il n'est l'homme des petites malices et des petites habiletés. Apporter au grand public des arguments faciles, brillants, mais peu solides ; user de sophismes spécieux, lui semble une trahison ; et il respecte trop la vérité, ses au-

diteurs et soi-même, pour ne pas s'efforcer toujours de donner l'expression la plus juste à la plus forte pensée. Bien plus, non content de n'user jamais lui-même que d'armes loyales, il dénonce les procédés trop faciles dont se servent parfois les défenseurs attitrés de la saine doctrine (1).

Cette probité intellectuelle agace, sans doute, par son intransigeance, ceux dont elle contrarie les douces habitudes de paresse ; elle nous plaît, quant à nous, comme la marque d'une loyauté parfaite, et en même temps d'une rare force d'âme.

Ainsi, les *Discours* nous permettent bien de dégager la physionomie morale de leur auteur. M. Brunetière nous y apparaît comme un homme singulièrement oublieux de lui-même ; toujours soucieux de la dignité de l'Art, en tant qu'il sert à la propagation de la vérité, toujours animé du plus ardent patriotisme, un peu sévère peut-être, et « distant » mais d'une âme trop généreuse et trop noble pour, qu'à l'admiration respectueuse qu'inspirent ses fortes vertus et son rare talent d'orateur, ne s'ajoute pas une affection aussi profonde que discrète.

(1) Cf. page 330, la note : « C'est ainsi qu'on joue sur le mot de miracle ou de surnaturel ! » etc.

LES GRANDS CONVERTIS (1)

Les œuvres littéraires ressortissant à l'apologétique sont assez rares pour qu'un livre sur « les Grands Convertis » parût une bonne aubaine au critique curieux de psychologie religieuse. C'est donc avec une vive curiosité et une entière bienveillance que j'ouvris le nouvel ouvrage de M. Sageret. Hélas! ma déception fut rapide et complète. J'espérais une étude, sinon favorable au catholicisme, du moins sérieuse, approfondie et loyale. Je n'ai trouvé que parti pris, ironie constante, préoccupation de ridiculiser, documentation volontairement incomplète, citations tronquées, rapprochements trop habiles pour n'être pas suspects, plaisanteries tenant lieu d'arguments. Alors pourquoi parler d'un tel livre? Uniquement pour mettre en lumière les procédés habituels de certains polémistes et rassurer les esprits qu'aurrait pu troubler l'incontestable habi-

(1) J. Sageret, *Les grands convertis* (*Société du Mercure de France*, 1906).

leté d'un livre amusant parfois et toujours perfide.

Le titre d'abord est ironique, et vous entendez bien que ni M. P. Bourget, ni M. Huysmans, ni M. Brunetière, ni M. F. Coppée n'ont aucun droit au titre de convertis pas plus qu'à celui de grands. Conversion veut dire changement de direction, et au sens étymologique du mot, « révolution ». Or aucun des écrivains étudiés par M. Sageret n'a proprement opéré de conversion ; tous, au contraire, n'ont fait que de progresser dans la voie droite où ils s'étaient une fois franchement engagés.

Veut-on des précisions ? M. Bourget fut toujours un aristocrate ; or le catholicisme fait partie intégrante et nécessaire des « manières » aristocratiques ; donc M. Bourget fut toujours catholique. Pour M. Brunetière, il « a toujours été en contact si intime avec le catholicisme qu'on ne peut affirmer si c'était par le dehors ou par le dedans. Foncièrement bossuétiste, il ne pouvait se tenir bien loin du giron de l'Eglise (1) ». Le cas de M. F. Coppée est encore plus simple : sans doute il témoigna jadis aux belles pécheresses une indulgence plus qu'évangélique, et lui-même connut longtemps les amours faciles. Mais la liberté de ses mœurs n'étouffa pas en lui la foi qu'une maladie salutaire, survenue au seuil de sa vieillesse, eut tôt fait de ranimer. Le retour à des

(1) Page 172.

« pratiques » un instant négligées n'a aucune importance philosophique, et « l'Eglise n'a rien gagné à retrouver M. Coppée qu'elle n'avait jamais perdu (1) ». L'aventure de M. Huysmans enfin n'est pas plus édifiante. Pour arriver au catholicisme, il a pris le chemin le plus direct, qui va, comme chacun sait, de la dyspepsie au mysticisme, en passant par la neurasthénie, le sadisme et le satanisme. Les plus grands pécheurs deviennent naturellement les plus grands saints, tout en restant fidèles à eux-mêmes. La meilleure preuve d'ailleurs que M. Huysmans n'a pas changé, c'est qu'il continue à railler le personnel ecclésiastique, à rabrouer le public catholique avec l'impertinence d'un mécréant jointe à la sainte violence d'un réformateur. N'appelons donc pas ces Messieurs des convertis.

Nous devons moins encore en faire de « grands » hommes. M. Coppée n'est, de son propre aveu, que la « dernière des grisettes », et le prénom de Mimi-Pinson lui conviendrait aussi bien que celui de François. Sentimental, larmoyant, chauvin et cocardier, il est l'esprit le moins philosophique, le moins propre aux spéculations politiques et religieuses. Ce n'est qu'un poète, et dont les vers encore n'ont pas l'heur d'enthousiasmer M. Sageret. La personne et l'œuvre de M. P. Bourget ne sont pas mieux traitées. Snob, anglomane, aristocrate sentant encore la petite bourgeoisie, sociologue aussi faible que préten-

(1) Page 234.

tieux, prétendu champion des traditions nationales qui ne sait même pas respecter les traditions de la langue française, voilà comment on nous présente l'auteur de *Un Divorce*. M. Brunetière est, en apparence, traité avec plus de respect ; on lui reconnaît de la loyauté et du courage. On le proclame « digne d'admiration et d'estime ». Mais... mais, M. Brunetière n'est pas un philosophe, parce qu'il se soucie moins de la Vérité que de l'Action ; la fécondité, l'efficacité d'une doctrine lui fait fermer les yeux sur ses lacunes, ses obscurités, ses contradictions ou ses erreurs. Lui-même passe son temps à se contredire : à louer le libéralisme de Renan et à le proclamer digne de M. Combes, à condamner le positivisme et à l'utiliser, à exalter la Révolution et à combattre ses précurseurs, ses auteurs et ses continuateurs. Pour M. Huysmans, nous l'avons déjà dit, ce n'est qu'un neurasthénique exaspéré, un artiste orgueilleux et outrancier. Et voilà jugés nos quatre grands convertis. Si vous ajoutez que tous quatre, même le disciple de Zola, ont été antidreyfusards (1), vous pourrez apprécier sainement leur valeur intellectuelle, les causes et la portée de leur conversion.

(1) Dans cette étude exclusivement littéraire et apologétique, nous nous serions bien gardés de prononcer ce mot s'il ne fallait montrer comment M. Sageret s'efforce d'introduire la déplorable politique là où elle n'a que faire, et quelles préoccupations étrangères à la religion il apporte dans ses études de soi-disant psychologie religieuse.

On voit le procédé : négliger résolument, ou à peu près, les qualités d'un homme et les mérites de son œuvre ; dresser au contraire une liste plus que complète de ses travers, défauts ou ridicules ; les présenter ensemble ; les exagérer non seulement par ce rapprochement arbitraire, mais par l'importance qu'on leur attribue et l'expression qu'on en donne ; et arriver ainsi à tracer, au lieu d'un portrait fidèle, une caricature outrancière et injuste, voilà ce à quoi excelle M. Sageret, et ce qui fait plus d'honneur sans doute à son habileté qu'à sa loyauté.

Son livre, en effet, est si bien agencé, on y sent si peu de simplicité et tant d'artifice qu'on entre tout naturellement en défiance ; on craint d'être dupe ; faute de pouvoir contrôler toutes les affirmations, on ne résiste pas à la tentation d'en mettre quelques-unes à l'épreuve. Or, voici le résultat d'une de ces expériences, faite tout à fait au hasard. M. Sageret veut prouver que « le mode » de M. Brunetière est « le mode contradictoire », il écrit donc : « La vie privée de Renan, dit M. Brunetière, a été parfaitement digne et parfaitement noble. Il n'a vécu que pour son travail et par son travail. Ses ambitions n'ont guère été que de l'ordre intellectuel, et elles n'ont ni dépassé, ni peut-être atteint son mérite. »

« Renan d'ailleurs a eu « le geste incertain et la langue pâteuse d'un Silène libidineux ». Il a passé « de la morale la plus haute à l'épicurisme le plus

vulgaire et le plus bas ». Béranger, selon lui, avait « accepté devant le public un rôle de faux ivrogne et de faux libertin. Ce rôle, Renan ne l'a pas accepté seulement, il l'a sollicité... ».

Sur quoi, M. Sageret triomphe :

« Si un homme qui se grise au cabaret peut être considéré comme sobre dans sa vie privée parce qu'il s'abstient de boire à domicile, le deuxième portrait de Renan ne sera pas en désaccord avec le premier. »

« Y a-t-il au contraire une contradiction entre ces deux portraits, elle n'existe pas dans la pensée de celui qui les a tracés. Il s'agissait en effet tout à la fois de satisfaire l'opinion catholique en chagrinant le bloc de la défense républicaine, ce qui n'a rien de contradictoire (1).

Et voilà jugés les procédés polémiques chers au très catholique M. Brunetière.

Le malheur est que M. Sageret a supprimé tout un passage qui le gênait, interverti l'ordre de certaines phrases pour en rapprocher d'autres distantes de plusieurs pages. Voici, en effet, le texte de M. Brunetière (2) : « Il y a un Renan moraliste. On serait même tenté de croire qu'il y en a plusieurs et qu'ils se contredisent. Mais la réalité est plus triste encore, et il n'y a bien eu qu'un moraliste du nom de Renan, mais l'histoire des va-

(1) *Les grands convertis*, p. 152.

(2) *Cinq lettres sur E. Renan, 3e lettre*, p. 47 et suiv.

riations de sa morale n'est que celle de sa longue démoralisation, je veux dire de son lent passage de la morale la plus haute à l'épicurisme le plus vulgaire et le plus bas.

« Je ne parle ici, vous l'entendez bien, *que de la doctrine et non de l'homme*... La vie privée a été parfaitement digne et parfaitement noble. Il n'a vécu que de son travail, et que pour son travail. Ses ambitions n'ont guère été que de l'ordre intellectuel, et elles n'ont ni dépassé, ni peut-être atteint son mérite... Il a eu, sans l'affecter, ni surtout l'étaler, le mépris de l'argent... Ce sont là presque autant de vertus. Mais, après cela, je ne saurais trop regretter — pour lui — que connaissant ainsi le prix, et peut-être la difficulté de la vertu, son dilettantisme se soit fait un jeu, sur ses vieux jours, de l'abaisser au rang du vice, et de parler de l'une et de l'autre comme indifféremment, avec le geste incertain et la langue pâteuse d'un Silène libidineux. Relisez l'*Abbesse de Jouare* ou encore tel discours de Renan à la jeunesse, si ces expressions vous paraissent trop fortes. »

Où voit-on là qu'il y ait contradiction ? M. Sageret sait lire sans doute ; alors pourquoi passer sous silence des phrases comme celle-ci : « Il n'y a bien eu qu'un moraliste du nom de Renan, mais l'histoire des *variations* de sa morale n'est que celle de sa longue démoralisation. » Pourquoi supprime-t-il la distinction si soigneusement établie par M. Brunetière, entre la vie privée et la doctrine de Renan ? Pourquoi,

enfin, dégage-t-il de son contexte le passage où l'on compare Renan à Béranger et que voici tout entier : « Quelles leçons ce vieillard a-t-il données à la jeunesse ? Quel usage a-t-il fait de l'autorité que lui avait conquise quarante ans de travaux ? Quel compte a-t-il tenu de la responsabilité que lui imposaient ses origines, son début dans la vie, les admirations qu'il traînait à sa suite, le respect de son propre labeur, de sa réputation et de sa gloire? « M'étant peu amusé quand j'étais jeune, j'aime à voir s'amuser les autres. Ceux qui prennent la vie ainsi sont peut-être les vrais philosophes. » C'est le suprême conseil du maître, celui qui résume ou contient tous les autres ! Et comme on pourrait douter de ce qu'il entend par « s'amuser », lui-même a pris soin de spécifier qu'il n'excluait du nombre des « amusements », ni la débauche, ni l'ivresse, ni les « femmes », ni l'alcool, ni la « morphine ». Etait-ce bien la peine de maltraiter si fort l'auteur du *Dieu des bonnes gens*, et de lui reprocher, si crûment, d'avoir « en un siècle préoccupé de problèmes aussi sérieux que ceux qui nous obsèdent, accepté devant le public un rôle de faux ivrogne et de faux libertin » ?

« Ce rôle, Renan ne l'a pas accepté seulement ; il l'a sollicité. »

Encore une fois, quelle contradiction y a-t-il à juger diversement les attitudes successives et diverses de Renan, à condamner son épicurisme doctrinal au nom même de cette vertu dont il fit la règle

de sa vie privée ? Nous n'avons pas ici à défendre M. Brunetière ; il fallait pourtant mettre en lumière les procédés pour le moins singuliers dont usent envers leurs adversaires de soi-disant libres penseurs.

Si l'on employait contre lui les mêmes procédés, M. Sageret se souviendrait, sans doute, de Pascal et de Molière et les appellerait à son aide pour foudroyer Escobar et Tartufe.

Mais passons à un autre genre d'exercices. Car pour juger les grands convertis, M. Sageret n'est pas seulement un logicien scrupuleux ; il manie l'ironie avec une aisance souveraine, une grâce exquise et une étrange puissance de persuasion. Une étude sur le *catholicisme* de M. Coppée exigeait évidemment ces plaisanteries savoureuses : « Lui-même devient un grognard. Il sacre, il jure, sans choquer toutefois les oreilles des dames. Sa vareuse rouge se change, dans son esprit, en uniforme, sa plume en sabre. Au moment où il va écrire un poème, il se commande à lui-même ; Garde à vous ! — Si une rime peu complaisante le force à réfléchir : Attention ! Fixe ! — Il crie : Rassemblement ! Aux moineaux qu'il veut régaler de mie de pain, et il répète six fois : Une, deuss, pour vérifier que ses alexandrins ont bien douze pieds. Je me représente ainsi du moins son langage privé d'après son langage public (1) ».

(1) *Op. cit.*, p. 204.

Il nous importait également de savoir que M. P. Bourget commet des barbarismes, et que, de son *Manuel de littérature française*, M. Brunetière exclut brutalement Mme de Sévigné et Saint-Simon. Une religion est jugée, qui ne préserve pas ses représentants les plus éminents des fautes de grammaire ou de certaines intransigeances en matière d'histoire littéraire. Mais, que dire alors de la libre pensée, quand ses champions écrivent comme Sageret : « De là naquit un jour en M. Brunetière l'idée d'une fantaisie chirurgicale : il coupa le cœur en deux moitiés, la bonne et la mauvaise, et greffa celle-ci sur le cerveau (1). » Ingéniosité de l'idée, élégance du style. Tout y est. Pauvre libre pensée !

Laissons pourtant à notre critique ce mode de discussion, qui est son mode constant. Aussi bien, son livre, malgré toute sa frivolité, appelle quelques réflexions sérieuses. Reconnaissons d'abord, avec lui, que la religion ne peut que perdre à se compromettre avec la politique. Mais ceux qui veulent inféoder leur religion à un parti, ne représentent en aucune façon l'autorité religieuse responsable, et s'ils comptent parmi leurs meilleurs amis des athées authentiques, l'Eglise n'est pas plus compromise en cette affaire par M. Paul Bourget, que la libre pensée par M. Charles Maurras.

M. Sageret constate ensuite, non sans ironie, que,

(1) Page 158.

renonçant à l'apologétique traditionnelle, les quatre grands convertis ne nous disent pas comment ils s'accommodent des mystères et n'établissent pas, pour légitimer leur foi, la preuve authentique de la résurrection du Christ. Je ne vois pas bien la portée de cette objection. Le catholicisme, en effet, est quelque chose de complexe comme la vie même. Construction dogmatique, il est aussi une morale et un culte ; or, ni son culte, ni sa morale ne sont, plus que ses dogmes, à l'abri des attaques. Montrer la beauté artistique de notre liturgie, la sublimité et la fécondité de notre morale, c'est répondre à des objections que M. Sageret connaît bien, et donc faire œuvre apologétique. Quant aux raisons particulières qui ont provoqué la conversion d'un Huysmans ou d'un Brunetière, on peut dire que la beauté de la liturgie et la fécondité sociale du catholicisme ont été la cause occasionnelle, mais non la cause efficiente de cette conversion. Si ces Messieurs ne discutent pas publiquement d'exégèse ou de dogmatique, c'est sans doute qu'ils ne sont ni exégètes, ni théologiens ; mais qui vous dit qu'avant de s'avouer chrétiens, ils n'ont pas, pour leur compte, étudié ces questions que vous leur voudriez voir aborder, quitte à leur reprocher ensuite de se transformer en docteurs laïques ? Que si vous avez contre le catholicisme des objections techniques, les spécialistes ne manquent pas qui pourront vous répondre. M. Huysmans prouve par son exemple l'efficacité de la morale chrétienne, M. Coppée, sa vertu consolatrice,

M. Bourget et M. Brunetière, sa fécondité sociale. Traditionnelle ou non, leur apologétique ne laisse pas d'être actuelle et le restera sans doute tant que les hommes auront à lutter contre le vice, la douleur et l'injustice.

M. SULLY-PRUDHOMME

A PROPOS DE SES NOCES D'ARGENT ACADÉMIQUES

Voici vingt-cinq ans que M. Sully-Prudhomme honore l'Académie française, et ses amis ont entrepris de célébrer cet anniversaire. Le poète a été et demeure fort touché de leur attention. Pourtant, sa modestie, sa délicatesse aussi, se sont défendues contre cet hommage, qu'il eût voulu tout intime. Sans doute préfère-t-il encore l'hommage plus modeste, mais tout spontané, de ceux qui, ayant lu son œuvre, l'ont admirée pour sa perfection artistique, aimée surtout pour sa sincérité et son humanité.

* *
*

De ses premières années, M. Sully-Prudhomme ne parle qu'avec tristesse et amertume. Il avait deux ans à peine quand il perdit son père, et, maintenant encore, c'est un de ses grands regrets de n'avoir pas connu celui qui aurait dû être son maître et son

guide, de ne pas posséder de lui le moindre portrait, de garder une place vide dans sa mémoire et dans son cœur. De sa mère, toute bonne et délicate, mais maladive et rêveuse, il ne put recevoir tous les soins attentifs et fermes qu'eussent exigés sa vive sensibilité, son cœur infiniment tendre déjà. De bonne heure, on le mit en pension, puis au lycée. Ce qu'il souffrit dans les classes sombres, les cours étroites, les dortoirs encombrés d'importuns et vides d'amis ; sous l'œil sévère des maîtres, les moqueries et les menaces de ses camarades, on le devine aisément, et lui-même, dans *Première solitude*, a mis la protestation de son enfance douloureuse contre l'internat barbare.

Sa jeunesse lui réserva d'autres déceptions. Poète, il se croyait permis de vivre à sa guise, c'est-à-dire de rêver indéfiniment, sans rien demander à personne, mais aussi sans reconnaître aux autres le droit de rien exiger de lui. Mais la vie sociale a des raisons que le cœur ne connaît pas. Pour lui, pour les siens, pour l'Etat, tout jeune homme, fût-il poète, doit travailler. Si le rêve est beau, l'action est nécessaire et la poésie doit céder la place aux affaires. Sully-Prudhomme travailla donc, au Creusot d'abord, dans les usines Schneider, à Paris ensuite, dans une étude de notaire. La Muse à l'usine et chez le tabellion ! L'aventure, sans doute, est banale, et nombreux les écrivains qui furent apprentis notaires ou même commis marchands. Mais Sully-Prudhomme était plus que tout autre incapable de se plier

aux besognes de commande. Il se sentait atteint dans son indépendance de jeune, sa dignité d'homme et ses rêves de poète ambitieux, et il le dit, à la romantique, en vers un peu déclamatoires, mais énergiques et vibrants (*Stances et Poèmes* : *le Joug*, *l'Ambition*.).

D'ailleurs, il connut bientôt de douces compensations. Sainte-Beuve accueillit avec faveur son premier recueil : *Stances et Poèmes*, et un article de Sainte-Beuve suffisait alors à consacrer une réputation littéraire.

Un peu plus tard, M. Sully-Prudhomme obtint, avec l'aisance matérielle, la liberté de se consacrer exclusivement à la poésie, et il eût été heureux sans doute, si les poètes savaient être heureux. Mais il portait en lui les causes de son malheur : un insatiable besoin d'amour, une incoercible faculté de rêve. Son enfance avait connu déjà les expériences sentimentales et les souffrances qu'elles comportent. Les fillettes de son âge n'étaient pas pour lui de simples camarades, encore moins des amies inférieures sur lesquelles il pût affirmer sa tyrannie de garçon. Elles lui apparaissaient belles, très belles, bonnes, infiniment bonnes. Et il les aimait, d'un peu loin, avec une incurable timidité d'enfant sage, mais avec une sincérité, une ardeur, un respect presque religieux. Avec elles, ses jeux mêmes étaient sérieux ; il remplissait avec gravité son rôle de petit mari, et à la fillette qui parlait corbeille et bijoux, il répondait par de solennels serments. Les déceptions vinrent vite

qui le firent souffrir, sans éveiller sa défiance ni le mettre en garde contre l'avenir. Jeune homme, il demeura tendre, rêveur, timide et grave ; avec cela, artiste, prompt aux enthousiasmes et passionné pour la beauté. Il dut aimer de toute son âme une femme très belle : il en fut aimé ou s'en crut aimé. Puis, un jour, un autre la lui prit. Le poète subit une crise terrible, et c'est d'alors sans doute que datent les protestations violentes, les quelques blasphèmes contre l'amour, les cris de désespoir farouche qui sont si rares dans son œuvre.

Car c'est le propre de Sully-Prudhomme de n'avoir pas indéfiniment clamé sa plainte, de ne nous avoir pas lassé de ses lamentations. Certes, il ne vise pas à cette impassibilité qu'affectèrent d'autres parnassiens ; dans son œuvre, il met ingénument toute son âme, et ses vers sont le « monument » où il conserve ses plus chers souvenirs (*les Epreuves* : *Sépulture*). Mais il ne donne pas non plus dans la violence et le désespoir romantiques. De l'amour, il dit les nuances subtiles, les timidités hésitantes, les scrupules inquiets, les intimités douces, les fiertés un peu susceptibles, la grâce enchanteresse et fragile, la gravité tour à tour sereine et triste. Et pour traduire tous ces sentiments délicats, presque point de grands vers ni de poèmes ambitieux. Des stances en forme de chansons, de simples sonnets lui suffisent. Comme les vers, les mots sont sans prétention et laissent plus à deviner qu'ils n'expriment directement. Le poète sollicite-t-il une faveur, il met dans

sa « Prière » (*Stances et Poèmes*) une discrétion à la fois habile et touchante, qui persuade en charmant (1). Sa plainte a la même réserve émue, la même gravité simple et pénétrante :

Tremblant de ses premières fièvres,
Mon cœur n'osait
Monter des doigts qu'il baisait
Aux lèvres...

Vous parliez des bijoux de noces
Moi du serment,
Car nous étions différemment
Précoces.

Et je vous ai (car je rêvais)
Baisé la joue.
Depuis ce soir-là je ne joue
Jamais !

(*Enfantillage*).

Et, si parfois elle se fait plus tragique, elle ne s'épanche pas en longs développement larmoyants. Un sonnet suffit au poète pour donner de sa douleur

(1) Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyer
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez
. . . . . .
Si vous saviez que je vous aime
Surtout si vous saviez comment
Vous entreriez peut-être même
Tout simplement.

l'expression la plus forte et la plus pathétique (*le Prisme : l'Amour assassiné*).

Cette délicatesse des sentiments, cette sobriété de l'expression, tour à tour gracieuse et forte, caractérisent bien déjà la manière de M. Sully-Prudhomme. Mais plus encore que les réalités, de l'amour, plus que les faits de sa vie sentimentale, ce qu'il cherche à traduire, ce sont ses rêves amoureux.

Le moindre incident suffit pour que son imagination parte en campagne. A l'inconnue, à l'enfant qu'il rencontre, il prête des perfections sans nombre et voudrait offrir un bonheur infini (*Vaines tendresses : En Voyage*). Il aurait pour elle des soins attendris, des raffinements de tendresse ; il lui réserverait des plaisirs de choix, sans cesse renouvelés par son ingéniosité d'artiste (*Vaines tendresses : le Réveil*). En retour, elle serait pour lui l'amie dévouée, maternelle, nécessaire « aux graves jeunes gens si prompts à la tendresse, douce, infiniment douce, indulgente aux chimères, inépuisable en soins calmants et réchauffants » ; et sa chère présence animerait, sans la troubler, la solitude indispensable au rêveur (*Vaines tendresses : le Conseil*). Ainsi, leur bonheur serait très discret, très doux et très fort. Mais, pour avoir connu bien des désenchantements déjà, le poète sait

Que l'amour exaucé couve un premier regret.

Il songe donc à une affection qui serait à l'abri de toute fatigue, de tout repentir et de toute rupture. Il

fait un rêve digne de Platon ou de Pétrarque, et il consent à acheter cette pure félicité d'un sacrifice immédiat et douloureux. L'éloignement, en le préservant de toute constatation pénible, de tout contact avec une réalité nécessairement inférieure à l'idéal conçu, fortifiera son respect, purifiera son désir ; et pour sa « princesse lointaine », comme pour une étoile perdue dans l'infini, le poète n'aura plus qu'admiration sereine et dévotion religieuse (*Solitudes : De loin*).

Ce besoin de paix dans la solitude, de sécurité dans le temps illimité, lui fait prolonger, par delà cette vie, son rêve de bonheur. Au secours de l'amour, il appelle la mort, cette « suprême berceuse » des affections humaines. Il se voit étendu, comme les vieux châtelains de pierre, les mains jointes, les yeux clos ; sa bien-aimée est près de lui et, dans le silence du tombeau, il murmure à son oreille cette douce mélopée :

Dans une alliance plus haute
Que les terrestres unions
Gravement, comme eux, côte à côte,
Sommeillons.

Chère, en cette ineffable trêve
Le désir enchanté s'endort,
On rêve à l'amour comme on rêve
A la mort.

L'âme de ses fardeaux s'allège
Par la fuite immense de tout ;
La mémoire, comme une neige,
Se dissout...

Plus rien pour nous, plus rien n'existe
Que l'amour...

...O mon amoureuse,
Dormons dans nos légers linceuls,
Pour l'éternité bienheureuse,
Enfin, seuls !

(*Un rendez-vous.*)

M. Sully-Prudhomme rejoint ici les grands poètes idéalistes, les Pétrarque, les Lamartine, pour qui l'amour fut moins un plaisir chèrement acheté ou une fantaisie passagère, que l'union sereine et pure de deux âmes éprises d'une idéale perfection.

Il ne s'enferme pas d'ailleurs dans ce rêve d'un bonheur très noble, mais égoïste encore. Sincèrement bon, il s'intéresse aux autres, compatit à leur misère et s'efforce à la soulager. Sa jeunesse, peut-être, ne connut pas tout d'abord le don d'universelle sympathie et la divine pitié. « Il vivait, ainsi qu'en plein désert, dans le rêve, insultant la race qui travaille. » Mais vint l'année terrible, avec ses désastres et ses deuils qui réveillèrent les âmes assoupies.

Un soupir, né du mal autour de moi souffert,
M'est venu des cités et des champs de bataille...
.....Ce soupir m'obséda comme un blâme.
Quelque chose de l'homme a pensé dans mon âme,
Et j'ai tous les soucis de la paternité.

(*Les épreuves*, *Homo sum.*)

Le poète se sentit dès lors solidaire de ses conci-

toyens, de tous ceux qui, pour défendre sa vie, son indépendance, luttaient, tombaient sous les balles, ou plus simplement dont les humbles et pénibles travaux assurent à l'artiste, l'aisance et la liberté de son rêve. Il se sentit solidaire des hommes d'autrefois, de ceux qui ont fait sa patrie, comme de ceux qui ont fait sa famille. Envers tous, compatriotes et ancêtres, il comprit qu'il avait une dette ; tous, il les aima et les plaignit, au point de ne pouvoir plus jouir sans pitié ni remords. « Des voluptés, sublime empoisonneur, l'amour de la justice a troublé son bonheur. » Il se reproche le blé que d'autres ont semé et qu'il récolte, lui, serviteur inutile. Les bienfaits mêmes de la civilisation lui paraissent trop chèrement achetés du labeur impayé des morts (*la Justice*, *1re veille*). Il s'emporte contre cette injustice universelle qui réserve aux fils oisifs le fruit des travaux paternels ; il s'en prend à Dieu même, et son impiété sera faite, en partie, des révoltes de sa pitié.

Il est si naturellement tendre et pitoyable que les maux de l'humanité ne sont pas seuls à l'émouvoir. Sa bonté s'étend à toute la nature. Partout où il rencontre le mal, il souffre, à toutes les victimes il prodigue ses larmes et, quand il peut, ses soins. Il croit aux droits imprescriptibles des êtres les plus humbles. Indigné par la lutte des espèces, il n'accepte pas, pour son compte, la concurrence vitale, et toujours, et partout, il respecte la vie. Le sentiment de sa petitesse devant l'infini, rehausse à ses yeux la dignité des moindres cirons, et sa main respectueuse

épargne le moucheron qui vient, sur sa table, troubler son travail (*la Justice*; *6e veille*).

Enfin, quand il rêve d'un monde meilleur, d'un bonheur sans mélange et sans fin, il ne l'accorde qu'à l'homme capable de se sacrifier pour ses frères souffrants (*le Bonheur*).

Songes de poète, dira-t-on, et qui n'engagent à rien ! Heureusement, M. Sully-Prudhomme ne s'en tient pas aux spéculations vaines et aux vœux platoniques. Autant que dans ses livres, il est bon dans la vie pratique. Aux jeunes poètes qui, pourtant, furent plus d'une fois injustes envers lui, il a consacré en partie les revenus de son grand prix Nobel. Il est à la tête de l'Œuvre des visiteurs et ne se contente pas d'une présidence honoraire. Des devoirs de sa charge, il s'acquitte consciencieusement, sans se laisser décourager par les lettres impératives, insultantes ou comminatoires que lui prodiguent des quémandeurs sots et méchants. Il n'est d'ailleurs pas l'homme d'une seule œuvre ; il s'intéresse à toutes les infortunes, à celles notamment qu'ont faites et que font encore chez nous les libres-penseurs et les humanitaires. Enfin sa charité est d'autant plus méritoire qu'elle est plus désintéressée. N'ayant pas la foi, il n'attend aucune récompense surnaturelle et ne pouvant donner par amour pour Dieu, il donne par le plus pur amour de l'humanité.

Mais l'aumône n'est qu'une des formes de sa charité. M. Sully-Prudhomme pratique cette bonté, plus précieuse peut-être et plus rare encore, qui

consiste à charmer. Chez ce poète illustre, point de morgue ; pas même cette réserve excessive qui, chez certains, intimide et décourage la sympathie. Qu'on aille le voir dans sa petite maison toute pleine de fleurs ou qu'on le rencontre sur la route, dans son fauteuil roulant traîné par son ânesse Charlotte, il réserve à tous le même accueil simple, franc et cordial. Avec cela, il possède l'art des nuances délicates et le tact infiniment séduisant. Pour les dames les plus jeunes, même sous le soleil et la pluie, même la pipe à la main, il a des saluts nobles et respectueux ; aux petits bébés, qu'attirent ses yeux bleus si doux et que n'effraye pas sa barbe blanche, il prodigue les sourires, les caresses, les exclamations émerveillées, les baisers attendris.

Aux jeunes gens enfin, fort honorés de devenir très vite ses confrères, il se livre avec confiance, donne des conseils paternels et des encouragements dont ils sont fiers. Leur respectueuse sympathie lui est précieuse et comme il souffre, sans amertume, du dédain qu'affectent à son égard les nouvelles écoles, il jouit doucement et sans orgueil de l'admiration que lui gardent ses fidèles. Il est tout heureux que, dans certains cours de jeunes filles, plusieurs de ses poèmes soient devenus classiques et, récemment, la nouvelle qu'un évêque missionnaire savait par cœur et récitait avec ferveur *la Voie lactée*, l'émut presque jusqu'aux larmes. Tant il est peu de ces pontifes solennels qui se croient des demi-dieux et reniflent l'encens des louanges d'une narine dédai-

gneuse ! Conscient de sa valeur, il reste modeste ; et sensible à la louange, il ne la recherche pas, mais l'accueille sans dédain.

Enfin, il est si vraiment bon, d'une bonté intelligente et respectueuse, qu'il est aussi le plus libéral, le plus tolérant des incrédules. Incapable aujourd'hui encore de ployer sa raison au joug dogmatique, il ne se croit pas pour cela supérieur aux croyants. Souvent, au contraire, il les admire et les envie. Loin de fuir la contradiction, il la provoque volontiers, et même quand il fait œuvre irréligieuse, il ne fait jamais œuvre de polémique haineuse ou simplement irritante. Il s'honore d'avoir des amis dans tous les partis ; il regimbe à la tyrannie démagogique comme à la tyrannie autocratique, et, s'il ne tenait qu'à lui, faire le bien sous une cornette ne serait pas un crime passible de l'exil, bientôt peut-être de la prison.

*
* *

Cet homme si bon, ce poète des intimités douces et des rêves tendres est aussi un esprit singulièrement vigoureux. Collégien, il cultivait à la fois les mathématiques et la poésie ; bachelier ès-sciences, il s'en fut à Lyon faire ses spéciales, et seule une ophtalmie l'empêcha d'affronter Polytechnique ; encore ne renonça-t-il pas aussitôt à la carrière d'ingénieur et fit, nous l'avons dit, un stage de plusieurs mois aux usines du Creusot. De cette double édu-

cation scientifique, théorique et pratique, il a gardé des habitudes d'esprit et des procédés qui suffiraient à distinguer de toute autre son œuvre poétique.

Il observe avec minutie ; il analyse, il décrit avec exactitude ; il compose avec méthode, surveille ses transitions, et ses grands poèmes, trop rigoureusement conduits, font parfois regretter l'aisance souveraine d'un Lamartine plus diffus et plus vague, mais plus libre aussi et plus allant. Ses images, empruntées aux phénomènes de la nature, sont développées suivant les mêmes principes. Là où un romantique se serait contenté d'une métaphore éclatante et rapide, Sully-Prudhomme multiplie les détails qui peuvent donner à sa comparaison le plus d'exactitude et de précision.

Comme un rayon solaire, au sortir de sa source
Droit et blanc, s'il rencontre un prisme dans sa course,
Au choc s'y décompose et, d'un spectre irisé,
Va colorer l'écran qui le reçoit brisé,
L'âme perd sa candeur en traversant la vie.
Le dur milieu terrestre ou son essor dévie
Par le heurt la divise et lui fait découvrir
Tous ses pouvoirs latents d'aimer et de souffrir.
Or, ce livre, où des ans la diverse influence
Varie une chanson que le soupir nuance,
Est l'écran diapré par le reflet vivant
D'une âme qu'analyse un monde en l'éprouvant.

(*Le Prisme.*)

Il affectionne aussi, même dans l'expression de ses sentiments les plus intimes, des métaphores

propres à ravir un physicien, un chimiste ou un mathématicien. A-t-il le vertige devant l'infini ? Il se compare au voyageur qui mesure l'abîme « avec la sonde immense de la peur ». Descend-il dans le puits sans fond où se cache la vérité ? Il est comme « un pendule éternel qu'attire la puissance » du vrai.

Faut-il s'étonner après cela qu'il ait voulu faire de la science, non plus seulement l'ornement, mais l'objet même de sa poésie, et qu'il y ait cherché une nouvelle source d'inspiration ? Dès ses premiers recueils, il avait, en souvenir de ses récentes études, écrit quelques sonnets descriptifs qui, par la perfection artistique et l'exactitude scientifique, font songer à un Théophile Gautier ingénieur.

Plus tard, il s'enhardira ; non content de consacrer à la tragique ascension du *Zénith* un poème important, il s'efforcera, dans *la Justice* et dans *le Bonheur*, de rivaliser avec Lucrèce (1) et le Chénier de l'*Hermès*. L'entreprise était belle, mais singulièrement difficultueuse, l'auteur le savait. « J'avoue, écrit-il, dans la dédicace de *la Justice*, que ces pages ne visent point à charmer ; elles visent à intéresser certains esprits anxieux, et ne peuvent se lire sans quelque attention. Peut-être ne m'accordera-t-on pas que j'aie fait œuvre de poésie ; j'aurais fait toutefois œuvre d'art, si mes vers étaient jugés

(1) Lucrèce est un de ses familiers, et, pour se faire la main, il a traduit en vers tout le premier livre du *De natura Rerum*.

bons... » En réalité, M. Sully-Prudhomme s'est révélé toujours comme un artiste singulièrement habile à triompher des difficultés les plus ardues, et souvent comme un poète digne de son sujet et de ses modèles.

Les phénomènes scientifiques artificiels, c'est-à-dire provoqués par l'homme ; les expériences de laboratoire et les instruments qu'elles exigent ne prêtent guère à la poésie. Leur description peut être exacte et juste, mais la vérité semble bien ici incompatible avec la beauté. Pour être exact, le poète devra user de termes techniques, fort éloquents sans doute pour le savant, mais dont l'artiste ne saisira pas nécessairement tout le charme :

Contre le Ciel, Titans nouveaux, nous guerroyons ;
Où la fougue échoua, triomphe la tactique ;
Un triangle l'atteint, debout sur l'écliptique,
Un cristal l'analyse en brisant ses rayons ;

Nous savons maintenant, par leurs échantillons,
Que les astres sont tous de matière identique.
Comme ils sont tous régis, dans leur fuite elliptique,
Dans un même concert de freins et d'aiguillons,

(*La Justice*, 6e veille.)

J'admire, il est vrai, l'habileté du poète à mettre en vers l'écliptique, la fuite elliptique des astres et leurs échantillons de matière identique ; ces vers sont nets et vigoureux ; je n'ose dire qu'ils soient beaux, s'il leur manque et la puissance imposante et le charme rayonnant.

Je n'aime guère plus certaines périphrases qui

semblent proposer un rébus au lecteur ingénieux, et si le mot baromètre n'a rien de très poétique, du moins est-il plus clair que

> Cette échelle où se mesure
> L'audace du voyage au déclin du mercure.

Il y aurait, d'ailleurs, mauvaise grâce à insister. Le poète n'est coupable que de trop d'audace, et dans son insuccès même à rendre poétiques les termes géométriques ou les instruments de physique, il se montre encore un écrivain ingénieux, habile et original. Mais la science est pour lui autre chose qu'occasion de prouesses verbales : elle est véritablement matière poétique. Sans doute, elle est destructrice du mystère, elle dissipe les beaux mythes qui charmaient les imaginations primitives, et par là peut sembler d'abord antipoétique. L'Aurore ne tend plus ses doigts de rose aux baisers des poètes, et la loi des vibrations enlève aux fleurs mêmes l'éclat de leurs couleurs.

Et pourtant, la science élargit par ailleurs le domaine de la poésie. Toute grande œuvre scientifique peut provoquer l'enthousiasme. Elle exige, en effet, des qualités intellectuelles, souvent des vertus morales, dignes de notre respect et de notre admiration. L'amour du vrai peut devenir passion ; la science a ses héros, ses victimes et ses martyrs, comme toutes les nobles causes. Etudier cette passion, célébrer ces martyrs, est œuvre essentiellement poétique. La mort des Crocé-Spinelli est un aussi beau sujet,

sans doute, qu'un duel devant Troie ou une victoire olympique. D'autant plus que, glorieuses en elles-mêmes, les grandes découvertes scientifiques sont fécondes et bienfaisantes dans leurs conséquences. Elles modifient, améliorent, adoucissent la dure condition terrestre ; elles élargissent l'univers à la fois et rapprochent les hommes ; enfin, quand elles demeurent toutes spéculatives, elles satisfont encore l'un de nos plus impérieux besoins en nous donnant toujours plus de lumière.

La cause et la fin sont dans l'ombre,
Rien n'est sûr que le poids, la figure et le nombre,
Nous allons conquérir un chiffre seulement...
Mais la terre suffit à soutenir la base
D'un triangle où l'algèbre a dépassé l'extase.
Et peut-être plus tard, si la pensée humaine
Touche au fond du mystère, en tirant sur sa chaîne,
Le chiffre sans éclat qu'au ciel nous aurons lu,
Longtemps enseveli comme une valeur nulle,
Doit surgir glorieux dans l'unique formule
D'où le problème entier sortira résolu.

(*Zénith*, II.)

Héros et bienfaiteurs de l'humanité moderne, les hommes de science doivent être chers au poète, et pour peu que le poète ait lui-même l'intelligence des phénomènes scientifiques, il participera directement aux sentiments, aux enthousiasmes des savants. Il pourra regretter les anciennes croyances et les vieilles légendes. Mais la possession de la vérité l'enivrera ; la joie, l'orgueil de savoir le jetteront dans des transports renouvelés de Lucrèce.

Puis, s'il est un peu philosophe, cette exaltation, ce délire sacré feront place à un abattement douloureux, à un morne désespoir. Car la science résout des problèmes partiels, mais d'autres sollicitent de nouveau ses calculs ; elle dissipe des légendes, elle ne supprime pas le mystère, elle recule les barrières de l'inconnu, mais l'inconnu subsiste toujours, et l'homme se trouve en présence de cette contradiction : il a porté partout le flambeau de sa raison, il a réduit le jeu des forces universelles à quelques lois simples et claires ; sur le monde élargi, il règne avec l'autorité du plus instruit ; mais de lui-même, il ne sait rien ; pour lui-même, il ne peut rien. Immensément savant et infiniment ignorant, maître de la nature et esclave d'une destinée qu'il ignore. Pascal souffrait déjà de cette contradiction qu'est la vie humaine. Deux siècles de progrès intellectuels et de découvertes scientifiques n'ont fait que la rendre plus évidente à la fois et plus douloureuse.

Cette inconsolable souffrance d'une raison orgueilleuse, dont les victoires successives rendent plus cruelle encore la lutte éternelle contre l'infini, peut prêter à de beaux développements poétiques. Certaines parties de *le Bonheur* et de *la Justice* sont là pour le prouver. Parti de l'observation exacte des phénomènes et de leur description minutieuse, Sully-Prudhomme s'élève bientôt à des considérations plus générales et à des méditations plus sublimes ; du fait, il passe à la théorie et au système, et parce que sa sensibilité est très vive, son

cœur s'intéresse bientôt aux recherches et aux découvertes de sa raison ; ses poèmes scientifiques, d'abord descriptifs, puis spéculatifs, deviennent bientôt oratoires et lyriques ; à la clarté froide de l'analyse s'ajoutent alors, tout naturellement, l'éclat des images et la chaleur de l'émotion.

Nous retrouvons les mêmes qualités dans les poèmes proprement philosophiques et religieux ; peut-être même sont-ils, dans l'œuvre de Sully-Prudhomme, la partie la plus intéressante et la plus émouvante. Car, si sa tournure d'esprit, si ses premières études le portaient naturellement vers la poésie scientifique, presque toujours, néanmoins, il n'a étudié les sciences qu'en fonction de la philosophie, et leur a demandé de l'aider à résoudre le problème de la destinée (1) :

Je ne supporte pas la demi-découverte,
Il me faut maintenant deviner ou mourir.
Car le poète, lui, cherche dans la science
Moins l'orgueil de savoir qu'un baume à sa douleur.
Il n'a pas des savants l'heureuse patience,
Il combat une soif plus âpre que la leur.
En vain de ce qui souffre il connait la structure,
Il croit ne rien savoir tant qu'un doute odieux
Plane sur le secret des maux que l'être endure,
Tant que rien de meilleur n'a remplacé les dieux.

(*La Justice*, prologue.)

(1) En agissant ainsi, d'ailleurs, le poète n'a fait que répondre à l'invitation de certains savants et même subir une nécessité. La science n'est pas la philosophie, mais, dans la mesure où elle a besoin de l'observation, la phi-

Elevé pieusement, il demeura chrétien jusqu'à l'adolescence. Il subit alors une première crise ; puis, à l'âge de dix-huit ans, à Lyon, dans une nuit de méditation, il recouvra brusquement la foi. Transporté de bonheur, il se jeta en bas de son lit et s'agenouilla en s'écriant : « Je crois ! je crois ! » Enthousiasme et félicité durèrent peu. De retour à Paris, le jeune homme se replongea dans les mathématiques et lut Strauss. L'esprit géométrique et l'esprit critique le ramenèrent à l'incrédulité, où il persiste encore.

Ses objections sont de plusieurs sortes. Scientifiques, d'abord : l'antiquité de l'univers, l'identité de la matière dans tous les mondes, l'unité, l'universalité de ses lois, rendent inutiles l'existence et l'intervention d'un Dieu.

Contemple-t-il quelqu'une de ces constellations qui, depuis des milliers d'années, s'offrent toujours les mêmes aux yeux des générations éphémères, il se trouble et s'inquiète :

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
O figure fatale, exacte et monotone,
Pareille à sept clous d'or plantés dans un drap noir.

losophie a besoin de la science. De plus, certains systèmes scientifiques qui prétendent expliquer l'univers comportent nécessairement des conséquences morales. Le déterminisme et le matérialisme ont une origine scientifique. Force est donc au chercheur d'étudier les rapports de la science avec la philosophie, la morale ou la religion. Et pour rester sur le terrain littéraire, c'est encore par ses rapports avec la philosophie, que la science peut devenir poétique.

Ta précise lenteur et ta froide lumière
Déconcertent la foi : c'est toi qui la première
M'a fait examiner mes prières du soir.

(*Les Epreuves : la Grande Ourse.*)

Et, volontiers, le poète ramènerait l'univers au monisme et au déterminisme scientifiques.

En même temps, il se heurte au problème du mal. Comment admettre qu'un Dieu bon ait créé une humanité si méchante et si malheureuse ? Dira-t-on que la souffrance est la condition du mérite, et la conséquence de la liberté ? que notre actuelle misère, permise mais non voulue par Dieu, est le résultat d'une volontaire déchéance ? Soit ; mais pourquoi le mal dans la nature, pourquoi la lutte des espèces, la concurrence vitale, la violence et l'injustice universelles ? Le problème paraît insoluble au poète qui ne peut échapper à sa hantise :

Moi qu'attriste et confond la Nature insensée,
Créatrice à la fois du tigre et de l'oiseau,
Que ne puis-je endormir, par mon cœur, ma pensée ?

(*Le Prisme.*)

Le « cœur » propose bien des solutions ; mais en philosophie que vaut le sentiment ? Les consolations offertes par une doctrine ne garantissent pas sa vérité. Et puis, ne faut-il pas acheter trop cher les certitudes et les douceurs de la foi ? Ne paie-t-on pas de jouissances immédiates et sûres l'illusion d'un bonheur futur ? Pariez, dit Pascal, l'enjeu en vaut la

peine. Non, répond M. Sully-Prudhomme, puisque, avec votre système, je n'ai qu'une certitude, celle de perdre le bonheur dont je jouis présentement (*Rouge et noir*).

Ainsi l'amour de « la douce vie » se joint à l'esprit critique pour enfoncer le poète dans son incrédulité. Mais l'homme est plein de contradictions et l'existence qui, tout à l'heure, lui semblait souriante et séduisante, lui paraît maintenant d'une médiocrité lamentable et d'une tristesse mortelle. Sa nostalgie le reprend et

Halluciné, faible, incertain
Il traîne l'incurable envie
De quelque paradis lointain.

La science même ne tient pas ce qu'en attendait le poète ; elle lui a ravi ses illusions, sans lui donner la seule certitude nécessaire. La philosophie, de même, ne lui offre que systèmes contradictoires et solutions également inacceptables. Le sage doit donc borner son ambition à la connaissance des phénomènes et, positiviste par persuasion, subir, sans orgueilleuses et vaines récriminations, l'insondable mystère métaphysique :

Son cerveau pour domaine a les faits qui l'entourent...
Etant force lui-même, et lumière comme eux...
Mais cet humble génie à scruter Dieu s'égare.
Il méconnaît sa tâche en le voulant sonder.

(*Le Bonheur*).

Mais ce sont là de belles résolutions que ne peut tenir longtemps la volonté la plus forte. L'homme ne se résigne pas facilement à l'ignorance, surtout quand il s'agit de sa destinée. Le poète, déçu par la raison, écoute donc la voix de son cœur; la philosophie du sentiment lui paraît aussi vraisemblable qu'une autre et beaucoup plus consolante. Car il est dans la vie des circonstance où le besoin de certitude se fait plus impérieux ; aux jours de bonheur, l'homme peut embrasser indifféremment le matérialisme ou le spiritualisme ; ses chances d'erreur ne troublent pas sa joie présente ; mais s'il connait le malheur, la philosophie n'est plus pour lui spéculation d'intellectuel et jeu de dilettante ; il a besoin d'une doctrine de vie et d'une force morale. Surtout, si la suprême berceuse endort, de l'éternel sommeil, un être cher, le problème de la mort lui apparaît dans toute son inéluctable horreur ; et, plus que sa raison même, son cœur réclame le mot de l'énigme formidable :

On ne songe à la mort que dans son voisinage :
Au sépulcre éloquent d'un être qui m'est cher,
J'ai pour m'en pénétrer fait un pèlerinage,
Et je pèse aujourd'hui ma tristesse d'hier...

Naguère ce problème où mon doute s'enfonce
Ne semblait pas m'atteindre assez pour m'offenser ;
J'interrogeais de loin sans craindre la réponse,
Maintenant je tiens plus à savoir qu'à penser.

Ah! doctrines sans nombre où l'été de mon âge,
Au vent froid du discours s'est flétri sans mûrir
De mes veilles sans fruit, réparez le dommage...

Faites-moi croire enfin, dans le néant de l'être,
Pour elle et pour les morts que d'autres ont aimés,
Ayez pitié de moi, car j'ai faim de connaître,
Mais vous n'enseignez rien, verbes inanimés!...

(*Les Vaines Tendresses* : *Sur la Mort.*)

Aussi, faute de certitude, le poète fait appel au sentiment, écoute ses désirs, fait un rêve de bonheur. Il songe à un astre serein où les amants réunis par delà la mort ne conservent plus de l'humaine condition que la faculté de jouir, et le désir de mériter, fût-ce en se sacrifiant au salut de frères moins heureux (*le Bonheur*). Ce rêve mystique de la félicité suprême achetée par le sacrifice est presque chrétien. De fait, le poète irait volontiers plus loin, jusqu'à substituer au rêve de son imagination le dogme du paradis et à conquérir la certitude par la foi. Mais voici que se redresse sa raison un instant abattue ; oubliant sa propre impuissance, elle dénie au cœur le pouvoir d'atteindre à la vérité ; incapable d'arriver à la certitude, elle se refuse à la foi et interdit au poète les consolations suprêmes.

Je voudrais bien prier, je suis plein de soupirs!
Ma cruelle raison veut que je les contienne.
Ni les vœux suppliants d'une mère chrétienne,
Ni l'exemple des saints, ni le sang des martyrs,

Ni mon besoin d'aimer, ni mes grands repentirs,
Ni mes pleurs n'obtiendront que la foi me revienne.
C'est une angoisse impie et sainte que la mienne :
Mon doute insulte en moi le Dieu de mes désirs.

Pourtant je veux prier, je suis trop solitaire.
Voici que j'ai posé mes deux genoux en terre.
Je vous attends, Seigneur ; Seigneur, êtes-vous là ?

J'ai beau joindre les mains et, le front sur la Bible,
Redire le *Credo* que ma lèvre épela.
Je ne sens rien du tout devant moi. C'est horrible.

(*Epreuves.*)

Et le conflit se prolonge, coupé à peine de trêves éphémères, gâtant au poète toutes ses joies, changeant sa vie « en une longue agonie ». Car à mesure que s'écoulent les années et qu'approche le terme fatal, le problème de la destinée prend plus d'importance pratique et plus que jamais la lumière se fait nécessaire.

Dans la petite chambre où les blanches effigies de Descartes et de Pascal président à son travail, le poète livre donc le combat suprême. Fidèle à ses habitudes de savant, il applique aux formules dogmatiques les principes de la critique logique, mais en même temps il lit les Evangiles avec respect et les commente avec ferveur ; il s'informe des apologistes modernes, correspond avec des prêtres éclairés, discute avec une religieuse digne de le comprendre. Etudes consciencieuses et désir passionné ne l'ont pas encore amené à la lumière ; il en souffre, et son geste accablé dit son infinie lassitude ; mais il ne se révolte pas et ne s'en prend qu'à lui-même. Pour

avoir été, croit-il, l'inutile serviteur dont parle Jésus, il se juge indigne de la grâce d'en haut. Cependant, la paralysie torture son pauvre corps, l'enchaîne à son fauteuil, comme un prisonnier au mur de sa geôle, sans lui laisser un instant de répit ; elle lui impose des gestes qui, mieux qu'une plainte, trahissent sa souffrance : même quand il parle, sa main frictionne lentement sa jambe qui va, vient sur le plancher, d'un mouvement incessant, monotone et crispant. Ses amis souffrent de le voir en cette géhenne. Mais à lui, qu'importe sa guenille ? Une seule chose l'intéresse, l'énigme de sa destinée ; il compterait pour rien la souffrance s'il savait ce qui doit suivre la mort, et pendant que le plancher grince sous ses pieds douloureux, il lève ses yeux profonds vers les abîmes bleus :

Où le vrai Dieu semble endormi.

Cette patience dans l'épreuve même cruelle, cette bonne volonté vers la lumière, cette absence de superbe inspirent aux croyants qui l'aiment la plus douce confiance dans le succès de ses efforts. Jadis il écrivait dans *Bonne Mort* :

Le Phèdon jette en l'âme un céleste reflet,
Mais rien n'est plus suave au cœur que l'Evangile.
Délicat embaumeur de la raison fragile,
Il sent la myrrhe, il coule aussi doux que le lait.

Dans ses pures leçons rien n'est prouvé ; tout plaît :
Le bon Samaritain qui prodigue son huile,
L'héroïsme indulgent pour la plèbe servile,
L'âme offerte à l'épreuve et la joue au soufflet.

On dit que les mourants ont foi dans ce beau livre ;
Quand la raison fléchit, il apaise, il enivre,
Et l'agonie y trouve un généreux soutien.

Prêtre, tu mouilleras mon front qui te résiste ;
Trop faible pour douter, je m'en irai moins triste
Dans le néant peut-être, avec l'espoir chrétien.

(*Epreuves*).

Nous en acceptons l'augure, en rêvant mieux encore. Le jour où le poète fera les « gestes » de la foi, ce ne sera ni par respect des convenances, ni par simple précaution ; il les fera de toute son âme, avec la pleine adhésion de son esprit conquis. Et ce jour viendra nécessairement, car nul plus que M. Sully-Prudhomme ne mérite qu'on lui applique le vers de Polyeucte :

Il a trop de vertus pour n'être pas chrétien,

ou la parole de son cher Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

*
* *

Ce jour-là, sans doute, il se souciera peu de sa gloire littéraire. Elle est cependant et demeurera solide. La variété de son œuvre lui a gagné la faveur des publics les plus différents. Plus simple, plus humain, plus tendre que d'autres Parnassiens, comme Leconte de Lisle ou J.-M. de Heredia, il est presque aussi populaire que F. Coppée. Son art d'exprimer avec une émotion discrète, mais pénétrante, les sen-

timents délicats et un peu subtils, de trouver des symboles ingénieux, d'offrir aux imaginations des rêves séduisants, lui a conquis les salons ; et, sans parler du légendaire et obsédant *Vase brisé*, qui ne connaît *les Yeux*, *la Voie lactée*, *Prière* ou *Première solitude*? Mais les jeunes filles, les « diseurs » élégants ne sont pas les seuls fervents du poète. Il plait aux lettrés amoureux de belles formes, comme aux esprits soucieux des grandes questions scientifiques, morales et religieuses. Son œuvre est belle à la fois et forte, pleine de grâce, de tendresse et de pensée. Si bien que, voulant l'apprécier à sa juste valeur, on songe au mot de Fénelon sur un tout autre poète : « Je le trouve grand ». Car,

> Emerveillé des bleus abîmes,
> Où le vrai Dieu semble endormi,
> Il a caché ses pleurs sublimes
> Dans des vers sonnant l'infini.

P. S. — Malgré la maladie de Sully-Prudhomme, nous ne pouvions penser que la mort transformerait si vite en eloge funèbre une étude écrite en un jour de fête. La disparition du cher poète laisse au cœur de tous ses amis une immense et inconsolable tristesse. Pour nous le regret s'y ajoute qu'il n'ait pas eu, semble-t-il, le loisir d'atteindre le but où il tendait de toute son âme. Nous espérons pourtant une invincible espérance. Le philosophe qui respectait et aimait assez les âmes pour dire à propos d'un de ses ouvrages : « Je saurais que ce livre pût faire perdre la foi à un seul croyant, je ne le publierais pas », n'était-il pas de ces hommes de bonne volonté à qui fut promise la part du ciel ?

JULES LEMAITRE CRITIQUE ET MORALISTE

M. Lemaître, qui connut jadis la célébrité et la popularité même, s'est retiré volontairement dans le silence d'une retraite laborieuse et digne (1). Son nom naguère acclamé ou conspué, reste cher à ceux-là seuls que l'action ne détourne pas complètement des études littéraires. Il y aurait là matière à plus d'une réflexion mélancolique. Peut-être cependant vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Grâce au recul des années comme au silence des passions, le critique peut juger avec plus de sang-froid, d'impartialité et de sécurité ; et si, derrière l'auteur, il rencontre un homme, il pourra, à son tour, mettre dans son étude quelque chose de lui-même, sans craindre de

(1) La Société des Conférences est allée l'y chercher et M. Lemaître vient de consacrer à J.-J. Rousseau dix leçons dont le succès fut éclatant. Nous ne pouvons les apprécier ici. Disons seulement que jamais sujet plus vaste et plus délicat ne fut traité avec plus de finesse, d'intelligence et de vigueur.

céder à un entraînement ou de se livrer à quelque indiscrète manifestation.

M. Jules Lemaître fut d'abord, et, à certains moments, redevient encore un dilettante. D'autres l'ont dit avant moi ; mais si, après eux, je veux indiquer les causes, les manifestations et les conséquences de ce dilettantisme, c'est surtout pour marquer ses limites, mettre en lumière les éléments divers et contradictoires qui constituent le talent de M. Lemaître, montrer avec la souplesse de son esprit, la richesse de son âme ; enfin dégager, s'il se peut, de son œuvre et de sa vie quelques enseignements. « Le dilettantisme, écrit M. Paul Bourget, est une disposition d'esprit très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune. »

Le dilettantisme de M. Lemaître est le plus intelligent des dilettantismes ; mais il n'est pas le moins volupteux. Il y a, ou il y eut chez cet homme un infini besoin de jouir, une recherche constante du plaisir, un effort ingénieux et persévérant pour extraire de la vie les joies les plus savoureuses, pour suppléer par l'imagination aux insuffisances de la réalité, pour créer encore le bonheur, quand le bonheur semblait mourir.

Sans doute, il ne faut pas faire de Jules Lemaître un épicurien banal, et le rejeter dans le troupeau dont parle le bon Horace. Néanmoins, il ne se contente

pas toujours de ce qu'il appelle « les pauvres petits plaisirs intellectuels » ; il leur préfère « les grandes joies animales de la vie physique », et il envie Loti qui « fortifie ses muscles, se fait un corps agile, souple et robuste, un corps de gymnaste et de clown... » (*Contemporains*, III, p. 96-97).

Ne pouvant aller chercher au loin les jouissances exotiques de Loti, il tire du moins de la vie parisienne la plus grande somme de plaisirs possible. En 1889, il visite l'exposition avec une curiosité sans cesse éveillée, un désir presque enfantin de trouver tout beau, et tout amusant ; et, de fait, sa faculté de jouissance demeure si jeune, sa sensibilité si vibrante, qu'il goûte une joie sans cesse renouvelée à parcourir tous les quartiers de la grande Foire ; qu'il voit tout en beau, les hommes et les choses et la vie, et connaît l'ivresse légère et douce de croire un instant à la bonté universelle et au bonheur infini.

Mais l'Exposition n'est pas le seul charme de Paris ; elle en est un des plus rares, mais un des plus éphémères.

Plus modestes, et plus vulgaires, peut-être, les cirques et les cafés-concerts sont heureusement des institutions plus stables, et M. Lemaître, qui prend son plaisir partout où il le trouve, ne manque pas, chaque année, d'entreprendre deux ou trois pèlerinages pieux et amusés à l'*Eden-Théâtre*, à l'*Alcazar d'Eté* ou aux *Folies-Bergère*. Et là il admire tous les numéros, car, d'après lui, comme d'après

M. Renan, « rien de ce qui nous donne une impression d'art accomplie en son genre et rien de ce qui nous communique une honnête gaieté et nous fait trouver la vie plus divertissante — sans qu'il en coûte à notre vertu, — ne saurait être dédaigné par un bon esprit ». (*Impressions de théâtre*, IV.) Il applaudit donc avec une égale conviction les chiens savants, les éléphants équilibristes, les gauloiseries de la grosse Demay, les pitreries de Paulus, les ballets exotiques et les quadrilles réalistes. Même son insistance à décrire les formes les plus variées de la danse, indoues, arabes ou parisiennes ; la minutie de son analyse ; ses dissertations sur la forme et la couleur des maillots ; l'énergie des épithètes dont il loue alternativement Mlle Cornalba et Mlle Carmen ; tout cela prouve qu'en bon Français et en digne disciple de M. Renan, M. Jules Lemaître est singulièrement amoureux de la beauté féminine. Le sort d'une belle femme lui paraît préférable à celui des plus grands hommes d'action et des plus grands artistes ; que dis-je, à propos d'une petite ribaude, qui, déguisée en nonne d'opérette, parodie l'abbesse de Jouarre, il ne craint pas d'affirmer que les belles femmes « sont la consolation du monde » et, par la beauté seule « sont égales en utilité aux sages, aux saints et aux hommes de génie. » (*Impressions de théâtre*, II, p. 285). Vit-on jamais dilettantisme plus voluptueux, plus impertinent dans le mépris des convenances, du génie et de la vertu ?

Et, bien que M. Jules Lemaître écrive toujours

cum grano salis et qu'il faille souvent éviter de protester contre des paradoxes que lui-même ne prend pas au sérieux ; il est si respectueusement, si dévotement épris de la beauté en soi, qu'il la célèbre avec une ferveur mystique, et se fait le prêtre pieux de la religion nouvelle instaurée par M. Renan. Dans l'*Affaire Clémenceau*, Alexandre Dumas supprime-t-il avec son ordinaire brutalité de moraliste intransigeant une femme malfaisante, M. Jules Lemaître s'afflige, s'indigne de ce jugement expéditif et radical, il raille, presque méchamment le pauvre Pierre Clémenceau ; mais à la « guenon du pays de Nod », qui n'a d'autre vertu que la beauté du diable, il prodigue des indulgences infinies, des pardons attendris et reconnaissants. « La suppression d'une créature aussi belle qu'Iza et dont la malfaisance est, après tout, relative et sujette à des appréciations très diverses, ne me semble pas suffisamment justifiée et compensée par le salut de l'âme d'un sculpteur de trop de tempérament et de trop de naïveté à la fois... La beauté est une chose si adorable en soi, et si bonne ; elle répand tant de grâce sur la vie des pauvres hommes ; elle est, imitée et interprétée par les arts, une telle source de plaisirs nobles et délicats que j'hésiterai toujours à me consoler de la destruction violente d'une belle créature de Dieu, fût-elle la plus effrontée des courtisanes, par la pensée que cette mort a rendu l'honneur à un monsieur qui avait assurément d'autres moyens de le recouvrer, et qui peut-être le perdra demain avec une

autre. Bref, à considérer les choses de haut — de très haut, je doute si l'humanité ne perd pas plus à la disparition d'Iza qu'elle ne gagne à la purification momentanée de Pierre Clémenceau. Hélas ! je crains que ces propos ne soient horribles, bien que je les sente conformes à la philosophie de M. Renan et de quelques autres sages. Il me suffirait de parler, comme M. A. France, au nom de la Pitié. Mais il l'a fait de telle façon, que, ne voulant pas redire gauchement et faiblement ce qu'il a dit avec tant de charme et de force, j'ai dû me mettre en quête d'autres arguments. » (*I. de th.* II, p. 107.)

On devine dès lors comment cet amoureux des belles formes concevra ses fonctions de critique littéraire. Il se soucie peu de faire œuvre scientifique, historique ou dogmatique. Juger, classer les œuvres lui paraît ennuyeux autant qu'impertinent, et « vaine comme doctrine, forcément incomplète comme science », la critique n'est plus pour lui que l'art de jouir des livres et d'enrichir et d'affiner ses impressions. Il jette donc pardessus les moulins les principes et les règles de la critique universitaire : plus de normes, plus de toises, plus de distributions de prix ! Des défauts, il n'a cure, pourvu qu'ils soient rachetés par quelques qualités et que, dans son ensemble, l'œuvre soit originale et belle. Tous ceux qui, dans quelque endroit de leur œuvre, nous donnent quelque impression esthétique un peu forte et un peu prolongée, on a le droit de les critiquer à coup sûr, mais non de les traiter dure-

ment, et il faut avant tout leur savoir gré du plaisir qu'ils nous ont fait. Car le beau, où qu'il se trouve et quelque mal accompagné qu'il soit, est toujours le beau et il est partout égal à lui-même... »

« C'est donc dans un esprit de sympathie et d'amour qu'il faut aborder ceux de nos contemporains qui ne sont pas au-dessous de la critique. »

Lui-même est naturellement si plein de sympathie pour ses contemporains, que quand il rencontre dans une œuvre quelque gros défaut, il en souffre d'abord... pour l'auteur, puis l'accepte, tâche de l'expliquer, s'en amuse et l'aime finalement comme un élément essentiel, et une condition nécessaire d'un talent imparfait, mais personnel et séduisant. C'est ainsi qu'à propos des Goncourt, il écrira moins par principe, que pour défendre une manière qui lui agrée : « Il y a les beaux romans et les méchants ; il n'y a pas les romans bien composés et les romans mal composés. »

« L'harmonie d'une composition équilibrée est un charme ; le pêle-mêle des tableaux en est un autre. » (*Contemporains*, t. III.)

De même, il excuse facilement les grossièretés d'Emile Zola et préfère même les manifestations les plus brutales de son talent réaliste à ses maladroits essais de roman poétique : « Que M. Zola laisse les vierges tranquilles. Nous le renvoyons aux Trouilles, dans l'intérêt de son talent et peut-être, je suis affreusement sincère, pour notre plaisir. » (*Contemporains*, IV.)

Et ce n'est pas seulement aux grands seigneurs de lettres que M. Jules Lemaître est si indulgent. Pour lui « rien n'est indigne dans la littérature, rien, si ce n'est le médiocre », et son éclectisme souriant accueille les moindres représentants de l'esprit français, ou simplement parisien, et boulevardier. Il apprécie les rédacteurs de la *Vie Parisienne* et les chroniqueurs des simples quotidiens. Rochefort, Gyp, Fouquier le reposent de Racine, de Lamartine ou de Renan ; il honore M. Catulle Mendès ; il apprécie chez M. Armand Silvestre, non seulement le poète lyrique, mais le gras conteur cher aux commis-voyageurs ; il se délecte enfin aux fantaisies, coq à l'âne, calembours et autres gentillesses de Grosclaude. M. Brunetière et M. Faguet se sont fait une spécialité : ils présentent au public les ouvrages importants des auteurs sérieux. M. Jules Lemaître tient tous les articles ; son œuvre est comme un vaste bazar où les enfants peuvent décrocher des jouets à vingt-neuf sous aussi bien que les artistes découvrir des objets précieux et rares.

Dédaigneux des conventions littéraires, il ne l'est souvent pas moins des règles de la morale, et à une œuvre d'art comme aux ballerines qui se trémoussent sur les planches, il ne demande que de la joie et de la beauté. Les sujets traités ne lui importent guère, non plus que la philosophie proposée ; il est parfaitement indifférent au contenu, et quand de M. Rabusson, il dit que c'est « un Feuillet naturaliste », quand il le compare

(*Contemporains*, t. III) à Crébillon jeune ou à Choderlos de Laclos, n'allez pas voir là une critique; c'est une simple constatation, si ce n'est un éloge. De même, M. Jules Lemaître dit de la comédie de Meilhac : « Un très doux et très ironique nihilisme épicurien, voilà le vrai fond de ce théâtre, ultime fleur de civilisation voluptueuse. » (*Impressions de théâtre*, t. VII, p. 174.) Il n'en proclame pas moins ce théâtre « délicieux » et son immoralité même est un parfum capiteux dont il s'enivre doucement.

Ce sont là, sans doute, faiblesses pardonnables et le critique ne doit pas nécessairement brandir une férule de magister ou proférer des anathèmes de prophète israélite. Mais les plus indulgents, les plus relâchés même ne confessent pas au public tous les secrets de leur âme ; ils gardent pour eux certains plaisirs, témoignant par là d'un reste de pudeur, à moins que le mystère n'ajoute encore à leur volupté. M. Jules Lemaître ne s'embarrasse pas de tant de scrupules, ou ne cherche pas tant de raffinements. Il avoue ingénuement qu'il connaît les Contes de La Fontaine et ne laisse pas de les trouver agréables. Encore La Fontaine est-il un auteur consacré et, peut-être, après deux siècles et demi, un mandarin sceptique peut-il, sans crime, lire les œuvrettes que dès leur apparition même Mme de Sévigné signalait à la bienveillance de sa fille. Mais les contes de M. Catulle Mendès n'ont rien de classique, et les honnêtes gens d'aujourd'hui ne se piquent pas de les avoir lus. M. Jules Lemaître avoue pour-

tant son goût pour cette « pourriture chatoyante. » (*Impressions de théâtre*, t. II) et son dilettantisme amusé invente, pour justifier l'auteur d'Hespérus, des paradoxes ingénieux, indulgents et subversifs.

« Le culte de la phrase purifie chez M. Catulle Mendès le culte de la chair... Le labeur d'art que suppose cette interprétation subtile des réalités infâmes sera le rachat de l'écrivain aux yeux des personnes indulgentes... Certains objets, abordés franchement comme matière d'art, deviennent par là inoffensifs. A peine une petite morsure secrète que nous sentons dans nos moëlles, vient-elle nous rappeler par moment d'où sont nées ces visions, ce qu'elles enveloppent, et autour de quoi elles tournent ; mais ces réminiscences rapides avivent notre jouissance esthétique sans en rendre le danger inévitable et immédiat. C'est la subite brûlure d'un grain de poivre dans la crême ambroisienne. » (*I. de th.* T. II.)

A ce point de son développement, M. Lemaître semble éprouver quelque scrupule. « Et peut-être bien que tout ceci n'est qu'un criminel paradoxe. » Mais il s'en débarrasse bien vite d'un geste impertinent et gamin. « Bah ! j'irai m'en confesser à l'abbé Constantin ; ce bébé à cheveux blancs m'absoudra sans comprendre sur un simple *Confiteor*. Je lui dirai que mon indigne faiblesse part d'un bon sentiment : M. Catulle Mendès est un si grand lettré, que j'ai beaucoup de peine à ne pas l'aimer comme il est. »

C'est, sans affectation de brutalités, sans provocation cynique, le comble de l'immoralité souriante. Elégant dans l'inconvenance même, M. Jules Lemaître fait songer aux petits abbés du XVIIIe siècle. qui débitaient mille impertinences avec une douceur de jeune fille et une assurance de talon rouge.

Enfin, non content de cueillir sans remords les voluptés qui s'offrent à lui, M. Jules Lemaître en crée par l'imagination, quand les livres ne lui en fournissent pas assez, et, de simple amateur, il se fait inventeur. Dans sa comédie de « l'Evasion », M. Eugène Brieux nous présente les différentes variétés du type qu'est le médecin moderne. M. Jules Lemaître trouve la collection incomplète et voici le curieux exemplaire qu'il y ajoute :

« Oserai-je regretter ici l'absence d'une figure de médecin, le médecin dilettante, celui qui abuse de son immense pouvoir, moins encore pour en tirer profit que par une curiosité perverse ! Etre le confesseur, non seulement de l'âme, mais du corps, voir devant soi les hommes dans les attitudes les plus dépouillées et les plus humiliantes ; connaître non seulement les souffrances les plus inavouées des femmes et des jeunes filles ; les souffrances que nul ne soupçonne, les déshonneurs domestiques et les crimes familiaux, mais encore les tares et les secrets du corps, plus durs à livrer quelquefois que ceux de l'âme ; et, aussi, imposer à ses victimes reconnaissantes des traitements, des régimes, des privations, des tortures à l'efficacité desquels

on ne croit pas soi-même, savourer l'idée que, à toute heure du jour, on influe, on pèse sur la vie de malheureux qui ont foi en vous ; qu'on les tient dans sa main, où qu'ils soient ; qu'on peut, à volonté leur souffler l'espérance ou les bouleverser de terreur... il y a là, si je ne me trompe, un plaisir de domination, moins fastueux et moins superbe que celui des conquérants ou des conducteurs de peuples, mais autrement intense, et plus complet que celui même des directeurs spirituels. Et cette volupté, je suis persuadé qu'il est des médecins artistes qui ne se la refusent pas. Le médecin dilettante jusqu'au satanisme, existe, j'en suis sûr. » (*Impressions de théâtre*, t. X, p. 54.)

Et, sans doute, rien n'indique que le critique approuve ou même excuse les médecins de cette espèce. Je veux bien croire au contraire qu'il les a en abomination ; s'il parle d'eux, c'est parce qu'il les connaît et voudrait les signaler à la défiance, à la vengeance publique. Cependant cette façon audacieuse et précise de se représenter la volupté coupable n'est-elle pas déjà une manière d'en jouir, et n'entre-t-il pas quelque perversité dans ce raffinement d'imagination ? L'âme de M. Lemaître, nous le verrons, n'a rien de satanique ; mais nous aurions aimé qu'elle comprît moins facilement et goûtât moins vivement le satanisme des autres.

Mais peut-être serait-ce demander à M. Jules Lemaître d'être moins intelligent ; or, s'il est le plus voluptueux des dilettanti, il en est aussi précisé-

ment le plus intelligent. Il a beau écrire : « Je suis si peu un critique, que lorsque un écrivain me prend il me prend tout entier » (*Contemporains*, t. III), s'il s'abandonne d'abord à la vivacité de son impression, s'il jouit sans arrière-pensée de son plaisir, il excelle cependant à analyser ensuite cette impression et à justifier ce plaisir. Le premier transport calmé, l'ivresse première dissipée, il continue à goûter une volupté d'autant plus raffinée qu'elle est plus consciente d'elle-même. Il nous donne donc les raisons de ses enthousiasmes ou de ses dégoûts, de ses préférences ou de ses antipathies ; et pour n'avoir jamais rien de pédant ni de gourmé, ses considérations sur le mérite respectif de chaque auteur, sont toujours ingénieuses, originales, instructives, souvent même d'une justesse absolue.

Quand un auteur ne réalise pas pleinement son projet et manque son but, M. Lemaître ne le condamne pas d'un mot brutal et décisif ; il cherche si l'effort tenté par l'écrivain n'est pas beau et honorable en soi ; si l'œuvre, même imparfaite, ne laisse pas une impression d'art ; si l'auteur enfin ne mérite pas plus un encouragement qu'un blâme orgueilleux et stérile : « J'aime, écrit-il à propos de Sully-Prudhomme (*Contemporains*, IV) cet effort désespéré d'un poète triste et lucide pour exprimer l'ivresse et la joie. Le poème du bonheur devient le poème du désir impuissant et de la mélancolie incurable. En somme, nous n'y perdons pas. »

Ses amis ne sont pas les seuls qu'il juge avec

cette largeur d'esprit. Il goûte peu Barbey-d'Aurevilly dont l'affectation l'étonne et le choque, il cherche cependant à le comprendre, et il étudie, avec une conscience qui n'a d'égale que sa faculté de compréhension, le pseudo-catholicisme, le pseudo-satanisme, et le dandysme de ce romantique attardé. De même il rend justice à Baudelaire : « J'ai passé, en parcourant ses œuvres posthumes, par trois impressions. J'ai senti l'impuissance et la stérilité de cet homme, et il m'a presque irrité par ses prétentions. Puis, j'ai senti sa misère, sa souffrance intime et je l'ai plaint ; j'ai reconnu en lui des vertus d'honnête homme ; j'ai cru à sa sincérité d'artiste, dont je doutais d'abord. Enfin, ayant relu les *Fleurs du Mal*, j'y ai pris plus de plaisir que je n'en attendais, et j'ai été contraint de reconnaître, quoiqu'en aient dit d'habiles gens, la réelle, l'irréductible originalité de cet esprit si incomplet. »

Ce souci de contrôler, de corriger une impression première prouve que la critique de M. Jules Lemaître est moins primesautière et moins fantaisiste qu'on ne l'a prétendu. Il sait comprendre ce qu'il n'aime pas, et son intelligence redresse les erreurs de son goût personnel.

Ajouterai-je qu'il a l'esprit assez large, l'équité assez coquette, pour priser, entre tous, les écrivains qui ne pensent, ni ne sentent, ni n'écrivent comme lui ; qui parfois même se posent en adversaires de ses théories et en contempteurs de sa manière? M. Brunetière ne ressemblait guère à M. Lemaître,

et sa main d'autoritaire a quelquefois rudement secoué les critiques impressionnistes ; de son côté, M. Lemaître a raillé, et joliment égratigné parfois les critiques dogmatiques. Comme il comprend cependant M. Brunetière, comme il lui rend justice, et comme il l'aime ! et sans doute il l'aimerait moins, s'il se sentait plus près de lui ; tant son esprit éprouve le besoin de sortir de lui-même, de saisir, d'embrasser d'autres esprits, les plus nombreux et les plus divers. Ce voluptueux est vraiment l'explorateur d'esprits, le chercheur d'âmes le plus curieux, le plus pénétrant, en un mot le plus intelligent, que nous ayons eu depuis Sainte-Beuve.

Si souple, si large, si compréhensive, son intelligence est en même temps d'une rare lucidité et d'une rectitude presque parfaite. De même qu'elle le préserve des antipathies étroites et injustes, elle le met en garde aussi contre les enthousiasmes délirants et les dévotions aveugles.

L'imagination de Hugo, sa richesse d'invention verbale, ses prouesses de versification inspirent d'abord à M. Lemaître une admiration éperdue ; le critique reçoit comme un ébranlement physique, comme une commotion électrique ; il éprouve une espèce d'éblouissement, de ravissement, d'effarement qui tient du délire. Il adore... il balbutie...

Mais bientôt, il se reprend, sa raison revendique ses droits : d'un coup brusque de sa volonté, il se redresse devant l'idole énorme qui tout à l'heure l'écrasait de sa masse. Plus simplement le critique

démêle ses impressions, les analyse, met de l'ordre intelligent là où il n'y avait qu'émotions confuses, et finalement porte sur le grand poète un jugement à la fois respectueux et clairvoyant, enthousiaste et sévère, toujours juste dans le blâme comme dans l'éloge.

Encore V. Hugo n'est-il pas parmi les favoris de notre auteur. Mais M. Jules Lemaître juge ceux-là mêmes qu'il préfère avec un esprit averti et, pas plus devant eux que devant les autres, son intelligence critique n'abdique aucun de ses droits.

Il a beau défendre, contre la *Vie Parisienne*, le style d'A. Daudet ; ne résume-t-il pas d'un mot tous les défauts de cette « écriture » trépidante, quand il l'appelle un « style de névropathe » ? N'a-t-il pas raillé la vanité des Goncourt, les affectations de M. Paul Bourget, les ambitions politiques de Maurice Barrès ? N'a-t-il pas parlé en toute liberté d'esprit (d'aucuns diraient avec une sacrilège audace) de « l'enchanteur », du « magicien », du « plus cher de ses maîtres spirituels », de M. Renan lui-même ? Qu'on lise dans les *Impressions de théâtre* (t. I.), l'article sur l'abbesse de Jouarre, et l'on verra si les anathèmes de M. Brunetière sont plus sévères, au fond, que les explications en apparence bienveillantes, les commentaires attendris à la fois et railleurs, apportés par le plus pieux et le plus respectueux des disciples.

*
* *

Le dilettantisme de M. Jules Lemaître répond donc bien à la définition que nous en avons donnée d'après M. Paul Bourget. Par « une disposition d'esprit très intelligente à la fois et très voluptueuse, il s'est prêté à toutes les formes de la vie ». Il a tâché de tout aimer et réussi à tout comprendre, accueillant avec une égale sympathie, les Anciens et les Modernes, les Classiques et les Romantiques, les Idéalistes et les Réalistes, les poètes tragiques et les vaudevillistes, les dévots et les incroyants, Homère et V. Hugo, Balzac et G. Sand, Octave Feuillet et Emile Zola, Racine et Meilhac, Louis Veuillot et Ernest Renan. Mais en même temps, en vertu de la même disposition d'esprit intelligente et voluptueuse, il a tâché de se prêter seulement aux diverses formes de la vie, sans jamais s'y donner entièrement. Avec la tendance à l'universelle sympathie, il a développé en lui l'esprit critique et la défiance intellectuelle. Cette crainte « d'être dupe » lui a parfois rendu service ; il lui doit d'avoir jugé ses meilleurs amis avec une bienveillance clairvoyante. Mais parfois aussi elle lui a été nuisible. Il lui doit certaines habitudes de raillerie, certaines affectations de scepticisme, certains tours cavaliers et allures désinvoltes, qui étonnent, déconcertent et irritent. Avec lui, le lecteur innocent ne se sent pas d'abord en pleine sécurité ; à son tour, il se défie et

n'ose pas accorder toute sa sympathie, toute son admiration à un critique, qui, ne prenant rien au sérieux, pourrait s'amuser de ses hommages plus encore que s'y plaire. Avec un dilettante, on craint d'être dupe, et c'est la juste punition du dilettantisme même. Pourtant, à l'égard de M. Jules Lemaître, nous n'avons pas le droit d'être trop sévères ; car son dilettantisme n'est pas, tant s'en faut, radical ; ce sceptique a des convictions solides ; ce voluptueux croit à autre chose qu'au plaisir.

Ses préférences ou ses répugnances littéraires vont d'abord nous aider à fixer les limites intellectuelles de son dilettantisme. Car on a beau tâcher de tout aimer, il y a cependant des choses qu'on préfère et d'autres qu'on déteste. M. Lemaître, en particulier, tout en « concevant entièrement et profondément (presque) toutes les façons dont le monde s'est réfléchi dans les intelligences » peut être défini autrement « que par cette aptitude même à tout pénétrer et à tout embrasser ». Malgré son étendue d'esprit et sa puissance de sympathie, il se présente, à qui veut le définir, avec plus d'un trait individuel.

C'est d'abord un esprit soucieux de clarté. Sans être né au pays du soleil, il se sent mal à l'aise dans les brumes du Nord, et c'est pourquoi, tout en s'efforçant d'être juste pour Ibsen, Björnson et Tolstoï, il ne peut partager l'enthousiasme des bons snobs pour les littératures slave et scandinave. Il trouve là-dedans bien du brouillamini et les mêmes théories sociales, les mêmes doctrines évangéliques

lui paraissent bien supérieures, exposées dans la langue limpide de George Sand. De même, les mystères de la poésie symbolique et décadente le séduisent peu ; il a tâché de comprendre Mallarmé ; il a de la sympathie pour le pauvre Lélian. Mais, au total, la jeune école trouve auprès de lui, critique indulgent et moderniste, moins de faveur et d'encouragements qu'auprès de l'autoritaire et classique M. Brunetière. M. Lemaître aime avant tout les génies lumineux et francs, ceux qu'éclairent les rayons de la divine raison gréco-latine.

Il exige encore de toute œuvre, même poétique, même romanesque, même fantaisiste, un minimum de sincérité et de vérité. Il est prêt à faire bien des concessions, à étendre largement les limites de la vraisemblance ; mais encore croit-il à l'existence de ces limites, et semonce-t-il vertement ceux qui les franchissent. Demandez plutôt à M. Dubout, l'auteur malheureux d'une déplorable « Frédégonde ». C'est à son sujet que M. Lemaître affirmait ces principes :

« Toutes conventions ne sont pas bonnes pour tous les genres. Celle qui peut se formuler en ces termes : « Les absurdités ne comptent pas si elles sont la condition d'un effet dramatique », est affaire aux genres dont tout l'intérêt est dans les combinaisons de faits, c'est-à-dire au vaudeville et au mélodrame... Mais la tolérance que j'accorde sans peine au vaudeville et au mélodrame populaire, il faut bien que je la refuse à la comédie de mœurs ou

d'analyse, au drame historique et à la tragédie, c'est-à-dire aux genres dont le principal objet avoué est justement la peinture des sentiments et des passions, peinture dont la vérité a pour corollaire un certain degré de vraisemblance dans les événements. »

« Là encore, cependant, il convient de distinguer ; sur la vraisemblance des faits, il est permis d'être accommodant, le hasard jouant, après tout, un assez grand rôle dans les choses humaines. Mais la vérité morale, c'est autre chose ; nous devons y tenir dans la comédie et le drame sérieux. Je l'entends d'ailleurs le plus largement que je puis, et je ne règle point l'âme humaine au compas : mais enfin, il est telles violations de cette vérité qui sautent à tout les yeux. » (*Impressions de théâtre*, t. X, p. 216). Distinction des genres, vérité, vraisemblance, tout y est : on dirait du Boileau !

M. Dubout est la dernière victime de M. Lemaître. M. Georges Ohnet avait été la première, et sur lui le critique s'acharna avec un raffinement de cruauté malicieuse. Que reprochait-il donc à l'honnête auteur du Maître de forges ? Rien, que d'avoir fait de la fausse littérature, avec du faux romanesque, de faux sentiments et du faux grand style. Un peu de vérité, un peu de sincérité, et M. G. Ohnet se voyait pardonné. Tant M. Lemaître est épris de raison, amoureux de la nature, et tout imprégné encore de classicisme.

Sans doute, il n'a pas la superstition des clas-

siques ; pour la plupart il les comprend plus qu'il ne les sent, et les respecte... de loin, plus qu'il ne les aime ; c'est aux modernes, au contraire, que vont toutes les tendresses de son cœur.

« Souvent, ouvrant au hasard un livre d'aujourd'hui ou d'hier, il m'arrive de frémir d'aise, d'être pénétré de plaisir jusqu'aux moelles, — tant j'aime cette littérature de la deuxième moitié du XIXe siècle, si intelligente, si inquiète, si folle, si morose, si détraquée, si subtile, — tant je l'aime jusque dans ses affectations, ses ridicules, ses outrances, dont je sens le germe en moi et que je fais miens à mon tour. »

Il écrit encore :

« On dit que ces écrivains se sont trompés, qu'ils ont plié l'art à nous donner une impression des choses fort différente de celles qu'on avait coutume de lui demander, qu'ils ont ainsi dépensé un art infini à aller contre le but même de l'art. Je n'en sais rien. S'ils sont malades, c'est avec une bonne partie de leur génération. Malgré tout nous ne haïssons point ces livres qui nous offrent tant de *sensations* emmagasinées et tant d'*humanité* toute *vive* et *toute proche* de nous. » (*Contemp.*, t. III.)

Il a donc des indulgences que réprouveraient les critiques classiques. Mais pourquoi aime-t-il tant certains modernes, sinon pour leur *sincérité*, et leur *humanité ?* et, toute question de forme mise de côté, n'est-ce pas pour la même raison que Boileau aimait tant Racine ? Chez les modernes même,

M. Lemaître déteste l'artifice et l'affectation, tout ce qui est une déformation de la nature, un masque menteur collé sur la figure humaine. S'il admire plus Hugo qu'il ne l'aime, c'est parce que trop souvent, il le sent insincère ; si ses préférences vont à Lamartine et à Musset, c'est parce qu'ils ignorèrent le cabotinage, et demeurèrent ou crurent demeurer simples et véridiques.

M. Lemaître préfère donc les modernes ; mais il justifie sa préférence par des motifs que les classiques eux-mêmes comprendraient, et malgré toutes ses impertinences, il demeure fidèle aux meilleures traditions de l'esprit français.

Puisse cette constatation consoler l'Alma Mater dont il fut le fils infidèle, et réjouir dans leur tombe l'honnête Casimir Delavigne et le bon Nicolas Boileau qui furent ses premiers « instituteurs » littéraires et l'objet de ses enthousiasmes enfantins !

.
. .

C'est comme *moraliste* encore que M. Lemaître me paraît se rattacher à notre tradition classique. Le rêve ou la spéculation pure le séduisent sans le satisfaire pleinement ; capable de goûter la métaphysique et le mysticisme, il n'en fait pas l'aliment ordinaire de son âme. La contemplation même de cette beauté formelle qu'il aime tant ne lui suffit pas, et les purs artistes ne sont pas les confidents de son esprit sérieux, ni les amis de son cœur aimant

et triste. Il leur préfère sinon tous les penseurs, du moins les moralistes, c'est-à-dire, ceux qui ont une vie intérieure, et qui tournent vers l'étude de l'âme humaine la curiosité de leur intelligence et la sympathie de leur cœur. C'est pourquoi ses vrais maîtres ou ses vrais amis intellectuels sont, sans parler de Renan qu'il a aimé pour des raisons spéciales, Racine, Paul Bourget, Anatole France, Alexandre Dumas fils, et surtout Sully-Prudhomme. Leurs œuvres lui plaisent moins encore pour leur beauté artistique que pour la richesse et la qualité de leur substance morale. Avec eux et grâce à eux, il peut analyser des sentiments, descendre au fond des âmes, discuter des cas de conscience, méditer sur une conception de la vie. Il parle d'eux le plus souvent qu'il peut, et le ton qu'il emploie à leur égard révèle bien le caractère de ses sentiments. Contemporain, et tout rapproché de Bourget et de France, il peut se montrer familier avec Jérôme Coigniard et Claude Larcher ; mais sa familiarité même est pleine d'amitié et d'admiration ; quant à A. Dumas, il le discute avec ferveur, et pour Sully-Prudhomme, le grand railleur qu'il est, n'éprouve plus que tendresse, respect et vénération. En ces écrivains « plus intelligents que les monstres divins, il trouve une science et une sagesse plus complètes... ; il y découvre le dernier état d'esprit, le plus récent état de conscience où l'humanité soit parvenue ; tout en les jugeant supérieurs à lui-même, il se sent tout de suite de plain pied avec eux. Tout ce qu'ils expriment,

il lui semble qu'il était capable de l'éprouver lui-même quelque jour. » De fait, il est plus que leur semblable, il est vraiment leur égal ; car sa pensée n'a pas besoin d'être éveillée, excitée par la leur ; d'elle-même, elle est active et inventive.

Et comme il s'amuse de tout, M. Lemaître philosophe sur tout ; les moindres incidents, comme ils piquent sa curiosité et satisfont son désir de jouissance, provoquent aussi chez lui un travail de réflexion sérieuse, à la fois attendrie et grave. Souvent, il indique d'un mot simple et rapide les pensées qui envahissent brusquement son esprit, il craint semble-t-il d'insister, d'assombrir le lecteur, et aussi de livrer quelque chose de son âme. Mais dans leur brièveté même, ces indications ne laissent pas d'être suggestives et émouvantes. Un jour, à l'exposition de 89, il contemplait non sans mélancolie un petit nègre, bien dépaysé dans les jardins du Trocadéro ; passe un petit Parisien, instruit, lui, et cultivé, mais maigre, pâle, souffreteux ; et ce rapprochement soudain de deux enfants si différents, loin d'amuser M. Jules Lemaître, l'incite au contraire à douter de cette civilisation dont tout à l'heure il constatait et goûtait si vivement les bienfaits.

Et sans doute, il ne s'attarde à de vains et longs regrets, mais, d'un mot, il ramène aux choses sérieuses nos esprits amusés et leur fournit un ample sujet de méditation... C'est encore une visite joyeuse à la grande Foire Cosmopolite qui lui inspire ces considérations inattendues, viriles et fécondes :

« Les lendemains de rêve sont dangereux. On se heurte de nouveau à la réalité ; on la trouve plus rude qu'anparavant et l'on s'irrite... Et il arrive ainsi qu'en exaltant notre espoir, mais sans nous apporter plus de vertu, la fête de la paix sème en nous des germes de guerre. Rappelons-nous ce qui suivit la délicieuse et sublime fête de la Fédération de 1790 et soyons les gardiens vigilants de nos propres cœurs. » (*Contemporains*, t. V, p. 334.)

D'autres fois, des spectacles beaucoup moins grandioses, beaucoup plus favorables, semble-t-il, à l'éclosion d'idées folâtres, incitent encore M. Lemaître aux pensées graves, et c'est, par exemple, des Folies-Bergère qu'il rapporte une vraie méditation sur la misère humaine. Aux Folies-Bergère donc, il s'est amusé des ébattements du jeune éléphant Boney ; il a admiré la grâce lourde, la gaieté enfantine, la bonhomie malicieuse de l'éminent pachyderme ; et il décrit ces exercices d'acrobate, ces farces « éléfantaisistes », avec une complaisance souriante, une habileté, une virtuosité comparables à celles de Boney lui-même.

Mais tout en riant, il songe ; sa pensée, d'abord n'est que fine et spirituelle : « On dirait qu'un tout petit génie espiègle nous regarde par les yeux des éléphants et habite leurs grands corps plissés, comme un moineau qui habiterait un sac ; et le contraste est impayable de la finesse de cette âme alerte avec l'énormité du corps où elle est empêtrée. »

Puis, sans cesser encore de s'amuser, ni même de blaguer, comme il convient à un critique de café-concert, M. Jules Lemaître s'achemine vers la poésie et la philosophie : « Je vous ai dit que Boney et ses deux compagnons étaient excessivement gais. Du moins ils en ont tout l'air. J'ai pourtant failli revenir de cette impression en songeant à leurs frères libres, à ceux qui parcourent les grandes plaines et les grandes forêts de l'Inde, à ceux qui, comme les éléphants romantiques de Chateaubriand, peuvent faire leur prière du matin sous le ciel infini et encenser avec leurs trompes le soleil levant. Je me disais qu'il devait être bien désagréable pour de si grosses bêtes d'être enfermées dans nos petites écuries et de ne pouvoir même pas se promener sur le boulevard ».

Voilà l'évocation poétique égayée d'esprit parisien.

Voici, maintenant, pure de presque tout alliage, la méditation morale : « En y réfléchissant davantage, j'ai compris que le sort de ces éléphants était, malgré tout, digne d'envie. Si l'on excepte les fauves, et aussi ceux des animaux domestiques que nous obligeons à travailler avec excès, il me semble que les bêtes les plus heureuses moralement sont celles qui vivent le plus avec l'homme, qui ont pénétré le plus avant dans son intimité... Ces bêtes honorées de notre amitié sont, dis-je, les plus heureuses, parce qu'elles ont trouvé, pour leur part, le but de la vie, un but supérieur à elles-mêmes et

au-delà duquel elles ne peuvent évidemment rien rêver. »

« Notre malheur, à nous, c'est que nous sommes la plus parfaite des races qui habitent la planète. Nous ne pouvons donc vivre pour quelque chose qui soit au-dessus de nous, et nous ne pouvons nous dévouer qu'à nos propres songes. De là notre inapaisable inquiétude. Mais, s'il y avait sur la terre une autre espèce vivante qui nous fût aussi supérieure que nous le sommes aux bons chiens ou aux bons éléphants, quelle sécurité et quelle joie ! Nous rapprocher de cette espèce, lui obéir, la servir, l'aimer, essayer de la comprendre, tel serait pour nous le but de l'existence : nous ne concevrions point de plus grand bonheur, de plus haute dignité, et n'aurions pas l'idée de rien rechercher par delà. » (*Impressions de théâtre*, t. X, pages 389 et suivantes.)

Que vaut cette conception de la vie ? Ce n'est pas le lieu de le rechercher ici. Mais, puisque nous voulions montrer que chez M. Jules Lemaître le dilettante voluptueux cache à peine un grave moraliste, il était, croyons-nous, peu de pages plus significatives que cette méditation sur la misère humaine, écrite au sortir d'un lieu de plaisir, à propos d'acrobaties et autres gentillesses « éléfantaisistes ».

Les animaux d'ailleurs n'ont pas le privilège exclusif d'inspirer à M. Lemaître de salutaires pensées ; l'humanité lui est aussi un perpétuel sujet de méditations, et telle peuplade sauvage égarée au Jardin

d'acclimatation l'incite à philosopher successivement sur la nature de la beauté, sur l'origine de la pudeur, sur l'utilité relative des blancs et des nègres, sur leur droit respectif à la vie. Tant son esprit passe naturellement, nécessairement de la contemplation des formes, à l'étude des âmes, et à la discussion des problèmes philosophiques.

Un dernier exemple nous fera saisir mieux encore cette tendance de M. Lemaître à transformer la jouissance esthétique en tristesse de moraliste inquiet.

Il vient de lorgner avec son habituelle curiosité un ballet symbolique et voici qu'il écrit : « C'est bien de la mort qu'il s'agit, et rien n'est plus singulier que cette évocation de la mort, dans cet endroit, parmi tout cet appareil de plaisir. Et, plus cette danse d'enterrement est allègre, plus les danseuses se trémoussent dans la transparence des plis noirs et sourient et font des mines, et plus le spectacle devient lugubre. La mort plane sur toute cette chair offerte ; c'est pour la mort que dansent ces petites. Car tous leurs mouvements et toutes leurs poses tendent à exprimer et à provoquer l'amour, et l'amour est le pourvoyeur de la mort. Et alors le sourire des danseuses apparaît effrayant... Ce sourire est impersonnel comme le rire des têtes de mort. C'est le rire du squelette d'ivoire que les antiques épicuriens dressaient sur la table de l'orgie. » (*Impressions de théâtre*, t. I, p. 339).

Voilà les surprises que nous réserve M. Lemaître.

Le dilettante s'est fait philosophe, et la chronique boulevardière méditation sur la mort. Ne reprochons pas à l'écrivain ces apparentes contradictions. Outre qu'elles sont piquantes, elles prouvent l'élévation et la noblesse d'un esprit, qui, décidé d'abord à jouir de la vie, s'évade comme malgré lui du scepticisme et du dilettantisme pour courir aux éternels problèmes de la vie et de la mort, et qui, s'il voit dans le monde « un spectacle fort amusant », y découvre aussi une « énigme » bien inquiétante. Il n'apporte pas, il est vrai, la solution de cette énigme ; suivant les jours il adopte les philosophies les plus contradictoires. Mais il souffre du scepticisme où le condamne son dilettantisme. « Ceux qui essaient, comme moi, d'entrer partout, confesse-t-il, c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux ; et il faut les plaindre. » (*Contemporains*, II, p. 224). Cet aveu doit être une leçon pour ceux qui seraient tentés de renouveler l'expérience des dilettanti ; il doit aussi concilier toute notre sympathie à celui dont la souffrance, noble par son origine et féconde par ses conséquences, devient pour tous un enseignement.

*
* *

Cette sympathie sera plus vive encore si, après avoir étudié le tempérament et l'esprit de M. Lemaître, nous pénétrons plus avant, dans son âme, et recherchons quelles vertus il aime le mieux chez les autres et s'efforce de pratiquer pour son compte.

La première de ces vertus, c'est l'humilité. Nul vice ne lui est plus odieux que l'orgueil, nul défaut n'a plus excité sa verve railleuse que la vanité ; Victor Hugo et les Goncourt en savent quelque chose. Les humbles, au contraire, ont toute son estime et toute son affection. Voyez, par exemple, avec quel ravissement ému il parle de Louis Veuillot et de sa simplicité d'âme ! (*Contemporains*, t. VI).

Et sans doute on peut aimer les vertus des autres sans les pratiquer soi-même et détester chez eux les défauts dont on est personnellement affligé. En particulier, un orgueilleux doit nécessairement haïr l'orgueil de son voisin, qui offusque le sien propre.

Mais tel n'est pas le cas de M. Lemaître. Il aime l'humilité chez les autres, par ce qu'il s'efforce d'y atteindre pour son compte. Sans doute, je ne garantis pas que son humilité soit d'une pureté évangélique parfaite et je sais tels chrétiens qui, pour la suspecter, tirent partie d'une phrase (*Contemporains*, t. VI, p. 73) où l'auteur affirme : « Je suis humble, ou j'y tâche ». On ne se vante pas, disent-ils, de son humilité, sans la nier par le fait même. Mais, M. Lemaître ne se vante pas ; relisez le passage et vous en conviendrez. Admettons cependant qu'il ait eu tort de se décerner à lui-même ce brevet d'humilité ; c'est une faute comme en commettent les meilleurs et sur laquelle on ne doit pas juger un homme, parce qu'elle constitue une exception. D'une façon générale, les attitudes, les paroles et les actes de M. J. Lemaître ne sont pas d'un orgueilleux.

Nul n'eut moins que lui la superstition de son métier et cet orgueil professionnel qui caractérise les gens de lettres. Nul au contraire n'a constaté avec plus de clairvoyance, affirmé avec plus de persistance la vanité de la carrière et de la gloire littéraires. Il met les hommes d'action bien au-dessus des écrivains et raille doucement les mandarins dont tout le bonheur et tout l'orgueil est de mettre du noir sur du blanc.

J'ajoute que son dilettantisme même est à base d'humilité. Et ne criez pas au paradoxe ! M. Brunetière condamne la critique impressionniste, parce qu'elle refuse de juger et de classer les œuvres. A quoi M. Lemaître répond, ou à peu près : « Je ne cherche pas, il est vrai, à distribuer des prix ni à dresser des classifications scientifiques ; mais ce n'est pas mauvaise volonté, c'est tout bonnement impuissance ; je ne suis sûr que de mes impressions et de mes impressions présentes ; la loyauté me fait un devoir de ne pas offrir autre chose à mes lecteurs. J'admire l'intrépidité de vos affirmations, mais elle exige une confiance en soi-même et une sérénité dans la certitude que je regrette de ne pas posséder. » Et je veux bien que, pour se défendre, M. Lemaître raille à son tour M. Brunetière ; j'admets qu'il y ait en lui un doctrinaire du doute systématique et que le scepticisme n'implique pas nécessairement l'humilité intellectuelle. Mais à côté de la question de principe, il y a la question d'espèces ; et je crois que si M. Lemaître répugne

aux affirmations tranchantes, aux jugements dogmatiques et aux constructions systématiques, c'est pour ne pas se faire plus « fort » qu'il ne l'est ; et que dans ses nonchalances, réticences et contradictions, il y a peut-être de la paresse et du caprice mais, par dessus tout, de la discrétion, de la pudeur intellectuelle, en un mot, de l'humilité.

Le moraliste, chez lui, professe les mêmes principes et se recommande par les mêmes qualités que le critique littéraire. Il ne se fait guère illusion sur la bonté de l'homme et, si le disciple de Renan eut des velléités d'optimisme, elles n'ont pas résisté au brutal démenti des faits. Mais le pessimisme, très réel, de M. Lemaître n'a rien d'amer ni de hautain, parce que le moraliste ne juge pas les autres du haut de sa supériorité. Non pas qu'il s'abîme dans la constatation et l'aveu de son infériorité, ce qui serait une manière de provoquer des démentis flatteurs. Plus simplement et tout bonnement, il se range dans la moyenne des honnêtes gens et il n'entend pas par là s'attribuer une place glorieuse. Il aime, en effet, à propos d'une comédie morale comme *Maître Guérin* ou *Monsieur Alphonse*, à se livrer à l'exercice suivant : Il explique, sans la justifier, la conduite de Guérin ou d'Alphonse ; il cherche les circonstances atténuantes qu'ils peuvent invoquer ; met en lumière les qualités que n'ont pas étouffées leurs vices, et les bonnes actions qui ont pu leur échapper ; d'autre part, il s'en prend aux « personnages sympathiques » présentés comme vertueux, démêle leurs intentions

et leurs calculs, montre leurs faiblesses et leurs inconséquences, et conclut, sinon en faveur des coquins, du moins contre les prétendus honnêtes gens. Il y a dans ce procédé plus qu'un jeu malicieux et un paradoxe subversif. C'est l'application inattendue, c'est la démonstration de la fameuse parole de Joseph de Maistre : « Je ne sais pas ce qu'est la conscience d'un coquin ; mais je sais ce qu'est la conscience d'un honnête homme : c'est affreux ». C'est aussi une excellente leçon d'humilité et nous l'acceptons d'autant plus volontiers que M. Jules Lemaître se l'applique tout à l'abord à lui-même. Il a pris soin de se ranger dans cette catégorie des honnêtes gens pour lesquels il est si dur, et en même temps que le leur, c'est bien son examen de conscience qu'il fait en toute sincérité.

C'est d'ailleurs chez lui une habitude de juger sa vie lui-même en même temps que celle des autres ; et comme il se garde, dans ses retours sur lui-même, de toute affectation et de toute exagération, il faut bien avouer que ne s'en faisant pas accroire, il ne veut pas non plus nous tromper. Ici encore sa sincérité prouve son humilité.

Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher savent enfin que l'homme pratique les vertus que recommande l'écrivain. S'il ne repousse pas les hommages, il ne les recherche pas non plus, et si quelque témoignage de sympathie lui arrive d'un inconnu, il en est surpris autant que flatté ; il remercie alors avec bonne grâce, mais sans ces effusions indiscrètes ni

ces banales et pompeuses protestations de dévouement qui sont une affirmation de supériorité. De même, il se prête mal aux confidences et décourage les admirations indiscrètes ; dans la réserve où il s'enferme, il y a peut-être de la timidité et sans doute de la dignité ; mais il y a certainement de la pudeur et de la modestie. M. Jules Lemaître ne juge pas que sa personne soit intéressante et il défend son intimité. C'est une belle leçon de convenance et d'humilité à tous les cabotins de lettres qui nous assassinent de leurs interviews et encombrent les journaux de leurs portraits tout comme les « demoiselles » et les assassins.

∴

L'humilité devait rendre plus facile à M. Lemaître la pratique d'une autre vertu qui lui est chère encore, je veux dire la bonté. D'aucuns vont protester. Je sais que M. Lemaître fut le plus spirituel et le plus malicieux des critiques ; que sa raillerie parfois gamine fut plus terrible que l'ironie puissante de M. Brunetière : que sur certaines de ses victimes enfin, il s'est acharné avec une ténacité impitoyable renouvelée de Boileau. Mais quoi ? M. Lemaître a voulu montrer qu'il connaissait tous les sens du mot critique ; c'était son droit et peut-être son devoir, et il n'a jamais eu de haines que littéraires. Encore ont-elles été peu nombreuses, et rares leurs manifestations. En un mot, on peut s'être montré sévère,

cruel même à *Frédégonde* et au *Maître de Forges*, sans avoir pour cela l'âme méchante ; et celle de M. Lemaître est précisément tout le contraire.

Mais sa bonté est, en apparence, d'une qualité toute particulière et nous devons en rechercher les causes pour en mieux définir les caractères. Elle consiste d'abord dans l'incapacité de supporter la vue de la douleur physique, et cette bonté toute négative est une pure affaire de tempérament. M. Lemaître n'est pas de ceux qui se plaisent aux jeux du cirque et de l'arène, aux combats d'animaux ou aux exécutions d'assassins. L'idée d'infliger un supplice, même mérité, à une créature humaine lui est odieuse, angoissante ; les drames sanglants de M. Sardou le mettent lui-même à la torture, lui étreignent le cœur, lui causent une épouvante indicible, comme jadis les récits de martyres, qu'il lisait, tout enfant, dans la Vie des Saints.

De cette disposition physique, nous ne pouvons le louer, puisqu'il n'en est pas responsable ; mais il y a chez lui autre chose que cette bonté négative due à l'impressionnabilité de son système nerveux. S'il ne veut ni ne peut faire de mal aux autres, il le doit à la nature même de son esprit, et, pour une fois, ses qualités et ses défauts vont également bien le servir. Très intelligent, il pénètre mieux les raisons que peuvent invoquer les méchants et leur découvre des circonstances atténuantes ; sceptique, dilettante, ennemi des émotions violentes, il se fait indulgent pour la paix de son âme ; déterministe occasionnel,

il conclut volontiers à l'irresponsabilité. Aussi, « les gens qu'il connaît, si différents qu'ils soient de lui, quelque animosité qu'ils nourrissent contre lui, quelques torts qu'ils lui fassent, quelque opposés que soient leurs intérêts aux siens, il lui sera toujours impossible de les haïr, je ne dis pas jusqu'à les assassiner, mais seulement jusqu'à tâcher de leur nuire ».

Une bonté ainsi fondée sur le scepticisme deviendrait une faiblesse coupable si elle s'érigeait en doctrine universelle et s'exerçait en faveur des malfaiteurs publics. Mais nous savons assez que pour les ennemis de l'âme française il n'a pas d'indulgences élégantes ; il ressent pour eux :

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

et il le leur a prouvé en affrontant contre eux la plus inégale et la plus chevaleresque des luttes. Double fut donc son mérite, puisqu'il dut renoncer à ses plus chères habitudes, faire violence à son tempérament et contredire, en apparence, les principes de sa philosophie.

Mais s'il a pu concevoir de ces haines salutaires, c'est qu'il était capable de pitié et d'amour plus encore que d'indulgence sceptique. De fait, il s'est toujours penché sur la souffrance avec une curiosité émue et une sympathie douloureuse. Toute injustice le froisse, toute brutalité le révolte, toute misère l'attendrit, mais plus particulièrement la mi-

sère matérielle et morale du peuple, de ce peuple dont il est issu, qu'il connaît, dont il excuse les fautes et les vices, dont il loue les qualités et célèbre les bienfaits. Voyez, par exemple, avec quel enthousiasme et quel lyrisme, ce dilettante, ce sceptique magnifie un héros obscur :

« Le sacrifice du pauvre sonneur (Jonas, dans *Patrie* de Sardou) nous fait saisir comme dans un éclair (et la vision est si rare qu'elle est d'un prix infini) la bonté de la nature humaine, et en même temps il nous fait sentir, par l'admiration et la reconnaissance qu'il éveille en nous, les liens secrets, souvent oubliés, qui unissent nos destinées et nos âmes à celles de nos frères plus humbles, et il nous fait aimer ces liens ; il nous donne envie de demander pardon aux petits, aux éternels résignés, aux éternels patients. La scène où l'on apporte le corps de Jonas fusillé et la courte oraison funèbre que prononce Rysoor sur ce martyr modeste sont d'une beauté incomparable. Il s'en dégage un immense attendrissement, un sentiment de profonde charité humaine. » (*I. de th.*, II, 129).

Il y a là d'ailleurs plus et mieux qu'un attendrissement de mélodrame et ce n'est pas d'un amour passager, vague, irraisonné et stérile que M. J. Lemaître aime les humbles. S'il connaît leurs misères, il songe à les soulager ; il cherche donc les moyens de résoudre cette question sociale dont tout le monde parle et que si peu connaissent. Et sans mépriser l'action proprement dite, sans condamner les ré-

formes légales, voici le remède qu'il propose. C'est à propos des tentatives infructueuses tentées par un personnage de M. de Curel, dans le drame : *Le repas du Lion*.

Jean de Lancy (*Repas du Lion*) vient de dire : « On peut faire mieux que de nourrir les peuples, on peut en être le parfum, la fleur, l'âme !... »

Et Jules Lemaître ajoute : « Mais être cette âme, cette fleur, ce parfum, il y en a un moyen plus sûr que de devenir un grand poète ou un grand artiste, ce qui ne dépend pas uniquement de nous : un moyen moins orgueilleux, moins dangereux pour nous-mêmes, et moins aléatoire ; c'est d'être bon, d'être aussi bon qu'on peut, et de l'être comme on le peut toujours... Et ainsi Jean concevrait cette vérité qui ne peut pas être trop répétée, que le salut économique de l'humanité ne fait qu'un avec son salut spirituel et que la fin de la misère et la solution des questions sociales ne peuvent être procurées que par l'avancement de tous et de chacun dans la vertu et dans la bonté. S'il parlait encore aux hommes, il ne leur dirait plus que cela, et il le leur dirait humblement : mais il préférerait le dire en particulier à l'oreille des révoltés et des misérables, ou de ceux par qui ils souffrent. Il se porterait au soulagement des corps et au relèvement des âmes avec une bonne volonté fraternelle : car, ayant commencé par vouloir aider fastueusement les hommes, il finirait par les *aimer*. En même temps, il serait purgé de son

orgueil aristocratique. Et, ayant retrouvé le devoir, Jean ne serait plus qu'un homme qui s'efforce d'être un saint. (*I. de th.*, X, p. 328 et 329).

Ailleurs déjà, M. Jules Lemaître, avait ainsi défini la bonté dont il fait condition primordiale du salut éternel : « Il faut servir les pauvres pauvrement. Il faut entrer dans leur âme de pauvres, ne point les mépriser pour un abaissement ou une diminution d'âme où nous aurions pu être réduits, nous aussi, si nous avions été accablés par les mêmes nécessités ; les aimer du moins pour leur résignation, eux qui sont le nombre et dont les colères unies balayeraient les riches comme des fétus de paille ; et rechercher enfin s'il ne subsiste pas chez eux quelque vestige de noblesse et de dignité. Et il faut les servir humblement ; il faut, de même, qu'on se résigne à ses propres souffrances, se résigner à la misère des autres en tant qu'elle offense nos délicatesses ; il faut, tout en les soulageant, ne point se révolter contre cette misère, mais l'accepter comme on accepte les mystérieux desseins de Celui qui connaît seul la raison des choses. Car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté. » (*Myrrha*, p. 159 et 160.)

Sans doute, ce ne sont là que des paroles. Mais nous ne pouvons juger M. Lemaître que d'après son œuvre. Surtout on ne peut comprendre et encore moins définir certains sentiments, si l'on n'est d'abord capable de les éprouver et, pour parler de

la charité comme le fait M. J. Lemaître, il ne suffit pas d'être un homme d'esprit et un artiste, il faut avec une grande expérience des hommes, une vie intérieure intense, l'habitude de penser aux autres, le souci de leur être utile, en un mot, cette bonne volonté, ce renoncement et ce dévouement qui sont les formes les plus parfaites de la bonté.

∴

De telles paroles, enfin, supposent qu'on a l'esprit chrétien. Or, parmi les incroyants, nul n'est plus chrétien que M. Lemaître. Ce n'est guère étonnant si l'on se rappelle ce que furent son enfance et sa jeunesse. Ecolier très sage, très tendre, très pur et très pieux, il se délectait de la Vie des Saints ; il se rappelait avoir figuré aux processions de la Fête-Dieu, vêtu en petit saint Jean, et ce souvenir l'attendrissait, en lui inspirant, avec une noble fierté, le désir de ressembler au vrai saint Jean ; par une heureuse coïncidence, le premier poète qu'il connut fut Casimir Delavigne et le souvenir de Jeanne d'Arc, vierge pieuse et forte, demeurait associé à celui de ses premières joies littéraires. Plus tard, au petit séminaire, il mérita la prédilection de l'abbé Dupanloup, et, bien que le démon de la littérature l'entraînât déjà à des lectures défendues, il demeura fidèle aux croyances et aux vertus de son enfance.

Puis ce fut l'entrée dans le siècle, le Lycée, l'Ecole Normale ; la discipline universitaire remplaçant la

discipline ecclésiastique, M. Renan succédant à M. Dupanloup comme « maître spirituel », du jeune normalien. Alors, sans crise violente, sans nuit à la Jouffroy, mais insensiblement, doucement, M, Lemaître cessa de croire. Comment cela se fit-il? Question indiscrète et délicate à laquelle cependant l'intéressé lui-même nous invite et nous aide à répondre quand il dit (1) :

« Non, je vous jure, ce ne sont point « mes passions » qui m'ont ravi la foi ; je ne leur obéis pas toujours ; et, en tout cas, le prêtre m'absoudrait si j'avais la volonté de mieux vivre. Et ce n'est pas non plus « la superbe de l'esprit ». Sincèrement, je ne me sentirais pas diminué si je croyais ce que Pascal, Racine et Bossuet ont cru. Je suis humble, ou j'y tâche. L'humilité est un sentiment très philosophique, c'est l'acceptation de notre être comme il est, c'est-à-dire nécessairement inférieur et incomplet. Je ne suis pas un « libre-penseur », car c'est une grande sottise de s'imaginer que l'on peut penser librement... Et j'aime les saints, les prêtres, les religieuses, non par une affectation de « largeur d'esprit » ou par une espèce de niaise et suffisante coquetterie morale. J'aime réellement presque tout ce que vous défendez, et je le défendrais moi-même à l'occasion. Mais enfin, si je ne puis aller au delà de ce sentiment ? » (2)

(1) J. Lemaitre, *Contemporains*, 6e série, p. 18 (Société française d'imprimerie et de librairie, 1898).

(2) *Id., ibid.*, p. 73.

Pourquoi donc M. Jules Lemaître ne pouvait-il aller au-delà de ce sentiment ? Parce que certains dogmes, celui de la damnation, par exemple, répugnent à la délicatessse de son cœur, parce qu'il croyait percevoir une contradiction irréductible entre la mentalité catholique et la mentalité moderne, entre le dogme et la science. Mais surtout parce que sa curiosité inquiète n'aurait plus eu d'objet et d'aliment le jour où il aurait cru posséder la vérité définitive ; parce que son scepticisme de dilettante répugnait aux affirmations dogmatiques : parce que son esprit était avide de jouissances plus encore peut-être que de vérités ; parce que nul écrivain ne subit plus complètement le charme et le prestige de Renan, qu'il appelle le magicien, l'enchanteur.

Cependant il garda toujours une vive sympathie pour la religion qui avait été celle de ses ancêtres, qui avait fait la joie, la force et la dignité de son enfance et de sa jeunesse. N'appartenant plus au corps de l'Eglise, il se flattait, sans doute, d'appartenir encore à l'âme de l'Eglise, par sa bonne volonté, sa reconnaissance et son amour. Il regrettait de ne plus croire ; il se réjouissait d'avoir pu ne pas rompre complètement avec son passé, et, tout en ayant l'esprit libre, de conserver son âme religieuse (*Impressions de théâtre*, t. VII, article sur M. Renan).

Chose plus rare encore, cet indépendant, ce railleur qui se moque si volontiers de ses amis eux-mêmes, est toujours demeuré plein de respect pour les choses et les gens d'Eglise. A leur égard il se permet diffici-

lement quelques plaisanteries innocentes, et supporte plus difficilement encore les plaisanteries des autres. Les folles facéties de M. Homais l'écœurent et les manifestations brutales de l'anticléricalisme le froissent au plus intime de son être. Fidèle à ceux qui lui donnèrent la double leçon de leur science et de leur vertu, il ne permet pas qu'on touche aux prêtres (Cf. *Contemporains*, t. VI, p. 301-302).

A plus forte raison, ne permet-il pas qu'on touche au Maître. Pour cet incroyant, Jésus est demeuré sacré, et l'un des rares accès de colère et d'indignation qu'ait ressentis le critique, fut provoqué par la « Samaritaine » de M. Rostand, exhibant le Sauveur sur les tréteaux, lui prêtant des allures de dilettante, et profanant le Pater. Voici la protestation violente qu'arrache à ce sceptique cette « chronique de Colomba, supérieurement versifiée sur le thème rajeuni des Deux Sœurs de charité de Béranger » :

« ... J'en appelle à ceux qui sont vraiment chrétiens ou qui se souviennent de l'avoir été, et qui croient, ou qui ont cru, que Jésus est Dieu. Pour ceux-là, le Christ signifie, ou a signifié non seulement toute charité, mais peut-être essentiellement encore toute pureté. C'était à lui qu'ils pensaient dans leurs tentations, et c'était lui qu'ils craignaient dans les défaillances de leur âme et de leur corps. Et voilà qu'on le fait parler tantôt comme Gautier et tantôt comme Renan ; comme tels artistes et tels sages que nous avons connus et qui furent de fort honnêtes gens,

mais des hommes enfin, de pauvres hommes de chair, et dont la sensibilité artistique, la science de la vie et l'indulgence sont peut-être venues de ce qu'ils n'étaient ni parfaitement purs, ni parfaitement saints. On prête ainsi à Jésus une espèce de sensibilité, de sagesse et de miséricorde qui est, si je puis le dire, à « base » de péché ; et c'est cela qui est offensant. »

« Et puis il y a dans les Evangiles des paroles de Jésus qui ont été considérées comme divines, depuis 18 siècles, par d'innombrables âmes. Ces paroles ont pris un caractère de grandeur et de sainteté à quoi rien ne ressemble. C'est en elles que Jésus paraît divin, et c'est en elles *seules* qu'il le peut paraître. Elles sont augustes, elles sont uniques : n'y touchez pas. Coudre des rimes à ces paroles sacrées, les ajuster à la mesure de l'alexandrin par le moyen d'ingénieux synonymes et de chevilles industrieuses, me semble une besogne invinciblement puérile ; et chercher à inventer des paroles « analogues » à celles-là me semble un attentat et une incongruité. Et je ne sais quoi d'irréductible qui vient du plus profond de mon passé spirituel s'insurge en moi, soit contre cette inconsciente impiété, soit contre cette monstrueuse faute de goût. »

Les défenseurs naturels, les représentants officiels du christianisme n'auraient pu mettre dans une protestation plus d'indignation douloureuse, plus d'amour passionné, plus de respect intransigeant.

Et M. Lemaître est demeuré si sincèrement et si

profondément chrétien que non content de protéger le Maître et ses disciples contre les attaques du dehors, il défend contre les ennemis du dedans, contre les tièdes et les frivoles, l'austérité et la pureté de la morale évangélique.

Voici, par exemple, vigoureuses à la fois et pleines d'infinie tendresse pour les humbles, les belles pages de satire qui lui inspirent un carême mondain.

« Un carême élégant dans une paroisse aristocratique est forcément une des choses les plus bizarres et, sous un appareil religieux, les plus antiévangéliques qui se puissent concevoir.

« Les pauvres, c'est-à-dire ceux qui ont le plus besoin de la foi pour supporter la vie, en sont exclus. Il faut payer pour entendre la parole de Dieu. Les places sont chères. Les charmantes auditrices les font garder par leurs valets de pied. Elles arrivent dans des toilettes qui témoignent du culte qu'elles ont de leur corps et qui sont promptement des provocations à la volupté. Celles mêmes qui se croient pieuses et qui observent les pratiques extérieures de leur religion n'ont pas le plus petit soupçon de ce qu'est une vie chrétienne. Elles étaient au bal hier ; elles y retourneront après Pâques ou même avant ; elles recommenceront à y montrer leurs épaules et leur gorge, sans peut-être se douter de la signification nécessaire de cette exhibition ; elles continueront à passer leurs journées dans une parfaite oisiveté et dans les frivolités ineptes et à ignorer qu'il y a sur la terre autre chose que leur « monde ». Elles pour-

ront, d'ailleurs, qu'elles soient ainsi naturellement ou que leurs occupations de mondains ne leur laissent pas le temps de mal faire, être des épouses et des mères « correctes » et respectueuses de toutes les « bienséances ». En réalité, ce sont des perruches et ce sont, moralement, des incurables. »

« A supposer que le prédicateur leur enseigne l'Evangile et la doctrine chrétienne bravement et ingénument, elles ont des oreilles pour ne pas entendre. Ou bien si, d'aventure, elles entendent, elles se scandaliseront, elles trouveront l'apôtre inconvenant. Elles hésiteront à mener leurs filles à ses sermons. »

« Même quand sa foi est profonde et son zèle pur, l'homme de Dieu subit la futilité de son auditoire. Parlant à des personnes qui viennent à l'Eglise dans les mêmes dispositions qu'elles viennent au théâtre, il conforme sa parole à ces dispositions. Il ne songe plus qu'à bien chanter son air. Sa préoccupation finit par être celle d'un acteur sur les planches. L'espèce de curiosité qu'il sent chez les poupées qui l'écoutent, lui fait, à lui, une âme cabotine. Il montre sa tête sous le meilleur angle et cherche des effets de draperie, pour la plus grande gloire de Dieu. Il a la faiblesse de vouloir plaire à ces poupées, sachant bien qu'il ne leur plaira qu'à la condition de ne rien leur dire, de ne point troubler la sérénité vide de leur âme d'oiseau. O dérision du Sermon sur la montagne ! L'homélie sacrée devient ainsi on ne sait quelle parade menteuse, où l'Evan-

gile est également absent de la parole de l'orateur et de l'attention des écoutants, et où l'ensemble même du spectacle, auditoire riche et content de soi, étalant sa vanité dans des places inaccessibles aux pauvres, ténor avantageux filant sa cavatine sacrée, est un inconscient défi à l'esprit essentiel de l'Evangile. Pensez-vous qu'une seule mondaine ait été jamais « convertie », au sens du vrai mot, pour avoir entendu un carême à la mode ? Si j'étais moine et prédicateur, je fuirais comme la peste ces auditoires-là ; il n'y a rien à en tirer. C'est aux pauvres gens qu'il faut aller. Ils sont, je crois, plus évangélisables ; et, dans tous les cas, le prédicateur, avec eux, peut mieux dire toute la vérité et risque moins d'être corrompu et diminué par son public. Il n'est pas exposé à jouer le rôle déplorable de moine aimé des belles oisives et à prendre à son insu des allures ou à se laisser imposer des attitudes qui démentent plaisamment sa vocation sainte. Ah ! qu'un moine devrait même éviter de paraître un beau garçon ! » (*Impressions de théâtre*, VII, p. 262 et suiv.). Ne croirait-on pas entendre quelque sévère réformateur des grands siècles religieux et Louis Veuillot lui-même a-t-il rien écrit rien de plus purement, de plus absolument chrétien ?

M. J. Lemaître pourtant appartenait tout au plus au Tiers-Ordre du Christianisme. Mais bientôt vint la souffrance. Dans l'œuvre d'apostolat patriotique si généreusement entreprise par lui, M. Lemaître connut bientôt la méchanceté des puissants, la sottise et

l'ingratitude des foules, la trahison ou l'indignité des amis les plus chers.

Sans avoir jamais été très optimiste, il perdit les rares illusions qu'il avait pu garder sur la bonté de l'homme, la vertu moralisatrice de la science, les bienfaits de la liberté, et son cœur douloureux goûta davantage et comprit mieux l'Evangile, qu'il avait toujours aimé. Personnellement, il y trouva des consolations contre lesquelles les objections de naguère ne pouvaient prévaloir. Surtout, il découvrit la vertu sociale du livre divin. Plein de pitié pour toute misère, sincèrement épris de justice, il vit que si la question sociale n'est pas exclusivement une question morale, du moins les réformes sociales ne peuvent s'opérer sans cette réforme morale et que cette réforme morale elle-même ne peut être durable et féconde sans une réforme religieuse préalable. Mais la religion c'est le dogme, c'est le mystère, que ne peuvent admettre la raison ni la science ! M. Jules Lemaître ne résoud pas la difficulté, mais il y attache moins d'importance que jadis. Il a compris que l'action prime la spéculation et que cette religion doit recueillir notre suffrage qui, sans dissiper le mystère, nous apporte la plus belle, la plus forte et la plus féconde doctrine de vie. Or, y a-t-il religion plus douce, plus consolante, plus généreuse et plus pitoyable que la religion du Christ, qui est toute humilité, toute justice et tout amour ? M. Lemaître ne le croit pas et, pour que nul n'en ignore, voici le discours qu'il place (*En marge des vieux*

livres, p. 231) dans la bouche de l'apôtre saint Jean.

« Demeurez avec nous, dit l'apôtre à un nouveau converti. Nous sommes heureux. Nous habitons en commun... Chacun travaille selon ses forces et mange à sa faim ; et il nous reste de quoi soigner nos malades et nourrir nos vieillards. Jésus a voulu que toutes les difficultés de la vie fussent aisément résolues (sauf dans les cas où il lui plaît de nous éprouver) par l'association, c'est-à-dire par l'amour. Nous sommes la famille agrandie, en attendant que nous soyons toute l'humanité fraternelle en Dieu.

« Enfin, s'il reste dans la vie du Sauveur des choses qui vous embarrassent, vous les comprendrez à mesure que vous aurez le cœur plus pur et la volonté meilleure. Et, si vous ne pouvez tout éclaircir, vous vous souviendrez à propos que Jésus est le Fils de Dieu et vous adorerez le mystère ».

On ne saurait souhaiter adhésion plus humble à la doctrine du Christ, conformité plus parfaite à l'esprit de l'Evangile. Est-ce à dire que M. Jules Lemaître se soit entièrement et pratiquement converti, comme plusieurs de ses confrères les plus illustres ? Je ne sais et n'ai point à le savoir. M. Lemaître ne nous appartient que par son œuvre. Mais l'étude de cette œuvre seule nous a permis de constater chez lui une évolution intellectuelle, un renouvellement ou un progrès moral, dont nous avons le droit de nous réjouir et de le féliciter. Parti du dilettantisme le plus voluptueux et du scepticisme le plus stérile, il

a compris la vanité et l'égoïsme de ces doctrines, quand, après avoir souffert, il a vu souffrir les autres. Plusieurs de ses amis aussi ont rejeté loin d'eux le mol oreiller du doute où ils avaient reposé leur tête bien faite ; mais ce fut pour prononcer des paroles de haine et devenir les apôtres de l'anarchie. M. Lemaître, lui, est allé là où l'appelaient la Patrie et la Liberté, et, malgré bien des amertumes et des désillusions il n'a plus qu'une doctrine ; la doctrine de la Bonté. Et c'est pourquoi à ce voluptueux, à ce railleur, à cet incroyant, il sera beaucoup pardonné.

∴

Arrivé au terme de cette étude, je ne m'excuserai pas d'avoir été incomplet, et c'est volontairemént que je n'ai rien dit de M. J. Lemaître, conteur et auteur dramatique. J'ai tâché seulement d'esquisser sa physionomie morale ; et je crains de n'y avoir qu'imparfaitement réussi. La faute en est à moi sans doute ; mais aussi pourquoi y a-t-il chez M. Lemaître à la fois un moderniste et un classique, un dilettante et un moraliste, un sceptique et un satirique, un voluptueux et un chrétien, un séminariste enthousiaste de Renan et un gamin de Paris épris de Louis Veuillot, de l'*Imitation* et de l'*Evangile* ? Ces contradictions, il est vrai, font la variété et la richesse de son œuvre et permettent de rapprocher J. Lemaître de Sainte-Beuve. Entre ces deux critiques, d'ailleurs, on pourrait signaler bien d'autres ressemblances.

Même curiosité inlassable, même avidité de tout connaître, de tout comprendre et de tout aimer ; mêmes habitudes de critique morale autant que de critique littéraire ; même goût des choses religieuses, même respect des personnes pieuses (1) ; même préoccupation enfin d'être, plus qu'un critique, un artiste et un créateur. Sans doute, M. Lemaître n'a rien écrit qui puisse être comparé au Port-Royal, il n'a pas inventé une méthode et son œuvre n'est pas une date dans l'histoire d'un genre. Mais, comme artiste, il l'emporte de beaucoup sur Sainte-Beuve ; son théâtre est plus que distingué et certains de ses contes valent ceux de Voltaire. Surtout, plus simple, semble-t-il, plus droit et plus loyal que son illustre devancier, il inspire plus de confiance et de sympathie et son œuvre, enfin, est meilleure parce qu'elle révèle une âme plus sincèrement chrétienne.

(1) Je ne parle pas bien entendu que de Sainte-Beuve écrivain, non de Sainte-Beuve homme politique.

SUR QUELQUES CONTES ÉVANGÉLIQUES DE M. JULES LEMAITRE

Un livre de M. J. Lemaître ne fut jamais un simple jeu d'esprit. Même à l'époque de son dilettantisme le plus détaché et de son scepticisme le plus amusé, il abordait incidemment les problèmes les plus sérieux de philosophie ou de morale et provoquait chez son lecteur étonné des réflexions salutaires. Aujourd'hui, tout en restant soucieux de plaire, il veut surtout instruire, et s'il brode sur le texte d'Homère et de Virgile des contes ravissants de naïveté malicieuse, d'émotion discrète et de grâce poétique, ceux qu'il a écrits en marge de l'Evangile ne sont certes pas moins charmants, mais ils nous apportent, sur la façon de comprendre et de suivre les préceptes du divin Maître, les enseignements les plus précieux (1).

Tous, il est vrai, n'ont pas la même valeur morale.

(1) Jules Lemaitre, *En marge des vieux livres*. Société française d'imprimerie et de librairie, 1905.

Quelques-uns (1) rappellent trop les histoires sentimentales et romanesques auxquelles se sont complu des écrivains peu chrétiens. D'autres, comme l'Ecole des Rois, ne sont que des fantaisies satiriques et font servir l'Evangile à la condamnation de la République parlementaire ; même, M. Jules Lemaître ne se contente pas ici de railler ses adversaires politiques, il prend avec certains personnages de l'Evangile, des libertés grandes et prête à saint Joseph une attitude plaisante qui pourra scandaliser.

Mais que sont ces imperfections de détail à côté des beautés magnifiques et des enseignements sublimes que renferment *Les Idées de Liette*, *Le Voyage du petit Hozaël*, *Un Idéaliste*, et surtout *Un critique* ? Sans doute, plusieurs de ces contes sont écrits « cum grano salis », et des esprits prévenus peuvent y aller chercher des objections contre le Christ et son œuvre. Mais qu'ils lisent jusqu'au bout, et ils verront comment M. Jules Lemaître répond à toutes leurs difficultés.

Le petit Hozaël (2) a dix ans. Fils d'un pharisien riche et bien pensant, il a, lui, l'humeur vagabonde, la volonté indépendante, les idées subversives. Il s'attache à Jésus, se fait adopter par les apôtres, et partage pendant plusieurs semaines leur vie errante et un peu aventureuse. Aussi quand on l'a ramené chez lui, il ne tarde pas à s'ennuyer et à scandaliser

(1) *Saraï. La bonne larronnesse* même.
(2) *Le voyage du petit Hozaël.*

fort ses parents, en interprétant à sa manière les enseignements du Maître. Son père entreprend-il de corriger sa paresse et de lui démontrer la nécessité du travail ? il répond : « Les oiseaux ne sèment ni ne moissonnent ; ils n'amassent rien dans leurs greniers : mais notre Père céleste les nourrit, les lis des champs ne filent point ; et cependant Salomon dans sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. » Sa mère est-elle absente ? Il distribue ses bijoux aux pauvres. Son père lui reproche-t-il de ne pas aimer ses parents ? Il avoue simplement : « Je vous aime ; mais j'aime encore plus le Rabi. » Il démontre enfin à son père, qui est Pharisien, qu'un Pharisien est un sépulcre blanchi. On comprend, après cela, que Joëd tance vertement son fils et songe : « Mon petit garçon est devenu fou. Ce Jésus lui a complètement empoisonné l'esprit. » Mais les interprétations simplistes d'un enfant terrible peuvent scandaliser un Pharisien ; elles ne peuvent rien contre les véritables enseignements du Maître. En effet, « Joëd eut avec Jésus une explication qui dut être sérieuse, car il s'en revint converti. Puis, il convertit sa femme et redressa doucement les applications ingénues que faisait Hozaël de la doctrine du Sauveur. »

« Et Joëd, et sa femme et le petit Hozaël furent dans la suite de très grands saints. »

Hozaël péchait par excès de naïveté. Ozias (1) manque par trop de simplicité. C'est un homme dis-

(1) *Un Idéaliste.*

tingué ; simple disciple, il comprend plus vite et mieux que les Apôtres les enseignements de Jésus ; surtout, il aime ces enseignements pour leur noblesse foncière et leur forme symbolique ; il les aime tant qu'il les embellit, les épure, les idéalise, et ce travail subtil de sa pensée raffinée lui procure des joies pures et sublimes ; il se sent supérieur aux autres disciples, croit à une prédilection du Maître, et se complaît en cette orgueilleuse illusion, jusqu'au jour, où fatigué de faire l'ange, il finit par faire la bête et sombre dans l'impénitence finale. Ce conte, dit M. Faguet (*Revue latine*, 25 novembre 1905) « est une bonne leçon de simplicité et d'humilité ».

Mais ici encore, comme dans *Le voyage du petit Hozaël*, la leçon n'est qu'indirecte et pour ainsi dire négative. M. Jules Lemaître condamne les interprétations trop ingénues ou trop raffinées qu'on peut faire de l'Evangile, sans nous dire encore comment il faut lire le Livre saint. Dans *Un critique*, l'enseignement se fait plus direct, plus positif, le ton lui-même cesse d'être ironique pour devenir pénétrant et grave, et les paroles du conteur ont l'onction à la fois et l'autorité qui conviennent à l'éloquence chrétienne.

Mucius, fonctionnaire romain devenu marchand, ne ressemble guère à Ozias. Du Sauveur « il critique » toutes les paroles et tous les actes. Respectueux de toute autorité, il s'étonne d'entendre Jésus, enfant ou jeune homme, répondre à sa tendre Mère : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas

qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ! » ou encore : « Femme, de quoi vous mêlez-vous ? ce n'est pas encore mon heure. » Honnête homme, il supporte malaisément l'indulgence du Maître pour les femmes de mauvaise vie. Propriétaire, il s'indigne de voir avec quelle liberté Jésus dispose parfois du blé, des pourceaux ou de l'âne d'autrui.

En un mot, par étroitesse d'esprit et par dureté de cœur, il considère Jésus comme un révolutionnaire dangereux et applaudit à son supplice.

Mais voici que cet homme heureux et sévère connaît l'adversité et la misère. Son âme alors se fait plus douce et plus humble ; son intelligence s'ouvre aux vérités qu'elle refusait d'admettre ; il éprouve personnellement la bienfaisance du christianisme et mérite d'entendre cette admirable leçon de l'apôtre saint Jean :

« Vous disiez que Jésus ne respectait point l'institution de la famille ; et c'est parce que nous ne nous enfermons point dans les affections ni dans les intérêts du foyer que nous vous avons sauvé de la misère et de la faim. L'homme doit à ses parents *avant* de devoir à l'humanité ; mais il doit à l'humanité *plus* qu'à ses parents. Ces deux vérités, qui semblent parfois se contredire, sont également certaines.

« Vous disiez que Jésus menaçait la propriété. Mais c'est que la propriété n'est pas indéfiniment légitime... Et l'on ne doit pas être propriétaire avec rigueur.

« Vous disiez que Jésus était trop indulgent aux

femmes de mauvaises mœurs... Et c'est la parole de Jésus qui a rendu votre femme bonne et fidèle et qui a retiré du bourbier votre fille Néera.

« Demeurez avec nous. Nous sommes heureux... Jésus a voulu que toutes les difficultés de la vie fussent aisément résolues (sauf dans les cas où il lui plaît de nous éprouver) par l'association, c'est-à-dire par l'amour. Nous sommes la famille agrandie, en attendant que nous soyons l'humanité fraternelle en Dieu.

« Enfin, s'il reste dans la vie du Sauveur des choses qui vous embarrassent, vous les comprendrez à mesure que vous aurez le cœur plus pur et la volonté meilleure. Et si vous ne pouvez tout éclairer, vous vous souviendrez à propos que Jésus est le fils de Dieu, et vous adorerez le mystère. »

Liette (1) est trop jeune encore pour se soucier du mystère. Mais elle a le cœur pur et la volonté droite, et c'est pourquoi elle comprend l'Evangile mieux que les pharisiens ou les hommes d'affaires, et en fait des applications aussi touchantes qu'ingénieuses. L'immoralité des Contes de Perrault révolte son bon sens et son sentiment de la justice : des innocents y supportent la peine de crimes qu'ils n'ont pas commis, des fautes légères sont punies de châtiments monstrueux ; tandis que la ruse, le mensonge et la paresse sont récompensés par la fortune et la gloire. Liette entreprend de corriger tout cela et pour

(1) *Les idées de Liette.*

rétablir un peu d'ordre et de justice dans le monde où vivent le petit Poucet et le marquis de Carabas, elle fait tout naïvement intervenir la sainte Vierge et l'Enfant Jésus. Et il faut voir comment, au nom de son divin Fils, Marie donne à chacun suivant ses œuvres, et joint aux récompenses comme aux châtiments les plus purs conseils d'activité, de sincérité, de simplicité et de charité. C'est proprement un charme.

Ainsi, que M. Jules Lemaître raconte des histoires pour les petits, ou qu'il s'adresse aux grandes personnes, qu'il emprunte la parole naïve et enjouée d'une enfant ou la grande voix de l'apôtre saint Jean, c'est toujours le respect et l'amour de Jésus qu'il nous prêche. Toujours aussi, il recommande les vertus d'humilité et de charité, sans lesquelles on ne peut comprendre l'Evangile, et sans lesquelles non plus il ne peut y avoir de vie vraiment heureuse et féconde. De tels conseils ne sont pas seulement bienfaisants en eux-mêmes ; ils marquent le chemin parcouru par l'écrivain qui fut longtemps un dilettante voluptueux et un maître de scepticisme. L'évolution de sa pensée philosophique paraît aujourd'hui achevée ; peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en indiquer un jour les étapes (1).

(1) C'est ce que j'ai tâché de faire dans l'étude précédente, postérieure à ce petit article.

UN ROMANCIER DE L'ÉNERGIE FÉMININE : M. HENRY BORDEAUX (1)

Voilà quelque sept ou huit ans paraissait l'œuvre première d'un romancier nouveau. C'était le *Pays natal*, de M. H. Bordeaux. Le livre était un peu touffu, renfermait des scènes bien romanesques, bien romantiques. On y trouvait pourtant une sincérité d'inspiration, une élévation d'idées, une délicatesse morale assez rares par les temps qui courent. Il fut donc remarqué, discuté. On retint le nom de l'auteur et l'on attendit beaucoup de lui. La *Voie sans retour* confirma ces espérances sans les réaliser pleinement. Mais bientôt la *Peur de vivre* faisait sensation, et valait à l'auteur des suffrages académiques. Depuis, M. Bordeaux est au premier rang des jeunes romanciers ; les grandes revues le comptent parmi leurs collaborateurs, et le moment est peut-être venu de jeter sur son œuvre un coup d'œil d'ensemble. Dirons-nous que

(1) Cf. *La Femme contemporaine*, juin 1905.

pour les lectrices de la *Femme contemporaine* cette étude offrira un intérêt spécial? Elles ont lu en effet ici même, et tout dernièrement, quelqu'une de ses œuvres inédites ; et c'est pour nous un honneur que nous apprécions grandement d'avoir à leur présenter un écrivain dont elles ont déjà apprécié le mérite littéraire et l'élévation morale.

Bien qu'elle ne soit pas encore très considérable (1) puisqu'elle ne compte que six volumes, l'œuvre romanesque de M. Bordeaux se distingue d'abord par sa variété : grâce à cette variété voulue, l'écrivain taquine, déconcerte les critiques toujours enclins à chercher, à touver même de l'unité là où il n'y en a pas, et en même temps il conquiert le public en satisfaisant les besoins divers de son esprit et de sa sensibilité.

Aimez-vous le drame sombre, violent, fécond en péripéties angoissantes, qui vous empoigne, vous étreint comme un cauchemar ? voici le *Lac noir*. Dans un coin de la Savoie, à Apremont, on trouve un soir le cadavre horriblement éventré d'une jeune paysanne, Mélanie Fraizier. Descente de justice. Enquête sommaire. Premiers résultats : l'assassinat n'a pas été suivi de vol ; la vie, le caractère de la victime écartent toute idée de crime passionnel. Reste l'hypothèse d'une vengeance. Or, un voisin de la vic-

(1) Fontemoing, éditeur, 4, rue Le Goff, Paris, Ve. — Cette œuvre s'est enrichie d'un roman important apprécié plus loin et de plusieurs volumes de nouvelles ou de critique.

time, Gavot dit Lamadoux, a soutenu contre les Fraizier et finalement perdu un procès long et ruineux. D'où chez lui une haine terrible, qui s'est manifestée maintes fois par des injures et des menaces de mort. C'est d'ailleurs un homme violent, déjà condamné deux fois pour coups et blesssures. Le voilà donc soupçonné, interrogé, arrêté avec sa femme. Il proteste bien de son innocence, mais sa défense est si maladroite, compliquée de mensonges si évidents, que sa culpabilité apparaît manifeste au juge d'instruction. D'ailleurs, contre l'accusé, les témoignages s'accumulent, précis et concordants. Enfin, dans une deuxième perquisition opérée chez lui, quelques jours après son arrestation, on découvre un instrument de chirurgie qui avait d'abord échappé aux recherches, et que le médecin légiste reconnaît formellement pour l'instrument du crime. Le doute n'est plus possible ; le juge d'instruction transmet le dossier à la Chambre des mises accusation, et celle-ci renvoie les inculpés devant la Cour d'assises ; le procureur général rédige son réquisitoire et sa joie est grande de penser que, grâce à lui, la guillotine fera bientôt, et pour la première fois, son apparition dans la bonne ville de Chambéry.

Mais voici que soudain le drame judiciaire si savamment construit s'écroule. Le juge d'instruction trouve en possession d'un sorcier des environs un livre de magie, et dans ce livre cette horrible formule : « Si tu veux devenir invisible, ayant fait profession solennelle et invoqué le roi de la terre et de l'enfer,

mange le cœur d'un enfant arraché du sein de sa mère! » Or, les dernier mots résument tout le crime d'Apremont, et jettent dans l'esprit du magistrat un premier doute ; celui-ci, saisi d'angoisse, commence une contre-enquête officieuse : et bientôt, la vérité lui apparaît, terrible : Lamadoux est innocent, le coupable est le sorcier. Mais le drame n'est pas fini. Ce n'est pas en vain qu'un pays a cru à la culpabilité d'un homme ! que la lourde machine judiciaire s'est mise en marche ; que le parquet s'est fait une opinion ; que le vrai coupable enfin terrorise la contrée, fort de son pouvoir occulte et de sa méchanceté déclarée. Nombreux sont les obstacles qui s'opposent à la réabilitation des Lamadoux ; nombreux seront les jours d'angoisse qui s'écouleront encore avant que poursuivi, traqué comme une bête fauve, le sorcier se jette du haut d'un précipice sur les rives de ce lac noir, jadis témoin de ses sortilèges.

Par cette simple analyse, on devine l'intérêt de ce drame judiciaire. Si j'ajoute que tout en racontant les événements, l'auteur est assez habile pour nous révéler l'âme du paysan savoyard toute pénétrée encore de superstitions tour à tour ridicules et malfaisantes, pour nous intéresser passionnément à la lutte que se livre à lui-même le magistrat instructeur pris entre son devoir et son avancement ; pour nous rappeler enfin les lois de la justice immanente proclamées par J. de Maistre, j'aurai dit quel cas on doit faire du *Lac noir*, puisque dans ce roman-feuilleton, si passionnant par lui-même, on trouve un roman de

mœurs, un roman psychologique et des parties au moins de roman philosophique.

Mais voilà assez d'horreur. Aussi bien M. Bordeaux n'écrit pas pour le Grand Guignol ni même pour l'Ambigu, et le *Lac noir* est un livre unique dans son œuvre (1). Même, et par une certaine coquetterie amoureuse des contrastes, il a fait suivre ce drame sombre et poignant d'un livre tout de gaieté fine et de grâce spirituelle. Les titres mêmes des deux ouvrages font antithèse. Le *Lac noir* devait être nécessairement le théâtre de quelque tragédie mystérieuse ; la *Petite Mademoiselle* ne peut venir à nous que le sourire aux lèvres, « le printemps sur la joue et le ciel dans le cœur ». Son cœur, du reste, est vaillant comme celui de la Grande Mademoiselle, sa patronne, et son esprit, aisément frondeur, se joue de ceux-là mêmes qu'elle aime le plus. En voulez-vous la preuve ? Pour avoir témoigné trop librement son indignation à un expulseur de religieuses, Mlle Jacqueline Lugagnan a, pendant huit jours et gratuitement, reçu de l'État une nourriture sobre et un logement bien protégé contre les ardeurs du soleil. Ce régime ne l'a pas précisément assagie ; mais ses loisirs forcés lui ont suggéré des réflexions originales ; ses nouvelles fréquentations ont bouleversé sa conception de la

(1) Il faut y rattacher pourtant deux nouvelles tragiques qui viennent de paraître avec l'*Ecran brisé* (Plon 1907) et où l'on retrouve tout le talent si distingué et si sympathique à M. Bordeaux.

vie. Bref, pourvue d'un casier judiciaire, férue des principes d'égalité conjugale, elle décide, une fois sortie de prison, de n'épouser jamais qu'un homme muni, lui aussi, d'une bonne condamnation. Elle le dit tout net à ses multiple prétendants. Sur quinze, quatorze ont pris la fuite. Le dernier, Pierre Savernay, d'abord interloqué, s'efforce pourtant de réaliser de son mieux la condition bizarre et rigoureuse.

Mais en France, ne va pas en prison qui veut. Pierre Savernay l'apprend bientôt à ses dépens, et tout le livre n'est que le récit de ses diverses mésaventures judiciaires. Une première fois, il pousse des cris séditieux devant un sergent de ville préposé à la garde d'un couvent vide de ses hôtes naturels ; malheureusement, le brave agent est au fond un misérable clérical qui refuse d'arrêter le délinquant. Bien plus, quand survient le commissaire attiré par le bruit, Pierre, pour sauver le sergent de ville, pousse un cri retentissant de « Vive le gouvernement ! » On devine la suite : cette manifestation, plus charitable que spontanée, lui concilie l'amitié du commissaire, et le commissaire, trop bon enfant, intervient successivement en justice de paix, en correctionnelle et aux assises, pour assurer à l'amoureux désolé des acquittements aussi retentissants que malencontreux.

La Petite Mademoiselle restera-t-elle donc demoiselle? Rassurez-vous ; la destinée a des ironies bienfaisantes. Par un juste retour des choses d'ici-bas,

notre acquitté malgré lui devient l'incarcéré malgré lui, car Jacqueline avait fini par se laisser toucher, estimant que plusieurs acquittements valent une condamnation.

Mais Pierre ne s'avise-t-il pas, le soir même de ses fiançailles, de vouloir séparer deux ivrognes en querelle ? Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Pour l'avoir oublié, Pierre se voit malmené par les ivrognes, qui se réconcilient sur son dos, puis arrêté, emprisonné, privé de son ami le commissaire parti en congé fort à propos, finalement condamné à trois jours de prison pour tapage nocturne.

On voit déjà ce que la donnée même du sujet comporte d'ingéniosité et d'aimable fantaisie.

Le sombre conteur du *Lac noir* est devenu un délicieux humoriste, assez proche parent de notre Courteline national.

Ces qualités d'esprit se retrouvent dans le détail même du roman, et M. H. Bordeaux excelle dans l'art tout classique des portraits et des maximes. D'un trait net, rapide, il esquisse une silhouette, croque un personnage, et c'est un charme de voir s'agiter la digne Mme de Vavrette-Toziat, ou pontifier M. Lugagnan, le père de Jacqueline.

Mme de Vavrette-Toziat est une respectable dame, pour qui M. Bordeaux s'est plu à dépenser tout son talent de portraitiste malicieux. Comme toutes les dames, elle fut jeune et belle ; elle le sut et en profita plus que toute autre. Mais la vieillesse venue, elle

n'usa pas de savants artifices pour réparer des ans l'irréparable outrage. Au contraire, et par une sorte de coquetterie à rebours, elle parut ajouter elle-même aux injures du temps ; mal coiffée, vêtue de robes mal ajustées, éprise de couleurs voyantes et discordantes, elle évoquerait pour nous le souvenir de la Fée Carabosse..., si elle était méchante ; mais elle est tout au plus taquine, et plutôt que de nuire aux autres, elle se préoccupe de les faire s'aimer ; c'est sa consolation et sa revanche sur la vieillesse. Toujours jeune de cœur, elle ne peut se sevrer de vie sentimentale et romanesque ; elle travaille donc pour les amours d'autrui, et c'est merveille de la voir défendre contre ses bonnes amies le projet de mariage Savernay-Lugagnan.

Avec cela, prudente, timide, peureuse au point d'accepter que sa cuisine, transformée en auberge, puisse prendre comme enseigne : « Au gendarme fidèle ». Voyez plutôt :

« Ayant lu dans le journal, dont elle dévorait les nouvelles, principalement les faits divers, l'assassinat d'une rentière par un apache qu'avait introduit la servante, elle s'adressa force reproches sur son insouciance et se promit d'épier ses bonnes. Un soir, elle se traîna, plus morte que vive, jusqu'à la porte de l'office, et regarda par le trou de la serrure. Horreur ! la cuisinière et la femme de chambre traitaient à ses frais deux hommes à grandes moustaches. Déjà elle flageolait sur ses jambes, quand

elle reconnut que c'étaient deux gendarmes. Leurs sabres brillaient dans un coin ; rassurée, elle méprisa le scandale et la dépense et regagna ses appartements. Désormais elle se sentit mieux gardée. Mais elle tint fréquemment devant son personnel des propos sur la beauté de la constance et de la fidélité amoureuse (1). »

Cette originale personne goûte fort la société de M. Lugagnan, le père de Jacqueline. C'est un autre original, fait de vanité naïve, de pédantisme aimable et de grande vertu. C'est un homme grave et grandiose, un attardé glorieux et plaisant. Lui-même en a si bien conscience, qu'oubliant de parti-pris la vie présente, il se jette dans le passé, s'y enferme, y vit un beau rêve d'érudit, poète et stoïcien. Du passé il sait tout, les lois politiques, les principes de morale, la jurisprudence et les coutumes, la vie mondaine et la mode. Dirai-je qu'il en connaît surtout la mode, qu'il voit toujours le passé en costume, tant le costume lui paraît, plus que tout autre signe extérieur, révéler le secret des âmes. Lui-même, conscient de sa valeur et sûr de sa vertu, s'admire sous les espèces de Mathieu Molé. Aussi, quand la marquise d'Allégory conçoit l'idée sublime de donner au château de Fontaine une fête aussi historique que mondaine, M. Lugagnan exulte de pouvoir enfin incarner, ressusciter le grand parlementaire dont il sent en lui l'esprit, et pendant tout

(1) *Petite Mademoiselle*, p. 213

un soir, il domine de sa haute taille enveloppée de rouge la société de Fontaine et toute son époque,

C'est d'ailleurs un homme éminemment respectable que M. Lugagnan, et l'art du romancier consiste précisément à n'avoir pas abusé de l'esprit; son personnage est plaisant, il n'est pas ridicule. Bien plus, à l'occasion, il sait être héroïque, presque avec simplicité, et son sacrifice est vraiment beau, quand il accepte généreusement, favorise même de tout son pouvoir le mariage de cette fille unique si nécessaire pourtant à sa vie d'isolé. Exquis M. Lugagnan, qui sait être vertueux sans cesser d'être aimable, qui provoque notre respect en nous faisant sourire !

Faire sourire, M. Bordeaux y excelle, on le voit. Mais il n'est pas un de ces rieurs impénitents qui trouvent le monde plus ridicule que mauvais. Il a trop de cœur et de générosité pour ne pas connaître parfois l'amertume et l'indignation ; son esprit s'échauffe alors, son humeur devient satirique, ses traits s'acèrent, et non content de lancer des épigrammes, qui, comme celle-ci : « Lorsque les pauvres auront une trompette, ils ne manqueront jamais de rien », ont presque le défaut d'être trop jolies, il écrit sur les mœurs de nos fonctionnaires le couplet que voici : « M. le juge Boislevent n'était pas entré de plain pied dans la magistrature : petit banquier réduit aux extrémités du concordat, il n'avait fait qu'un saut de sa banque en détresse dans le fonctionnarisme. Lorsqu'un homme échoue

dans ses affaires privées, il lui reste toujours la ressource de s'occuper de celles de l'Etat. Il y manque rarement, et spécialement lorsque son échec personnel est dû à quelque belle incapacité ou même à quelque notoire malversation, qui lui ferment décidément l'accès de toutes carrières autres que les officielles (1). »

Il y a plus et mieux encore. M. Bordeaux n'exerce pas seulement son esprit contre les personnages qui doivent déplaire à ses lecteurs. De ses lecteurs eux-mêmes il secoue courageusement la paresse, raille l'égoïsme inconscient, au risque de les scandaliser et d'encourir leur ressentiment. En agissant ainsi, il n'est pas seulement un humoriste spirituel, mais un satirique généreux (2).

Il ne faudrait d'ailleurs pas se tromper sur le talent de M. Bordeaux : celui-ci n'est pas seulement un homme d'esprit, il est une manière de poète, dont la fantaisie gracieuse ignore la sécheresse des prétendus auteurs gais. L'esprit fait rire et quelquefois pleurer, parce qu'il ne voit que la réalité. La fantaisie distrait, enchante, parce qu'elle est une forme de l'imagination et se complaît dans les rêves clairs et joyeux. Or, n'est-ce pas une belle « imagition » d'avoir donné comme cadre aux amours de Pierre et de Jacqueline, non seulement un château royal et un parc historique, mais un parc en fête,

(1) *Petite Mademoiselle*, p. 168.
(2) *Ibid.*, p. 155-156.

un château réveillé de son long sommeil, peuplé à nouveau de grands seigneurs et de belles dames, tout joyeux des musiques et des danses d'antan ressuscitées pour un soir ?

« Pierre Savernay s'était arrêté pour regarder le château lumineux que l'eau reflétait. C'était le palais féérique de sa princesse de légende. Par les fenêtres ouvertes, il entendait vaguement un murmure de conversation, et voyait passer les seigneurs et les dames d'autrefois en habits de gala coloriés comme un parterre de fleurs. Dans le soir qui s'obscurcissait, un vol de notes s'échappa des croisées pour le rejoindre à tire-d'aile. C'était une voix au timbre de cristal qui ne lui était pas inconnue. Rapidement il se rapprocha et prêta l'oreille.

Ma fille, il faut changer d'amour,
Ou vous entrerez dans la tour,
— J'aime mieux entrer dans la tour.
Mon père, que changer d'amour.

A distance Jacqueline ne l'exhortait-elle pas à la patience, à la fidélité ? Il mit les deux mains sur sa poitrine, comme pour l'élargir ; ne fallait-il pas qu'elle aspirât toute la douceur de cette soirée d'automne plus enivrante qu'un printemps ?

« La chanson reprit :

J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que changer d'amour.

« C'était le couplet final. Des applaudissements

éclatèrent. Aussitôt il gagna les bois pour cacher son espoir qui ressemblait à une peine (1). »

Jacqueline, on le voit, sait de belles chansons d'autrefois. Elle sait aussi de belles légendes et elle met à les raconter un charme gracieux, une fantaisie légère et sentimentale qui enchantent Pierre Savernay. Nous ne pouvons pas les citer ici, mais que nos lectrices aillent les chercher dans la *Petite Mademoiselle* et elles verront elles-mêmes tout ce qu'il y a de poétique dans l'imagination de M. Bordeaux.

*
* *

Et pourtant la *Petite Mademoiselle*, ce roman d'esprit et de grâce, n'est pas celui à qui vont mes préférences, et plus encore, ce qui n'est pas peu dire, j'apprécie l'*Amour en fuite*, *Une honnête femme*, la *Peur de vivre*. Ces œuvres ne ressemblent guère à celles que nous venons d'étudier. Plus de drame savamment amorcé, noué, dénoué comme dans le *Lac noir* — plus de fantaisie ni de rêve comme dans la *Petite Mademoiselle*. Mais de simples études psychologiques et morales. L'intérêt de curiosité n'y est pas seul excité, l'émotion ne s'y complique pas d'angoisse physique — les événements n'y sont pas des catastrophes inattendues ; les personnages ignorent l'art du paradoxe déconcertant, ou de l'héroïsme à réclame. Ce sont des hommes,

(1) *Petite Mademoiselle*, p. 97 et suiv.

des femmes du commun, engagés dans des situations ordinaires, aux prises avec les difficultés qui se présentent à nous chaque jour, et qui, dans cette lutte, font preuve les uns d'une faiblesse bien humaine, les autres d'une vertu discrète, d'un héroïsme simple et désireux de l'obscurité. La *Peur de vivre*, *Une honnête femme*, l'*Amour en fuite* sont des « drames de famille », ou, pour emprunter à M. Bordeaux lui-même une de ses expressions, ce sont des récits de « vies intimes ».

Et dans ces études d'âmes précises, exactes, émouvantes certes et parfois tragiques, l'émotion naît tout entière du conflit des sentiments ou des passions. On pressent dès maintenant l'intérêt de pareilles œuvres. On le sentira mieux encore dans un instant, quand je les reprendrai par le détail pour en extraire les enseignements qu'elles comportent.

∴

Car, suivant le titre même de cette étude, M. Bordeaux nous apparaît comme « un romancier moraliste » et de son œuvre se dégage une leçon d'une rare noblesse, comme d'une singulière opportunité. A Dieu ne plaise que je transforme M. Bordeaux en prédicateur ; il est trop artiste pour ne pas croire à la séparation des genres, et ce n'est pas lui qui confondra le roman avec le sermon ou même la conférence. Bien plus, et sans parler du *Lac noir* qui, en dépit de citations philosophiques habilement em-

pruntées à J. de Maistre, ne laisse guère au lecteur le loisir de réfléchir, je pourrais chicaner M. Bordeaux sur la *Voie sans retour*. Ce roman passionnel a le charme troublant des romans de Loti et sa morale, toute négative, se ramène tout au plus à ceci : que l'amour né d'un caprice, fondé sur un besoin des sens, est précaire, fragile, douloureux.

Peut-être encore faut-il, pour trouver cette morale dans la *Voie sans retour*, commencer par l'y mettre soi-même.

Pour être plus directe, plus relevée et d'une autre portée, la morale du *Pays natal* ne nous arrêtera pas davantage. M. Bordeaux y flétrit l'ambition, l'égoïsme effréné des politiciens plus préoccupés de leur portefeuille que de la France. Il y condamne aussi la coupable faiblesse de ceux qui, pour Paris, désertent le pays natal, dont leurs traditions de famille, leur situation sociale, leur intérêt même les constituaient les défenseurs et les chefs naturels. Mais M. Bordeaux n'est pas le seul de nos romanciers qui ait fait la satire de nos mœurs politiques — ou donné à nos grandes familles de province ce salutaire conseil : « Restez chez vous ». Son originalité de moraliste, nous la trouvons dans la *Petite Mademoiselle*, l'*Amour en fuite*, *Une honnête femme*, la *Peur de vivre*, où il nous apparaît comme le romancier de l'énergie féminine.

Certes, il goûte comme personne la grâce, la délicatesse, la joliesse même de la jeune fille et de la femme. Il estime cependant que pour être non seu-

lement utiles, mais heureuses, l'une et l'autre doivent être fortes, savoir regarder la vie en face et en affronter résolument toutes les épreuves, tous les dangers.

La jeune fille, d'abord, doit être forte dans ses amours, dans le choix de son fiancé. Or, nombreuses sont pour elle les occasions de faiblesse. Terribles aussi les conséquences de sa pusillanimité.

La *Peur de vivre* nous l'apprend par l'exemple douloureux de deux jeunes filles. La première, Isabelle Orlandi, a de séduisantes qualités : sa beauté éblouit les yeux, sa conversation charme l'esprit ; mais coquette, mondaine et jouisseuse, sa faiblesse est de ne pouvoir se passer de luxe. La vie modeste l'effraie, et pour satisfaire son goût de la grande vie, elle épouse froidement, comme on traite une affaire, un industriel cousu d'or certes et follement amoureux d'elle, mais aussi lourd de corps qu'épais d'esprit. Résultat : les toilettes, les bijoux, les dîners, le théâtre ne peuvent satisfaire Isabelle. Elle méprise fort son mari pour son asservissement et se méprise un peu elle-même pour son lâche égoïsme. Tête légère, cœur vide, on la sent prête à toutes les défaillances, sources de tous les désespoirs.

Son amie, Alice Dulaurens, est peut-être plus à plaindre encore. Elle aussi a épousé un homme qu'elle n'aimait pas ; qu'elle a tâché d'aimer, parce que c'était son devoir, et qui n'a répondu à la délicatesse de son dévouement et de sa soumission que par l'indifférence, la brutalité, la trahison. Et pour-

tant, un jour, vers la jeune fille était venu un ami d'enfance, officier d'élite, appelé au plus brillant avenir ; il lui avait offert son amour, elle lui avait donné le sien. Mais le capitaine Guibert, de l'infanterie coloniale, et fils d'un médecin de campagne, ne pouvait, aux yeux de M. et Mme Dulaurens, entrer en comparaison avec M. Armand de Marthenay, officier de dragons et comte authentique ! Ils voulaient leur fille comtesse et non pas femme d'un héros. Ils le dirent brutalement à Alice, et celle-ci, faible de cœur comme fragile et délicate de corps, se sacrifia et sacrifia son vrai fiancé à l'orgueil de ses parents. Elle aussi avait peur de la vie, quand la vie devenait effort et lutte, ne prévoyant pas que sa faiblesse de petite fille ferait deux victimes, tuerait le capitaine Guibert, là-bas au cœur de l'Afrique lointaine, la condamnerait elle-même à gravir le plus douloureux des calvaires !

Que la sœur du capitaine, Paule Guibert, a l'esprit plus juste, et plus ferme la volonté ! De bonne heure mûrie par l'épreuve, plus habituée à vivre pour les autres que pour elle-même, elle sait que l'existence n'est ni une partie de plaisir ni une parade mondaine, mais une œuvre de dévouement. Aussi, dédaigneuse de toute vanité, celui qu'elle aimera sera l'homme d'esprit droit, de cœur loyal et de volonté forte, qui lui demandera d'assurer son bonheur en l'aidant à remplir son devoir. De fait, elle épouse l'ami d'enfance, le glorieux compagnon de son frère, le capitaine Jean Berlier, celui qu'Isa-

belle Orlandi estimait assez pour l'aimer, sans avoir le courage d'en faire son mari. Brave petite Paule! son avenir ne nous inquiète pas. Elle sera heureuse dans son amour et dans l'accomplissement de son devoir, dût ce dernier être douloureux à son cœur!

Car nécessaire à la jeune fille qui va fixer sa destinée, l'énergie ne l'est pas moins à l'épouse et à la mère. Les plus favorisés ne peuvent ignorer le malheur. M. H. Bordeaux le sait, et voici la belle leçon que reçoit de son père une de ses héroïnes : « Sois courageuse. Les épreuves te viendront. Aucune vie humaine n'en fut exempte. Qu'elles te trouvent préparée. Sois courageuse. »

Une femme, en effet, doit être courageuse contre ses propres faiblesses ou contre les faiblesses de son mari. A Mme Paul Ferrières (1) c'est de son mari que viennent les épreuves prédites par son père. Ame de simplicité, de dévouement et d'amour, Germaine Ferrières croit à la vertu et au bonheur parce qu'elle goûte l'un et pratique l'autre. Mais voici que soudain elle découvre, à la fois, le mal et la douleur. Son mari la trahit! Elle connaît alors, avec l'angoisse, toutes les tentations du désespoir. Mais elle est épouse, mère et chrétienne. Silencieuse et forte, elle rentre au foyer dévasté, reprend sa tâche accoutumée de dévouement à ses enfants et à son mari; offre enfin à toute la ville,

(1) *L'Amour en fuite : Une honnête femme.*

amusée ou scandalisée de son infortune, le spectacle déconcertant d'un calme parfait et d'une sérénité souriante. Elle souffre, pourtant, dans sa dignité et dans son cœur ; elle souffre tant qu'elle dépérit et mourrait avec son douloureux secret, si son mari enfin éclairé, repentant et vaincu, ne lui rendait le bonheur en implorant son pardon. Et elle, redevenue joyeuse, reprenant goût à la vie, reçoit la récompense due à sa force d'âme. En vérité, je ne sais rien de plus émouvant, de plus beau aussi que cette simple histoire d' « une honnête femme ».

Et pourtant Germaine Ferrières est peut-être moins admirable qu'Hélène Meilleraie, l'héroïne de l'*Amour en fuite*. Pardonner est presque facile quand on aime. Mais résister aux entraînements de son propre cœur, tuer en soi l'amour coupable exige une autre force d'âme. Hélène Page avait connu François Dorsy du temps de leur commune jeunesse. Tous deux s'aimaient sans oser se le dire. La vie les sépara, envoyant François en Amérique, mariant Hélène au docteur Meilleraie. La séparation dura dix ans, et voilà qu'un hasard réunit à Paris les amis de jadis. L'évocation de souvenirs déjà lointains amène sur leurs lèvres l'aveu tardif et désormais coupable. Eperdu d'amour et comme pour se venger du passé, François renonce à un brillant mariage, brise sa situation, compromet tout son avenir. Devant tant de sacrifices offerts à sa beauté, Hélène se sent faible, et succomberait sans doute si la présence de ses enfants ne lui rappelait la réalité

de ses devoirs. Alors elle parle à François avec tant d'autorité, elle l'oblige si bien à percer à jour les sophismes de sa passion, qu'à l'heure où elle va se laisser vaincre, c'est lui qui prend peur, et fuit pour ne pas consommer leur commune honte et leur commun malheur. Une fois de plus le devoir a triomphé grâce à l'énergie d'une femme !

Grâce aussi à l'amour maternel ; Germaine Ferrières avait voulu mourir, mais suivant ses propres paroles, Dieu lui rappela ses enfants, et c'est pour les chers petits qu'elle reprit goût à la vie et recommença sa tâche.

De même, Hélène Meilleraie aurait sans doute trahi le mari qu'elle aimait pourtant et respectait, si aux prières de François Dorsy elle n'avait pu opposer la présence même de ses enfants. Chez elle aussi, la mère a sauvé l'épouse.

Mais si l'amour maternel est souvent une force pour l'accomplissement du devoir, que de fois, par contre, n'est-il pas pour une femme une occasion de lutte, une source de souffrances. Il est si dur d'aimer ses enfants pour eux et non pour soi.

Mme Dulaurens qui sacrifie l'amour d'Alice et compromet son bonheur se croit une mère désintéressée et sage. En réalité, elle satisfait ses goûts de vanité mondaine et se préoccupe plus de trouver pour elle-même un gendre décoratif qu'un bon mari pour sa fille (1) !

(1) *La peur de vivre.*

Mme Guibert (1) ne connaît ni ces illusions ni ces faiblesses. Après la mort de son mari, elle est demeurée seule avec sa fille Paule. Deux de ses enfants sont partis faire le commerce en Indo-Chine; un troisième, le capitaine Marcel, travaille pour la gloire de la France, dans d'aussi lointaines et plus meurtrières colonies. Elle jouit d'eux à de rares et courts intervalles ; elle sait leur vie menacée par des dangers de toutes sortes ; elle en souffre, mais ne se plaint pas ; leur activité l'honore, leur prospérité la réjouit et elle ne croirait pas trop payer de sa vie même la fécondité et le bonheur de leur existence. De fait, les épreuves lui viennent, terribles. Repoussé par les Dulaurens, le capitaine Marcel a repris du service, cherché et trouvé la mort, là-bas bien loin des siens. A cette nouvelle, qu'elle attendait pourtant, Mme Guibert éprouve d'abord un instant de défaillance, une révolte douloureuse. Puis elle se ressaisit et, forte devant la douleur, elle bénit la main de Dieu qui la frappe. Bientôt elle fera plus encore, et consommera de sa main le sacrifice suprême de son amour maternel. Sa fille Paule lui restait, pour égayer sa solitude, consoler sa douleur. Elle la donne à Jean Berlier, l'ami, le compagnon de Marcel. Et comme Paule refuse d'épouser le jeune homme, qui va lui aussi partir pour l'Extrême-Orient, Mme Guibert, usant d'un pieux stratagème, promet d'accompagner ses enfants. Paule laisse alors échap-

(1) *La peur de vivre.*

per le secret de son amour et peut épouser Jean. Mais le mariage célébré, Mme Guibert invoque son grand âge, le besoin de rester près de ses chers défunts, et pendant que ses enfants vont au loin chercher la vie, le bonheur, elle demeure seule pour souffrir jusqu'à la mort. Elle ne s'en ira pas, d'ailleurs, sans avoir fait encore le bien autour d'elle, et sa courageuse vieillesse soutiendra la jeunesse anéantie de la pauvre Alice Dulaurens devenue Mme de Marthenay. Voici, en effet, les paroles qui terminent la *Peur de vivre*, et en résument tous les enseignements :

« La vie, Alice, ce n'est pas la distraction et le vain mouvement du monde. Vivre, c'est sentir son âme, toute son âme. C'est aimer, aimer de toutes ses forces, toujours, jusqu'à la fin et jusqu'au sacrifice. Il ne faut craindre ni la peine, ni les grandes joies, ni les grandes douleurs : elles sont la révélation de notre nature humaine. Il faut prendre aux jours qui passent le bien qui ne passe pas. La jeune fille qui se marie vient partager des travaux et des périls, et non pas chercher une plus grande aisance ou de plus frivoles plaisirs. Dans son dévouement même, elle trouvera plus de charme. Vous ne le savez pas.

« A cette heure même où j'ai le cœur brisé, je ne puis que remercier Dieu qui me comble de ses bienfaits. Cela vous surprend, mon enfant, que je vous parle en ce jour de mon bonheur. C'est vrai pourtant : je suis heureuse. Dieu me demanderait de recommencer ma vie, je recommencerais. Pour-

tant, j'ai vu les plus chers visages immobiles, et j'ai connu la mort la plus cruelle pour une mère, celle qui frappe loin d'elle son enfant.

« Mais, par mon mari, par mes fils et mes filles, j'ai senti tout mon cœur, et ce qui peut descendre sur nous de la bonté divine. Ma vie a été bien remplie puisqu'elle fut mêlée à la leur ».

Puis, restée seule après le départ d'Alice, Mme Guibert s'agenouilla et pria :

« Mon Dieu, vous qui êtes ma force, aidez-moi. Je vous ai maintenant donné tout ce que j'aimais. Je n'ai plus rien à vous offrir que ma douleur. Acceptez-la et protégez tous les miens, les morts qui reposent dans votre paix, et les vivants qui font œuvre d'hommes... » Quand elle se releva, son visage resplendissait d'une paix sereine, la paix de tous ceux qui attendent la mort sans crainte après avoir accueilli la vie sans faiblesse ».

Voilà les magnifiques exemples d'énergie féminine que M. Bordeaux propose à notre admiration et à notre imitation. Je ne saurais trop, pour ma part, le remercier et le louer d'avoir ainsi donné dans son œuvre la première place à la vertu de la femme. S'il a moins prêché les hommes, ce n'est pas sans doute que ceux-ci aient moins besoin de conseils ou ne soient pas capables de les suivre. Mais l'homme est ce que le fait la femme. Tandis que le père retenu au dehors par les besoins de la vie, assure l'existence des siens par un travail toujours pénible et méritoire, mais qui échappe souvent au regard des enfants, la

mère, en rapports plus fréquents et plus suivis avec ses fils, exerce sur leur esprit, leur cœur, leur volonté, une influence plus profonde, plus durable ; elle dépose en leur âme le germe de ses propres vertu, et la beauté de ses exemples s'ajoute à la force de ses conseils. Le fils est ce que le fait sa mère.

L'homme est aussi ce que le fait sa femme. Sans doute il peut, il doit exercer une influence sur celle qu'il aime, en faire la compagne de toute sa vie, intellectuelle et morale ; mais où puisera-t-il la force d'accomplir son devoir, de remplir sans défaillance son rôle de chef, sinon dans l'affection généreuse et la gaieté vaillante de sa femme ? L'homme a besoin d'un foyer ; de ce foyer, la femme est la gardienne, et dans la famille, son influence heureuse ou néfaste est toujours prépondérante ; c'est pourquoi M. Bordeaux a eu raison de s'adresser surtout aux jeunes filles et aux femmes, sûr qu'il était d'atteindre, grâce à elles, les hommes eux aussi.

D'ailleurs, il le dit expressément dans la *Petite Mademoiselle* : ce n'est pas par un simple caprice de jeune fille frondeuse que Jacqueline Lugagnan jette son fiancé dans les délits et la prison. Mais Pierre Savernay, laissé à lui-même, n'aurait jamais fait qu'un automobiliste remarquable, et, sur toutes les routes de France, il aurait semé vainement les réelles qualités de son esprit et de son cœur, emportées par la poussière et le vent. Or, Jacqueline veut épouser un homme conscient des besoins de

son temps, pénétré de son devoir, résolu à l'accomplir. C'est pourquoi elle arrache Pierre aux routes et aux forêts, le met brusquement en contact avec l'humanité souffrante, lui apprend à regarder la vie en face, et fait de lui un chef. Heureux les hommes qu'une femme aime assez pour les rappeler au sentiment de leur devoir !

Grâce à Dieu, de telles femmes ne sont pas rares chez nous ; M. Bordeaux s'en porte garant. Son œuvre n'est pas toute de fiction ; elle ne ressemble pas non plus à ces romans arbitraires où l'auteur crée les personnages, combine les événements pour les besoins d'une thèse, en vue d'une solution nécessaire.

On sent que M. Bordeaux observe la réalité et la peint telle qu'il l'a vue. Ses romans sont pour la plupart des histoires vraies, ses personnages ont vécu. Son œuvre devient ainsi une apologie de la femme française.

On sait quelle triste idée la littérature actuelle donne de la jeune fille et de la femme contemporaines. Ecervelées, nerveuses et détraquées, les sens exacerbés, l'esprit faux, la volonté faible ; ennemies de toute contrainte, férues de leurs droits et oublieuses de leurs devoirs, voilà, pour ne pas dire plus, ce que sont les femmes des Prévost, des Donnay, des Hervieu, des Lavedan même.

Le malheur est que de ces écrivains l'autorité est grande à l'étranger, si grande qu'elle fait scandale et provoque la condamnation de notre littérature.

Tout récemment encore, les journaux nous racontaient la campagne menée dans l'Amérique du Nord, au nom de la morale, contre nos romanciers et nos dramaturges. Une réaction était nécessaire ; une réhabilitation de la femme française s'imposait. M. Bordeaux l'a compris et, après quelques autres sans doute, mais mieux que personne, il a rendu à nos sœurs, à nos épouses, à nos mères l'hommage qu'elles méritaient. Grâce à lui, nous savons que la patrie de Jeanne d'Arc est toujours féconde en vertus et en dévouements féminins, comme en grâce et en beauté. Nous donc qui, malgré les tristesses présentes, malgré les noires incertitudes de l'avenir, croyons à la régénération de la France par l'action de la femme, nous devons le remercier de nous avoir donné, avec de nouveaux sujets de légitime fierté, de si douces et si consolantes espérances !

LES ROQUEVILLARD (1)

Voilà M. Henry Bordeaux décidément au premier rang des jeunes romanciers, et l'accueil que font à ses œuvres les principaux organes de la presse française montre l'estime où nous devons le tenir. Le *Journal des Débats* avait eu la primeur du *Lac noir* ; le *Correspondant* offrit à ses lecteurs la *Petite Mademoiselle*. C'est la *Revue des Deux-Mondes* qui vient de publier les *Roquevillard*, parallèlement au *Voyage à Sparte* de M. Barrès. Cette coïncidence a dû plaire à M. Bordeaux, qui est un fervent de Barrès. Mais, de plus, il peut être fier, car il s'est montré digne à la fois de la revue qui l'accueillait et du voisinage qu'on lui réservait.

*
* *

Ce qui fait d'abord la valeur des *Roquevillard*, c'est qu'ils ne présentent pas seulement un intérêt

(1) Henry Bordeaux, *Les Roquevillard*, Plon, 1906.

romanesque. Non pas qu'on puisse proprement les appeler un roman à thèse. M. H. Bordeaux ne disserte jamais, et jamais il n'oublie ce qu'il doit à la curiosité des lecteurs. Mais, pour lui, les événements ne sont pas seulement les éléments matériels d'un drame ou d'une comédie ; ils ont une signification morale et comportent un enseignement. C'est cette signification qu'il s'efforce de dégager, cet enseignement qu'il tâche de rendre clair, éloquent et efficace. Il appartient donc au groupe des romanciers moralistes, et plus particulièrement il révèle sa parenté étroite avec M. Paul Bourget et M. Maurice Barrès. Comme eux, il enseigne que l'individu n'est jamais isolé et déraciné, mais se rattache, quoi qu'il en ait, à d'autres individus dont il est l'obligé et le débiteur ; comme eux, il a le sens de la solidarité et de la responsabilité ; comme M. Barrès, plus spécialement, il a le culte de « la terre et des morts ». Mais tandis que l'auteur des *Déracinés* est le romancier de l'énergie « nationale », et chante surtout sa « race » et sa « province », M. Bordeaux s'efforce surtout de rattacher l'individu à « sa famille » et à son « patrimoine » ; il veut nous montrer notamment que « la famille est la négation de la mort » et que si elle impose à chacun de nous des devoirs pénibles, elle nous apporte, avec de douces jouissances, des secours singulièrement puissants et nous procure, dès ici-bas, le sentiment de l'immortalité. M. Bordeaux n'est donc pas un simple disciple de Bourget ou de Barrès ; il a su repenser, revivre

leur doctrine, et de leurs théories il nous offre pas seulement une adaptation, mais une transposition originale.

Les *Roquevillard* sont donc le roman de la solidarité familiale. Le titre seul semble indiquer déjà chez l'auteur l'intention de concentrer l'intérêt non pas sur un individu, mais sur un groupement, sur une communauté. Son dessein se précise dès les premières pages : « Dans les familles, dit un des personnages pourtant secondaire, on met tout en commun, la terre et les dettes, la bonne conduite et la mauvaise. »

L'œuvre tout entière ne sera que le commentaire et la démonstration de cette parole. Les Roquevillard occcupent à Chambéry une situation privilégiée. Une longue suite d'ancêtres leur ont acquis, avec la prospérité matérielle, la considération et l'autorité. Aujourd'hui encore, M. Roquevillard, le père, est un avocat écouté, respecté, admiré, en même temps qu'un propriétaire envié. Son fils aîné, officier d'infanterie coloniale, vient de gagner, à vingt-huit ans, la croix d'honneur et son troisième galon ; de ses trois filles, l'aînée, Petite-Sœur des pauvres à Hanoï, continue au loin les traditions familiales de dévouement patriotique et religieux ; la seconde a épousé un honorable avoué de Chambéry ; la troisième est fiancée à un excellent jeune homme de famille riche ; le dernier fils, enfin, rentre de Paris avec maints diplômes et l'espoir d'une brillante carrière au Palais. Tous jouissent en paix de la fortune et de la consi-

dération lentement acquises par de nombreuses générations ; ils se soutiennent tous, participent tous aux mérites divers de chacun, et « du passé qui aboutit à lui-même, M. Roquevillard peut, semble-t-il, envisager l'avenir avec sécurité ».

Cependant, un « pressentiment, sans doute absurde et inexplicable », l'assiège, et pour avoir causé avec une vieille paysanne dont la fille a mal tourné, pour avoir surpris son dernier fils flirtant avec la femme du notaire son patron, il se prend à « remarquer comment les saisons déclinent et les familles déchoient ».

Effectivement, la famille Roquevillard va connaître les pires déchéances. Non seulement Maurice se laisse enlever par Mme Frasne, la femme de son patron, et gagne avec elle l'Italie ; mais il se fait le complice inconscient d'un vol et tombe sous le coup de poursuites infamantes. Sa maîtresse, en effet, emporte dans sa fuite une somme de cent mille francs que son mari lui avait donnée par contrat, mais dont elle ne pouvait pas légalement disposer. Impuissant contre sa femme, M. Frasne dépose une plainte en abus de confiance contre Maurice. Celui-ci, parti sans laisser d'adresse et trompé par Mme Frasne, ne peut soupçonner ce qui se passe à Chambéry pendant qu'il promène ses amours sous le ciel d'Italie. Il est donc poursuivi, condamné par contumace, et cette condamnation qu'il ignore anéantit tout un passé d'honneur et de travail, consomme la ruine et le déshonneur de la famille in-

nocente, mais solidaire. Mme Roquevillard, déjà minée par une lente consomption, meurt de chagrin; Hubert Roquevillard, pour effacer toute souillure du nom familial, sollicite un nouveau commandement aux colonies et succombe bientôt à un accès de fièvre ; son beau-frère, Charles Marcellaz, vend son étude de Chambéry et s'établit à Lyon, moins encore pour se rapprocher des siens que pour fuir sa belle-famille déshonorée ; Marguerite Roquevillard est lâchement, honteusement abandonnée par son fiancé ; enfin, pour désintéresser M. Frasne et obtenir l'acquittement de Maurice revenu se constituer prisonnier, M. Roquevillard se voit réduit à vendre la Vigie, le beau domaine qui faisait son orgueil et sa joie, parce qu'en redisant le travail et la sagesse des ancêtres, il était une force pour le présent et un gage d'avenir. Ainsi, par la faute d'un seul, la famille est décimée, désunie, ruinée, déshonorée. Maurice a démenti le passé, gâché le présent, compromis l'avenir.

Et pourtant, sa famille seule rachètera sa faute, et seul aussi le passé, toujours vivant, interviendra dans le présent pour sauvegarder l'avenir. Mme Roquevillard, à son lit de mort, ne songe qu'à Maurice : « Promets-moi, dit-elle à sa fille Marguerite, de le recevoir, de le réconcilier avec son père, avec sa famille, de le défendre, enfin de ne jamais l'abandonner, quoi qu'il arrive. » A l'hôpital d'Hanoï, « Félicie regrette de ne pouvoir donner sa vie pour celui qu'elle appelle l'enfant prodigue ». Dans sa

dernière lettre, Hubert écrit : « Si pourtant je devais rester ici, toujours, j'offrirais le sacrifice de ma vie pour l'honneur de notre nom, pour le salut de Maurice ». Des parents plus éloignés ou de simples alliés s'intéressent eux aussi, à l'œuvre commune de rachat, et soutiennent M. Roquevillard de leurs conseils, de leur approbation et de leur argent. Quant à Marguerite, elle a toujours présente à l'esprit la suprême recommandation de sa mère, et de toute son âme elle se dévoue au salut de Maurice. C'est elle qui lui écrit la première, lui envoie l'argent nécessaire à son voyage, l'accueille au soir du retour et va le consoler dans sa prison. Mais, pour elle, ce sont là de menus soins ; elle a besoin d'autres dévouements : elle sacrifie d'abord sa dot pour le rachat de Maurice, puis elle renonce au mariage pour se consacrer tout entière à la consolation de son père comme au relèvement et à l'établissement de son frère. M. Roquevillard, enfin, depuis la faute, ne vit plus que pour le coupable, et s'il s'interdit toute faiblesse, il affronte du moins toutes les difficultés et assume les responsabilités les plus graves. Aux assises même, c'est lui, et lui seul, qui défend son fils et le sauve.

La tâche est rude parfois, mais la pensée des morts soutient son effort. Il a le devoir de défendre leur mémoire et il reçoit d'eux le secours de leur honorabilité. Car les morts, comme les vivants, sont intéressés au salut de la race, et si un de leurs descendants compromet leur œuvre, ils interviennent directement

pour la défendre. Maurice éprouve pour son compte l'efficacité bienfaisante de cette intervention. Il met son point d'honneur, en effet, à ne pas vouloir accuser Mme Frasne et se borne à protester de son innocence ; cet entêtement lui aliène la sympathie de M. Bastard, le plus habile avocat d'assises de Chambéry ; même il compromet le résultat qu'on attendait de la vente de la Vigie : car dans le silence de l'accusé, comme dans la restitution du père, les jurés ne verront-ils pas un double aveu ? M. Roquevillard resterait donc désarmé, quand les morts accourent à son aide. Il entend leur voix, il comprend leur conseil. Aussi, sans négliger la discussion des faits, sans perdre de vue l'accusé, c'est l'histoire de sa race, c'est l'éloge de tous les Roquevillard qu'il apporte à la barre des assises. « Il dit leurs actes publics, toute leur existence extérieure, utile, et parfois illustre. Celui-ci, syndic de sa commune, était décédé à son poste pendant une épidémie contre laquelle il organisait la résistance. Tel autre, plus tard, dans une période de troubles et de désordres, avait administré la ville de Chambéry et sauvé ses finances compromises. Magistrats intègres du Sénat de Savoie, soldats morts à l'ennemi pendant les grandes guerres, ils avaient porté sous la toge ou l'uniforme ce même cœur audacieux et brave qui déjà battait sous la blouse des plus anciens aïeux. Le dernier de tous, Hubert, mourant pour la patrie, seul, loin des siens, sur un sol brûlé et hostile, avait exprimé le vœu formel de la race quand il avait écrit : « J'offre le sacrifice de ma

« vie, pour l'honneur de notre nom, pour le salut de mon frère ». Pouvait-on rejeter cette offrande, oublier les holocaustes qui, le long des âges, signalaient la vertu sans cesse renouvelée de la famille, comme ces feux qui, le soir, purifient les champs de leurs herbes séchées? Ainsi, il jetait dans la balance le poids des mérites acquis et la faisait pencher. »

Et les paysans du jury, comprenant cette leçon de solidarité familiale, acquittent le dernier descendant d'une race impeccable. Le public lui-même ne s'y trompe pas ; ce verdict n'absout pas seulement Maurice, il réhabilite toute une famille, et ce n'est pas à un individu, c'est à la famille tout entière que s'adresse la sympathie des simples et la colère des envieux.

« Vivent les Roquevillard ! » crie la Fauchois.

« Ces Roquevillard ont toujours eu de la chance », grogne l'avoué Coulanger.

Telle est l'action, telle est la signification de ce roman aussi rigoureusement composé que noblement pensé. Presque pas un instant, en effet, on ne perd de vue le sujet véritable. Les amours même de Mme Frasne et de Maurice n'en détournent pas notre attention. Car Mme Frasne, pour séduire Maurice, doit lutter contre l'influence de la famille ; plus tard, au milieu de son bonheur, le jeune homme n'a d'inquiétudes, de regrets ou de remords qu'au sujet de sa famille ; c'est le malheur familial enfin qui

l'arrache à sa maîtresse, et c'est le sentiment de ce qu'il doit à ses morts comme à ses vivants qui fait taire chez lui ses aspirations d'individualiste et ses révoltes d'émancipé. Dans tout le roman je ne vois guère qu'un hors-d'œuvre : la traversée des Alpes par Maurice. Sans doute, ici encore, l'auteur a multiplié les précautions, et dans le cœur du voyageur se livre un dernier et décisif combat : il hésite entre l'appel de Marguerite et le rappel d'Edith Frasne, et les incidents de son voyage ne sont souvent que la conséquence et la manifestation extérieure de son trouble intérieur. Malheureusement, nous devons faire un effort pour donner aux gestes du jeune homme cette signification, et les descriptions proprement dites font tort à l'analyse des sentiments. Ici, je soupçonne fort M. Bordeaux d'avoir voulu utiliser des notes de voyage et traduire des impressions personnelles qui n'étaient pas indispensables à son récit. Mais partout ailleurs, je le répète, la composition est serrée, rigoureuse et forte. Tous les événements marchent dans le même sens, conduisent au même but. Ajoutez à cela, sous forme de conversations, de lettres ou de discours, un commentaire à la fois discret et éloquent qui dégage des faits leur signification et donne au récit sa valeur morale, et vous verrez avec quelle préoccupation de logique, quelle habileté presque toujours exempte d'artifice, l'auteur a composé son œuvre. Par là, il rappelle encore M. Paul Bourget; sans doute, il n'a pas encore toute la puissance de l'auteur d'*Un*

divorce ; mais on trouve aussi chez lui moins de lourdeur et de pédantisme. Tels qu'ils sont, les *Roquevillard* rentrent bien, par leur composition équilibrée et harmonieuse, dans la tradition classique du roman français, comme l'auteur lui-même appartient par ses idées à l'école traditionaliste, qui, sans vouloir enrayer les progrès nécessaires, prétend se rattacher au passé et défendre contre les destructeurs du dedans ou les envahisseurs étrangers la perpétuité de la race française.

Mais la noblesse de la pensée, la fermeté de la composition, ne doivent pas nous tromper sur le mérite des *Roquevillard*. Autant et plus peut-être qu'une œuvre de logique, c'est essentiellement une œuvre pathétique, et si les événements ont une signification morale, ils n'en forment pas moins la trame d'une tragédie domestique singulièrement émouvante. Avec quelle habileté, par exemple, M. H. Bordeaux agence, combine tous les éléments d'un drame judiciaire, nous le savions déjà depuis le *Lac noir*, mais nous en avons ici une nouvelle preuve : grâce aux circonstances, à la malveillance d'un témoin et au machiavélisme de Me Frasne, la culpabilité de Maurice, pourtant innocent, semble ne pas faire de doute et nous voilà dès lors singulièrement intéressés à la marche d'un procès qui pourrait bien, lui aussi, aboutir à une erreur judiciaire. Toute cette préparation du drame est d'un art achevé. Le grand public n'en demande pas plus, et si les délicats, qui sont malheureux d'être dé-

licats, trouvent presque que tout cela est trop bien fait, du moins doivent-ils reconnaître dans l'art de M. Bordeaux une délicatesse qui a dédaigné les artifices grossiers et les émotions faciles chers aux feuilletonistes. Le sujet, en effet, pouvait prêter aux développements mélodramatiques. M. Bordeaux les a soigneusement évités ; s'il cherche à émouvoir, c'est toujours par des moyens simples et discrets, qui nous permettent de ne pas discuter la qualité de de notre émotion.

Quels beaux effets oratoires ne pouvait-on pas tirer de cette situation : un père défendant à la barre des assises son fils qu'il sait innocent et que tout le monde croit coupable. Quelles belles périodes à arrondir ; quels beaux cris à pousser ! Mais M. H. Bordeaux ne veut pas être « une cymbale retentissante », et l'éloquence qu'il prête à M. Roquevillard, pour pathétique qu'elle soit par ailleurs, impose surtout par sa gravité, son élévation, sa noblesse un peu hautaine, et si l'avocat arrache des pleurs à son auditoire, sa force d'âme et sa fierté lui interdisent à lui-même les larmes faciles. De même, quand, un an après la fuite des amoureux, Marguerite peut enfin révéler à Maurice quelle avalanche de malheurs il a, sans le vouloir, fait fondre sur les siens, elle ignore les reproches attendrissants, les appels éplorés, les trémolos de plume qui se seraient imposés naturellement à toute autre jeune fille. Son récit est d'une simplicité, son émotion garde une retenue, ses conseils une discrétion qui bouleversent

Maurice plus que n'auraient fait de grands mouvements oratoires :

... « Tu as déjà compris que nous n'avons plus maman. Pour te le dire, je retrouve toute ma souffrance que je ne veux pas perdre et qui me rapproche d'elle...

« Elle nous a quittés le 4 avril dernier, il y a bientôt sept mois. Tout l'hiver, ses forces ont décliné lentement, doucement. Elle ne souffrait pas ; du moins elle ne se plaignait jamais. Elle ne cessait pas de prier. Un soir, sans que rien n'eût fait prévoir davantage une fin aussi prompte, elle a passé en priant. Père et moi, nous étions là. Elle nous a regardés, elle a essayé de sourire, elle a murmuré un nom que nous avons compris tous les deux et qui était le tien. Et puis sa tête s'est renversée en arrière. Ce fut tout. »

C'est toute la lettre qu'il faudrait citer, car dans toute la lettre c'est le même pathétique sobre, concentré, puissant. On retrouve d'ailleurs les mêmes qualités en maints autres endroits (1), et il semble bien que cet art de dissimuler l'art lui-même sous la simplicité de la forme, comme de faire naître doucement l'émotion au lieu de l'imposer violemment, soit un des caractères essentiels du talent de M. Bordeaux.

Ajoutons que ce moraliste émouvant et ce conteur

(1) Cf. notamment le dernier chapitre, et la réponse de Marguerite surprise au cimetière : « Je venais chez maman. »

adroit est aussi un poète. Déjà, à propos de la *Petite Mademoiselle*, nous avons signalé (1) chez M. Bordeaux un don de fantaisie ingénieuse, d'imagination gracieuse, d'émotion souriante singulièrement attrayant. Dans les *Roquevillard* nous trouvons mieux encore. C'est à force d'éloquence, à force d'émotion que M. Bordeaux atteint à la grande poésie.

Il est incapable, en effet, d'exposer froidement, fût-ce avec une impassibilité aussi imposante que sereine, les idées qu'il prête à ses personnages. Ces idées, chez lui comme chez eux, deviennent bientôt des sentiments sinon des passions ; sa conviction fait naître chez lui l'émotion ; et pour imposer l'une, pour communiquer l'autre, les expressions ordinaires ne lui suffisent plus ; il trouve des images rares, belles et puissantes qui prennent la valeur d'un symbole. Veut-il, par exemple, montrer comment M. Roquevillard, un instant désemparé et découragé, reçoit de ses morts, avec les forces nécessaires pour le combat suprême, un renouveau de confiance en l'avenir, il évoque non seulement le souvenir des ancêtres, mais il les fait sortir de leurs tombes, et ce « rappel des ombres » est d'une singulière grandeur :

« L'ombre s'emparait de la nature... Penché vers le bas de la colline, M. Roquevillard suivait cet effort de la nuit. Et tout à coup il tressaillit de tout son

(1) Cf. *La Femme contemporaine*, novembre 1905, et l'étude précédente.

être. Avec l'ombre, les ombres montaient, toutes les ombres. Elles avaient quitté la Vigie, elles venaient. Elles lui apportaient leur présence, leur assistance, leur témoignage. Il y en avait sur les pentes. C'était comme une armée qui se ralliait autour de son chef debout au pied du chêne. Et quand toute l'armée fut rassemblée, il l'entendit qui lui réclamait la victoire... »

Ainsi M. Bordeaux rend l'existence aux morts qui l'ont perdue. Il la communique encore aux choses inanimées qui ne reçoivent la vie que du cœur et de l'imagination des poètes. Grâce à lui, le domaine de la Vigie est une vraie personne morale, qui participe à l'existence de tous les Roquevillard, se réjouit de leurs bonheurs, souffre de leurs épreuves, leur apporte ses conseils, les soutient de sa force, influe sur leurs décisions et quelquefois les commande. Cette association constante, intime, amoureuse du patrimoine et de la famille ; cette personnification de la terre bienfaisante ne resserre pas seulement l'unité du récit, en identifiant tous les intérêts et en coordonnant tous les efforts ; elle communique à l'œuvre tout entière plus d'émotion, plus de vie ; surtout en établissant entre les choses et les hommes des rapports que nous ne percevons pas d'ordinaire, elles nous élèvent au-dessus de la réalité commune et nous transportent en pleine poésie. Grâce à la Vigie, les *Roquevillard* rappellent la *Terre qui meurt*, et ce n'est pas un mince éloge pour M. Bordeaux, si M. Bazin est un grand poète en prose.

*
* *

Pour être complet, il nous faudrait montrer encore avec quelle finesse M. Bordeaux esquisse une silhouette (Me Bastard, Jeanne Sassenay), avec quelle netteté il grave un portrait (M. Frasne), avec quelle vigueur il peint un caractère (M. Roquevillard, Marguerite). Mais ces mérites sont relativement faciles à constater, et il suffit de les signaler rapidement.

La seule critique qu'on puisse, à propos des caractères, présenter à M. Bordeaux, est de ne savoir pas toujours éviter une certaine monotonie. Non pas que les personnages des *Roquevillard* se ressemblent les uns aux autres, mais ils en rappellent d'autres que nous avons déjà rencontrés dans la *Peur de vivre* ou la *Petite Mademoiselle*. Marguerite Roquevillard est proche parente de Paule Guibert ; la Petite Mademoiselle se reconnaîtrait volontiers dans la gaminerie héroïque de Jeanne Sassenay ; surtout Hubert Roquevillard paraît une simple réplique de Marcel Guibert. Or, les officiers d'infanterie coloniale deviennent dangereux. Non contents de pénétrer l'Afrique centrale, ils envahissent la littérature. Les romanciers vulgaires leur font naturellement bon accueil. Car ils ont, par définition, tous les héroïsmes ; et, par destination, ils sont des victimes faciles à sacrifier dès que l'exige l'intérêt du récit ou de la thèse. C'est pourquoi les écrivains originaux doivent laisser aux autres un personnage

qui sera bientôt aussi poncif que les beaux colonels de M. Scribe ou les sublimes ingénieurs de M. G. Ohnet.

Nous souhaitons aussi que M. Bordeaux, sans renouveler son inspiration, élargisse un peu le domaine de son observation. Il peut, grâce à l'unité de sa doctrine, donner à son œuvre une cohésion vigoureuse ; mais il devra, en même temps, chercher des types nouveaux et mettre dans ses livres la variété et la diversité de la vie.

Nous lui soumettrons enfin une dernière remarque. Le style des *Roquevillard* est en progrès sur celui de la *Peur de vivre* ; il a généralement plus de souplesse, de netteté et de force. Il n'échappe cependant pas à toute critique. A force de longueur, la phrase devient parfois pénible, enchevêtrée :

« Parmi les invités, hommes de loi, médecins, industriels, rentiers, qui s'isolaient au fumoir, et dont quelques-uns seulement se précipitaient aux premières mesures de chaque danse sur le groupe des jeunes femmes et des jeunes filles assises au salon, comme la sortie victorieuse d'une place assiégée, pour regagner ensuite leur cercle masculin, un seul ignorait l'heureuse spéculation du notaire que les uns blâmaient et que les autres approuvaient : c'était le vicomte de La Mortellerie (1). »

Ailleurs, une impropriété d'expression engendre

(1) Page 242. Encore le texte du livre corrige-t-il légèrement le texte primitif.

l'obscurité : « Je tiens essentiellement, dit M. Roquevillard, à protéger l'honneur de mon fils de *toute promiscuité d'existence* dont il n'aurait point payé les frais (1). »

Quelquefois enfin M. Bordeaux se laisse emporter par sa verve, et sous sa plume se glisse une suite de métaphores légèrement incohérentes : « Me Bastard s'agitait, se démenait, dominait toute la scène et finalement escamotait jurés, juges, adversaires dans les plis de sa toge qu'il déployait comme un étendard. » Le portrait est joli, et chaque métaphore, prise en soi, est originale et pittoresque ; on voit bien la toge de l'avocat, *tantôt* se déployant comme un étendard triomphant, *tantôt* escamotant dans ses vastes plis jurés, juges, adversaires. Mais le rapprochement dans la même phrase de deux images aussi différentes amène un disparate fâcheux, et l'on associe mal ces deux idées d'escamotage et d'étendard.

Ces remarques vont paraître bien mesquines et pédantes. Faut-il dire qu'au sujet d'une œuvre moins remarquable elles auraient été inutiles. Heureux les livres qui réduisent le critique à des observations de détail ! Il ne faut d'ailleurs pas s'y tromper ; les imperfections de style, elles-mêmes, sont, dans les *Roquevillard*, peu nombreuses, et rien ne serait plus aisé de citer en regard les images neuves, saisissantes et sobres, les passages alertes et spirituels,

(1) Page 204.

ou les morceaux éloquents par quoi s'affirme le talent de l'écrivain.

Ainsi, après une étude où notre vive sympathie pour M. Bordeaux s'est efforcée de n'être pas aveugle, les *Roquevillard* nous apparaissent comme une œuvre d'inspiration noble et élevée, de pensée forte, de composition vigoureuse et d'émotion profondément humaine. Ils marquent un réel progrès sur la *Peur de vivre* elle-même et font désormais de M. Bordeaux un écrivain dont on attendra les œuvres nouvelles avec curiosité, sympathie et impatience.

LE DERNIER MÉLODRAME ROMANTIQUE

(*La Vierge d'Avila*, par M. C. Mendès).

Or donc un grand poète nous est né ! A vrai dire, il n'est plus jeune, et voilà longtemps déjà que nous connaissons ses ambitions démesurées et ses échecs retentissants. Mais cette fois il tient le succès, on célèbre son talent, on lui découvre du génie. La presse est unanime en ses louanges et l'impétueux E. Faguet s'est cru revenu aux beaux jours de Cyrano. Qu'on ne nous parle plus du monstrueux « Scarron » ou de l'inconsistant « Glatigny ». Gloire à l'incomparable « Vierge d'Avila » réincarnée sous les traits de Sarah Bernhardt par la volonté du magicien Catulle Mendès.

Eh bien ! voyons cette merveille. Elle est éblouissante au premier abord comme une féerie du Châtelet. Splendeur des décors, éclat des costumes, arome des parfums, grouillement de la foule, flot tumultueux de paroles sonores, tout cela trouble et grise les grands enfants que sont les spectateurs.

Mais, comme une féerie n'est qu'une combinaison de *trucs*, les six actes de M. Mendès sont d'une composition purement artificielle et rien n'est plus facile que d'en mettre à nu les procédés à la fois compliqués et simples. Notre auteur, que hante visiblement le souvenir de Victor Hugo, emprunte aux plus mauvais drames romantiques leurs pires défauts : abus de l'antithèse, recherche du rare et de l'étrange, de l'horrible et du monstrueux. Victor Hugo se contentait à la rigueur d'une belle antithèse par drame : Triboulet, bouffon ignoble et père sublime, Ruy Blas plat valet et ministre génial, Marion vile courtisane et pure amoureuse. A M. Catulle Mendès il en faut une douzaine au bas mot. Chaque personnage est double pour le moins et comme il s'oppose à un ou deux autres non moins contradictoires, nous avons une belle série d'antithèses vivantes.

L'action d'abord se passe en un pays étrange, riche lui aussi, en contrastes effrayants :

L'Espagne, fureur et deuil, dague et rosaire,
N'est qu'un torrent d'orgueil dans un val de misère.

Elle a pour roi ce Philippe II dont la toute-puissance et la formidable richesse exciteraient l'envie, si ses incertitudes, ses troubles, ses défaites, ses misères ne provoquaient plutôt la pitié et le dégoût :

Chrétiens, instruisez-vous ! Auguste et délétère
Le maître de la terre est plein de vers de terre !

Autour de lui rôdent, se disputant sa faveur, comme deux chiens un os, le dominicain vieux, lourd, obèse, farouche, sanguinaire et le Jésuite jeune, simple à la fois et élégant, fringant, patient, habile et indulgent. L'un n'a que menaces à la bouche, l'autre que paroles bienveillantes. L'un veut tout condamner, l'autre tout pardonner ; l'un rêve d'un bûcher vaste comme l'enfer, l'autre d'un paradis ouvert à toutes les faiblesses. Et tandis que le dominicain est une vieille baderne ensoutanée, à la fois grotesque et terrifiante, qui tout en excommuniant « tousse, halète et bave », le Jésuite est un religieux, homme de cour, pieux comme un novice et brave comme un paladin, prodigue d'indulgences aux pécheurs repentis et de beaux coups d'épée aux assassins nocturnes. Enfin, tandis que don Thomasso s'avance éclatant dans sa robe blanche et sa chape d'or, don Louis n'a d'autre élégance que la simplicité de sa robe noir. Et dans le drame de M. Mendès, les couleurs s'opposent l'une à l'autre, comme les sentiments et les actions.

Encore ces personnages ne sont-ils que des comparses. Que dire alors des chefs de chœur ? Je sais que sainte Thérèse ne fut pas proprement une âme simple et que la complexité de ses sentiments, la diversité de ses aptitudes, après avoir assuré la fécondité de sa vie, la rendent singulièrement attachante pour le poète et singulièrement dramatique. Elle fut mystique et positive, rêveuse et pratique, douce et sévère, femme, éminemment femme, avec des qualités

viriles. Elle pouvait donc être une grande et belle figure de théâtre. Or, M. Catulle Mendès a singulièrement rétréci et diminué ce personnage ; il en fait une malade romanesque, séduisante tour à tour et tristement inquiétante. Il n'a pas cru suffisant de lui prêter une dévotion aux expressions passionnées, renouvelées du Cantique des Cantiques ; il a voulu que dans cette âme, l'amour divin et l'amour humain fussent confondus pour le plus grand tourment de la sainte et le moins pur plaisir des spectateurs. L'apparition blonde et pâle, douce et douloureuse, qui tourne autour d'une croix, et vers qui Thérèse tend son âme éperdument amoureuse, est-ce le Maître ou le disciple renégat, le Sauveur ou le Tentateur, Jésus ou Ervann ? Thérèse l'ignore et nous ne le savons pas plus qu'elle, puisque ses paroles suprêmes trahiront encore la douloureuse inquiétude ou l'incertitude déconcertante de son âme :

Jésus ! Jésus !
Ervann ! Ervann !
Amour ! Amour

Le dernier mot loin de résoudre la contradiction marque bien, au contraire, comment l'auteur, avec des raffinements compliqués, a voulu peindre une femme étrange, guinder l'amour humain vers les régions célestes, ou plutôt ravaler l'amour divin jusqu'aux vulgarités terrestres. Ervann n'appelle-t-il pas Thérèse « courtisane de Dieu » ?

Ervann d'ailleurs est bien l'amant qu'il faut à cette vierge amoureuse. Car il a lui aussi une destinée bizarre et une âme diversement agitée de sentiments contradictoires.

On nous le présente d'abord comme un prêtre impudique qui s'est laissé prendre à la chevelure rousse d'une bohémienne sacrilège. Lui-même se définit avec simplicité :

Calice plein du vin de l'offense, chasuble
Dont le bouc monstrueux des luxures s'affuble !

Mais voici que paraît Thérèse, et sa parole, tour à tour impérative et caressante, change le bouc monstrueux en un agneau de douceur et de pureté. Pour parler chrétien, Ervann confesse ses crimes à Thérèse, promet non seulement de renoncer au mal, mais d'accepter, de rechercher les plus cruelles pénitences. Il va donc devenir un saint ? Eh non ! car cette conversion, quoique miraculeuse, serait vraiment trop simple. Son pèlerinage à Rome révèle au prêtre pénitent la corruption de la cour pontificale, le pape même lui est un objet de scandale, et le dégoût, la révolte soulèvent son cœur purifié. Il va lui aussi se faire l'apôtre d'une Réforme. Mais foin de la sévérité ! ce prêtre prend prétexte des faiblesses qui le choquent pour prêcher une morale relâchée.

Il n'est qu'amour en tout ! Vie et mort, l'ombre et l'onde,
Et le ciel !

(Vous comprenez ? moi, pas !)

Et la féconde joie joint l'ivresse aux tortures
Dans l'assouvissement bénit des créatures.

On n'est pas plus logique avec soi-même !

Reste Ximeira ! Ah ! celle-là, doit être particulièrement chère à M. Mendès, et nous avons ici le fin du fin de l'art catullien. Bohémienne errante et ensorcelante, à la crinière rousse et à l'âme noire, tour à tour rieuse et sombre, douce et farouche, caressante et féroce, impératrice des gueux et reine du sabbat, amoureuse forcenée et vindicative comme Guanhumara elle-même, on dirait quelque échappée des mélodrames romantiques. Mais, telle quelle, elle serait trop simple encore, et, suivant la loi du progrès, M. Mendès a compliqué à son usage ce personnage déjà si naturel. Il en fait, « la sœur d'ombre » de Thérèse, ou si vous voulez son antithèse vivante, ou encore son « double » infernal. Ancienne carmélite, ancienne abbesse, elle a vu avorter en elle les vertus, les projets sublimes réalisés par sa sœur de lumière, et au contraire les germes mauvais étouffés en Thérèse par la grâce divine, se sont développés à l'aise, ont fleuri et fructifié dans l'âme criminellement luxuriante de sœur Ximeira, devenue « la femelle du diable ». Croyez plutôt ce qu'elle dit elle-même.

Quand j'étais
Nonne aussi, tout ce qu'elle croit, je le mentais...
Au cloître quand, pâmée en d'étranges tortures,
Je tordais, suspendus en l'air, vers l'ostensoir,
Mes bras nus, comme un diabolique miroir

Augural, j'ébauchais son image difforme...
Elle est ma parodie angélique.

Ce mélange de satanisme et de dévotion, de mysticisme et de sensualité, forme déjà un ragoût des plus piquants et tel sans doute qu'il le fallait à notre goût blasé. Mais il y a mieux, et à la fin du drame, tandis que Thérèse hésite entre Ervann et Jésus, Ximeira, soudain convertie, n'aspire plus qu'au bonheur de mourir à ses pieds, et toutes deux, la sainte inquiétante et la pécheresse mystique, iront se réconcilier dans le sein de Dieu, où toute contradiction est résolue ainsi qu'en l'hégélienne philosophie. Béranger lui aussi avait déjà envoyé au ciel par le même convoi la sœur de charité et la danseuse de l'Opéra.

Tels sont les personnages invraisemblables proposés à notre admiration par M. Catulle Mendès.

Qu'on n'aille pas là-dessus m'accuser de parti-pris, d'ignorance ou d'aveuglement. Je sais que dans la réalité rien n'est simple, ni les événements, ni les personnages. Reproduire la variété des choses, la diversité des hommes est précisément l'objet de l'art ; le poète tragique, en particulier, ayant besoin d'action, doit chercher dans la complexité des faits et des cœurs les éléments du conflit dramatique. Ni Hamlet, ni Alceste, ni Néron, ni Auguste ne sont simples et c'est pourquoi ils sont si vivants ; un des grands défauts, au contraire, de Corneille vieillissant est d'avoir simplifié à l'excès et, pour ainsi dire, momifié, ses

Attila et ses Sertorius. Tout cela, je le sais. Aussi je ne reproche pas à M. C. Mendès d'avoir voulu reproduire la complexité de la vie mais bien d'avoir recherché les complications artificielles. Thérèse, Ximeira ne sont pas des personnages vivants, mais des automates, d'une construction savante, des jouets mécaniques dont les ressorts nombreux et embrouillés ne peuvent pas fonctionner sans l'intervention constante du fabricant. Ces rôles sont d'une complexité si arbitraire que les interprètes et le lecteur ne pourraient les comprendre sans les explications de l'auteur. Aussi les indications sur le costume, l'attitude, le geste, le ton des acteurs tiennent presque autant de place que le texte même. Et ces commentaires sont eux-mêmes d'une simplicité ingénue. Un pèlerin qui passe garde « une élégance même dans ses haillons » ; les paroles de don Luis ont une « douceur non sans impertinence », ses vêtements, « non sans gravité, ont pourtant une élégance raffinée » ; Ximeira se dresse « magnifiquement blasphématoire » ; Philippe II parle avec « une sorte de câlinerie, un air d'être dupe, féroce pourtant » ; quant à Thérèse, elle a tour à tour des « extases qui défient », des « extases de damnation » des « frénésies d'hystérie sacrée » et de « dévotes câlineries » ; ses paroles même et ses intonations sont riches de complexités inattendues et pour offrir des fleurs au roi, elle se fait « familière, enjouée, puérile divinement ». Goûtez-vous bien ce « puérile divinement », en pénétrez-vous le sens profond, et comprenez-vous

maintenant que M. A. Brisson ait pu comparer M. Catulle Mendès à Shakespeare ?

Je l'aurais plus volontiers rapproché de M. Sardou, du Sardou sanguinaire qui porte sur le théâtre les horreurs du cirque antique, ou des André de Lorde qui, dans quelque Grand Guignol, savent nous donner la chair de poule. Il ne lui suffit pas en effet de nous chatouiller agréablement par la peinture de passions divinement impures ou criminellement mystiques, il veut ébranler plus fortement nos sens par un spectacle renouvelé de la Salpétrière. Lorsque Ximeira apparaît à Thérèse comme l'effrayante incarnation de son péché, la sainte a des attitudes, des gestes, des paroles bien propres à réjouir l'âme, ou plutôt l'ombre de Charcot. Elle « subit des affres grandissantes, pousse des cris râlants, défaille, halète affreusement, trébuche, tombe en arrière, raide, comme une morte » ; puis « hagarde, blême, elle se remet debout, balbutie dans l'écume et le claquement des dents ; écarquille les yeux, tend le bras, affreusement visionnaire ; tombe sur les genoux, comme écrasée, se débat, recule, se dérobe, et finalement se jette sur la terre en menaçant le ciel ». Evidemment, pour produire sur la scène une hystérique qui bave, il faut une rare puissance d'imagination et une sublime audace. Je comprends maintenant que M. Faguet voie dans la *Vierge d'Avila* un des plus incontestables chefs-d'œuvre du théâtre français.

Et puis M. Catulle Mendès est un si grand styliste !

Il use de vocables rares et précieux : une chaire, chez lui, s'appelle une « cathedre » et le cilice n'enserre plus les reins mais « les lombes » des pénitents ; Thérèse verse du « sang-rubis » et des « perles-pleurs ; les bergers et les sorciers pillent le répertoire des métaphores hugolesques :

Nous sommes le concert, toi taupe et moi hibou,
Du songe avec l'erreur, du gouffre avec le hou !

Outre ! boufre ! dirait Tartarin ahuri.

Quant aux antithèses, elles pullulent, simples et naturelles, ainsi qu'on a pu voir. Et les vers se déroulent, riches d'images précieuses, éclatants de métaphores étincelantes, noirs d'ombres profondes, lourds d'inversions compliquées, brisés d'interruptions monosyllabiques, coupés de cris rauques, assourdissant, éblouissant le lecteur de tout leur tintamarre et leur brouillamini. Au théâtre « la voix d'or » des vierges rousses berce doucement l'auditoire bénévole qui ne cherche pas toujours à comprendre ; mais à lire la pièce, on prend une courbature cérébrale qui paralyse l'admiration. Qu'on en juge par ce couplet :

Pleurante promission
De l'éternel midi de la Rédemption,
C'est du sang de la Passion
Que, toute claire, étant de pardon traversée,
Fut faite, pour chasser des cœurs, des bois, des monts.
Les vertiges et les démons,
Cette eau bénite, la rosée !

Et ce n'est pas le plus mauvais que Thérèse adresse à son « immarcessible amant ! ».

Est-ce à dire que *La Vierge d'Avila* soit de tous points méprisable ? Non, sans doute ; M. Faguet ne s'enthousiasme guère pour de pures sottises et le drame de Mendès vaut un peu mieux que *La Courtisane*. Il renferme même de beaux sentiments, de beaux vers et de belles scènes ; il touche parfois et parfois émeut violemment. Mais quoi ! on n'est pas impunément un alexandrin corrompu ; quand pendant des années on a orné de grâces artificielles des histoires pour petites dames, on est peu propre plus tard à traiter noblement les sujets sublimes. Un poète érotique devait nécessairement souiller une tragédie mystique et virginale ; un précieux de la décadence devait rapetisser un grand drame à force de recherche et d'artifice. Et si l'on veut à tout prix faire un chef-d'œuvre de *La Vierge d'Avila*, c'est celui d'un romantique exaspéré, la fleur suprême et malsaine d'un art déliquescent.

TABLE DES MATIÈRES

—

Avant-Propos 1
A. de Vigny. — I. L'homme, vie, caractère . . . 7
II. Le moraliste épique 40
III. L'écrivain 68
La philosophie religieuse de J.-J. Rousseau . . . 83
M. Brunetière orateur national et chrétien . . . 109
Les grands convertis 129
M. Sully-Prudhomme 141
Jules Lemaître critique et moraliste 169
Sur quelques contes évangeliques de M. Jules Lemaître 221
Un romancier de l'énergie féminine : Henri Bordeaux. 229
Les Roquevillard 255
Le dernier mélodrame romantique 273

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002326543b

CE PQ 0145 . 1
.I3G3 1908
COO GAILLARD DE SUR QUELQU
ACC# 1315410

Les Reliures Caro
TEL. (819) 686-2059
(MTL.) 861-7768